

#2

Revue culturelle
du Département
Automne 2019



Après *Espace(s)*, le second
numéro de la revue culturelle
du Département de la Meuse,
Courant(s) inscrit cette
publication dans une logique
de collection.

Avec
Des artistes
Des lieux
Des projets
Des écoles
Des groupes
Des réseaux
Des spectacles
Des élus
Des œuvres
Des villages
...

Édito

Des énergies renouvelées

S'il est une qualité parmi d'autres de cette seconde édition de la revue culturelle du Département de la Meuse, c'est que d'une année à l'autre la Meuse est capable de dévoiler les pépites et les actualités de sa vie artistique et culturelle en renouvelant ses sujets, leurs acteurs et leur enthousiasme, socle pérenne et immuable de la joie de créer et de partager ensemble.

L'attractivité ne peut se réduire à un inventaire de manifestations et d'événements. Elle procède aussi de l'envie et de la capacité à faire que partagent associations, artistes et institutions pour relever les défis de la création et de la diffusion culturelle en Meuse.

Cette volonté est le fil conducteur d'un sommaire qui exprime de lui-même l'hommage que je veux rendre à tous ceux qui intègrent dans leur engagement ou leur profession l'audace de la création artistique, la richesse d'une vie culturelle, la valeur citoyenne d'une émotion partagée.

Ce que nous vous donnons à lire est une invitation à nous découvrir, à nous rejoindre en Meuse, à répondre à notre curiosité et à profiter de notre accueil.

Claude Léonard
Président du Conseil départemental
de la Meuse

Alexandre Birker, directeur de l’association Scènes et Territoires, et **François Pouthier**, professeur associé en ingénierie culturelle, à propos des politiques, de projets et de coopération culturels.

Noël Varoqui

— Artiste-peintre

Emmanuelle Pellegrini

— Directrice de Vu d’un œuf

Stéphane Pelletier

— Artisan-verrier

Olivier Noack

— Conteur

Gaël Leveugle

— Acteur, auteur et metteur en scène

Claire Becker

— Directrice de la MJC du Verdunois

Les élus **Laurent Palin, Sébastien Legrand et Francis Leclerc** partent de leur territoire et de leurs besoins pour réfléchir à un aménagement culturel qui fait sens. Quelle place pour quel équipement ?

Dans le théâtre ou dans l’art contemporain, la façon dont les artistes représentent **le(s) corps** raconte notre rapport au monde : de **Ligier Richier**, à la compagnie **La Brèche**, en passant par Instagram et la sculptrice **Géraldine Milanese**.

Le **Médiabus** dans la carrière d’Euville.

Les péniches de l’**association Caranusca** et de la **Région Grand Est** viennent à la rencontre des spectateurs au fil de l’eau.

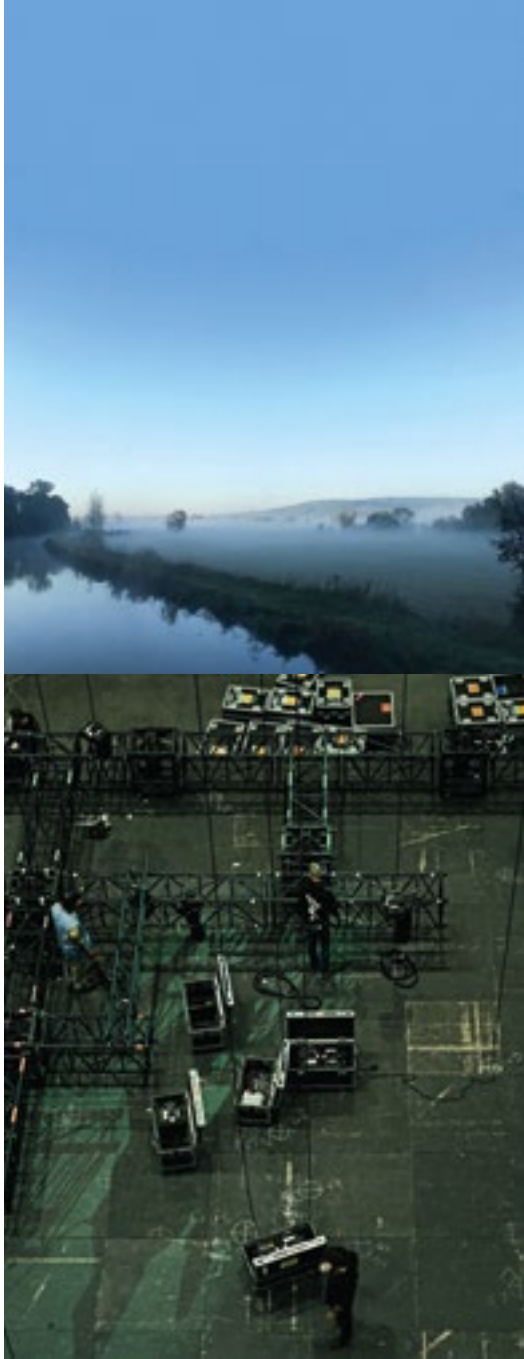
La programmation **En vadrouille** de l’acb – Scène nationale de Bar-le-Duc : un autre moyen de démocratiser la culture.

Les **deux nouveaux parcs de location de matériel meusiens** à Bar-le-Duc et Haudainville intègrent le réseau des parcs scéniques du Grand Est. Objectif, entre autres, une répartition culturelle plus équitable.

La création du **réseau Clerge** prouve le besoin de mutualisation et d’intelligence collective.

Le projet de l’association Semeurs d’art et de la compagnie L’Art ou L’Être pour la **Grange Théâtre** ? Un véritable écosystème.

Quand la poésie contemporaine traverse la Meuse : **Vincent Tholomé et POEMA**.



À l’heure de la réhabilitation du Théâtre, nouvelle médiathèque et travaux de la MJC du Verdunois. *Courant(s)* fait le point sur les équipements et dresse un **portrait culturel de Verdun**.

La compagnie **Mavra** veut renouer avec le plaisir du jeu et du partage.

Centre d’art contemporain d’intérêt national, **Vent des Forêts** place l’humain au centre de sa démarche.

Le cirque équestre semble être menacé, les initiatives pleuvent en Meuse pour préserver cette tradition fondamentale : la compagnie **Ô Cirque**, le **cirque Ilù**, et l’implication de **Transversales** en sont la preuve.

Être **artiste associés**? Pour quoi faire ? Réponses avec O’Brother et Rue de la Casse, associés à l’acb.

Théâtre et action culturelle font bon ménage avec **Céline Laurent**.

La compagnie **Changer l’Air** s’emploie à faire du théâtre un art totalement accessible.

Au collège de Damvillers, le journaliste Raphaël Krafft initie les élèves à l’information à travers des **ateliers radio**.

Avec l’**Atelier Canopé 55** et le **Département**, les écoles proposent des ateliers scientifiques. Exemple avec les insectes.

Les commémorations nous posent une question cruciale : comment aborder l’histoire ? Avec le sociologue **Henri-Pierre Jeudy**, le centre de création **Vu d’un œuf**, les **Universités d’hiver** et **Duilio Donzelli**.

Les deux médiatrices **Cécile Marconi** (pour l’acb), et **Florence Grappin** (pour Vent des Forêts) expliquent leur démarche.

Aux **Conservatoires de Commercy, Bar-le-Duc ou Ligny-en-Barrois**, on cherche avant tout à transmettre le plaisir de la musique.

Le céramiste **Sylvain Thirouin** : un nouveau regard sur la Terre d’Argonne.



Comment susciter les dynamiques culturelles et par quelles coopérations les réaliser ? Alexandre Birker, directeur de l'association Scènes et Territoires, opérateur culturel soutenant la création et la diffusion, et François Pouthier, co-responsable du Master professionnel IPCI (Ingénierie de projets culturels et interculturels) de l'Université Bordeaux Montaigne, mobilisés dans le cadre d'une rencontre entre élus et acteurs culturels meusiens en septembre dernier, posent leurs regards sur le territoire pour mieux en appréhender les spécificités.

Cultiver son jardin

Propos recueillis par
Cécile Becker

François Pouthier, durant la journée de rencontres
co-organisée par l'Agence culturelle Grand Est
et le Département de la Meuse. © Sara Robin



Comment définiriez-vous le territoire meusien ?

François Pouthier La Meuse est un département faiblement peuplé [près de 190 000 habitants, ndlr], en déprise : le département perd des habitants, là où le pays en gagne. L'indice de densité est faible, avec une population qu'on qualifierait de rurale – bien que je nourrisse une certaine méfiance sur cette séparation entre "rural" et "urbain". Il n'y a pas de grosses agglomérations, mais plutôt des petites et moyennes villes comme Bar-le-Duc et Verdun. Au regard d'autres pays européens qui connaissent une importante métropolisation, la France conserve un maillage important dans les campagnes que l'on pourrait qualifier de « ruralité diffuse ».

Alexandre Birker Au-delà de la bipolarité entre Verdun et Bar-le-Duc, dans le nord meusien on est plus tourné vers la Belgique, dans le sud vers la Meurthe-et-Moselle, les Vosges et l'agglomération de Nancy. Pour moi, c'est un territoire archipel, ça a peut-être un rapport avec l'histoire ? Par ailleurs, les réseaux associatifs et initiatives culturelles sont peut-être moins structurés. Quand je suis arrivé, j'ai constaté qu'on mettrait du temps à appréhender le territoire, parce qu'il faut vraiment aller à la rencontre des gens. Cependant, il y a beaucoup de belles énergies. Le territoire est fortement marqué par les anniversaires et commémorations de guerre, mais il y a des initiatives culturelles alternatives. La culture est un vrai enjeu pour que les habitants restent : il faut absolument des endroits où les gens puissent s'exprimer et faire des choses ensemble. Et puis, la Meuse est tournée vers l'éducation artistique et culturelle : il y a une volonté forte de s'adresser aux jeunes publics.

Doit-on forcément penser le territoire, culturellement parlant, en termes de disparités notamment entre les territoires ruraux et les centres urbains ?

F.P. Nous avons été élevés, pour les gens de ma génération, dans une logique d'exode rural. L'urbain – qui sous-entendait modernité et progrès – puisait dans un rural, éloigné de ces courants-là. Cette distinction est devenue caduque depuis les années 90. D'une part, car nos modes de vie se sont uniformisés et nombre d'entre nous vivent dans un périurbain ou dans une rurbanité ; d'autre part, car une grande partie des campagnes, notamment celles qui se situent à l'ouest d'une diagonale Cherbourg – Marseille, gagnent des habitants avec des personnes, qui, vivant jusque-là dans de grosses unités métropolisées, veulent gagner en qualité de vie. Le sociologue André Micoud propose de remplacer la distinction rural/urbain par celle de ville/campagne. Nos mobilités sont en effet croissantes et vous pouvez habiter à la campagne, travailler dans une ville, vivre vos loisirs dans un autre pays ou dans une autre résidence, faire vos courses dans une zone commerciale périurbaine ou dans une cinquième dimension !

A.B. Les équipements de Verdun et Bar-le-Duc n'existent que parce qu'ils composent avec les territoires ruraux. L'acb –

Scène nationale de Bar-le-Duc s'articule avec le sud meusien. Parce que nous ne sommes pas dans une agglomération comme Nancy où l'on peut compter sur 300 000 habitants et où l'on a moins besoin de s'adresser aux ruraux. Ce qui veut dire qu'en Meuse, il est nécessaire de travailler les mobilités, tout simplement parce qu'il faut faire des kilomètres pour aller voir un spectacle, ou alors il faut des initiatives pour faire émerger des propositions au niveau local, ce qui est le cas.

Que faut-il regarder lorsqu'on parle de politique culturelle aujourd'hui ?

F.P. Aujourd'hui, la territorialisation de l'action publique – la décentralisation artistique et culturelle telle que pouvait l'entendre Malraux comme Jack Lang – est en phase d'achèvement : les équipements sont « plantés » dans les territoires, avec, certes, toujours des carences en « micro » mais en macro, une répartition existante. Preuve en est d'ailleurs en Meuse. De ce fait, c'est beaucoup plus en termes de projets culturels de territoires que des élus ont aujourd'hui à réfléchir. Pour moi, 5 éléments sont à mettre en œuvre pour penser ces derniers :

- un système de gouvernance localisé qui soit en capacité d'agencer la coopération publique entre collectivités, mais aussi avec d'autres acteurs économiques, sociaux, environnementaux et avec les acteurs culturels ;
- sortir d'une vision par segment, par silo qui a construit l'action publique et prendre conscience de l'enjeu intersectoriel (quelle plus-value peut-elle apporter à tous et à chacun ?). Avec un atout pour la culture : elle est rassembleuse ;
- être à l'écoute des personnes qui habitent le territoire. Une politique culturelle ne se construit pas uniquement pour des gens mais aujourd'hui avec, voire par des gens ;
- prendre en compte l'héritage mémorisé du territoire, voir ce qui s'est inscrit dans le temps, dans la mémoire – il me semble qu'en Meuse, on peut parler de la ruralité, d'un passé industriel, des paysages bouleversés par les guerres –, se poser la question d'où viennent les habitants, le tout pour construire à la croisée de la profondeur du temps et de la largeur de celles et ceux qui l'habitent ;
- écrire communément un récit de territoire : comment se raconte-t-on ? Qu'écrivons-nous communément ? Comment nous projetons-nous ?

L'intercommunalité est à mon sens la meilleure échelle pour conduire ces projets culturels de territoire.

Comment a évolué l'association Scènes et territoires dans ce paysage-là ? Comment travaillez-vous aujourd'hui ?

A.B. L'histoire de l'association a commencé il y a un peu plus de 20 ans. Scènes et Territoires est issue des réseaux d'éducation populaire : en Foyers Ruraux, Ligue de l'Enseignement, MJC, à une époque où ces associations mutualisaient notamment des moyens et des programmations

pour faire venir du spectacle vivant professionnel dans les villages. Quand je suis arrivé, les territoires n'étaient pas les mêmes. Les intercommunalités se sont structurées et n'ont cessé de prendre de l'ampleur. Parallèlement, les réseaux d'éducation populaire se sont fragilisés parce que les moyens publics dédiés à la vie associative se sont raréfiés. Les intercommunalités ont tendance à vouloir agir en direct, en s'intégrant à des démarches de marchés publics, de commandes publiques, plutôt que dans un soutien à des initiatives citoyennes. Tout ça a considérablement modifié le paysage. Nous sommes passés d'une époque très centrée sur l'artistique, en interpellant les réseaux associatifs ou en intervenant sur des contenus d'événements, à une posture où on ne cesse de rechercher comment la présence de l'artiste peut participer à une dynamique culturelle de territoire. On est passé de projets de diffusion à des résidences de territoire. Notre unité de travail ce n'est plus seulement l'associatif, c'est désormais un territoire, une intercommunalité. On va réunir tous les partenaires possibles, fédérer les associations, les collectivités locales et les acteurs culturels du territoire. On va travailler avec eux pour faire émerger des propositions artistiques qui répondent à des enjeux de territoire.

Alexandre Birker évoque le glissement du rôle de Scènes et Territoires, qui était de fédérer et d'encourager les initiatives artistiques et qui, aujourd'hui, est de travailler avec les collectivités pour proposer une politique culturelle et une programmation qui ait du sens. Qu'est-ce que cela traduit ?

F.P La gouvernance d'un projet ne relève pas que du domaine public. De plus en plus, elle relève d'une collaboration publique/privée, entre des collectivités (et l'État est la première d'entre elles) et les acteurs culturels et artistiques associatifs des territoires. À ce dyptique, ajoutons dorénavant les personnes qui habitent les territoires. C'est donc un intérêt général partagé qui est à construire et qui crée sentiment d'appropriation et d'appartenance. Il y a un dialogue permanent à construire ensemble. Certes, c'est compliqué pour des élus considérant à juste titre qu'ils ont été légitimement élus pour la durée d'un mandat. Cela peut ne pas être facile non plus pour des acteurs culturels et artistiques qui doivent accepter de mettre en débat un projet qui leur est propre. Enfin, rien d'évident pour des habitants qui, s'ils revendiquent d'être entendus ou de participer au débat, doivent sortir de leur intérêt particulier pour aller vers ce qui fait commun. Difficile donc pour chacun, mais bel enjeu à partager : exprimer ses désaccords, mettre sur la table ses dissensus, c'est déjà faire ensemble ! Et en Meuse, ce dialogue est déjà engagé. Il faut absolument le poursuivre car, même si cela peut paraître curieux, c'est très innovant !

Comment voir l'interpénétration d'échelles entre les communautés de communes, les Départements, la Région et l'État ?
A.B Il a fallu commencer par définir des objectifs communs

(convention pluriannuelle) et convergents. L'intérêt, la force et la spécificité des territoires ruraux, c'est que chacune de ces échelles de collectivités a bien conscience qu'on ne peut avoir qu'une action concertée si on veut agir. Vu les espaces et le peu de professionnels présents, il faut mailler le territoire si on veut toucher les habitants et travailler avec toutes les bonnes volontés. Je cite souvent le rapport sur les pratiques culturelles des Français : le pourcentage de personnes qui vont une fois par an au spectacle vivant est sensiblement le même lorsqu'on parle de territoires ruraux et de centres urbains, les pratiques ne sont pas si éloignées. Il faut construire et tricoter avec la vie associative, avec l'action sociale et l'éducation artistique. Le rapport humain et l'engagement des individus sont très précieux. On aura beau pondre tous les dispositifs, il n'y a que par l'épreuve du travail en commun qu'on arrive à construire quelque chose.

F.P Quel que soit l'échelon, le vrai enjeu quand on parle de coopération publique, c'est l'interterritorialité. Aujourd'hui, il est important que les collectivités entre elles articulent et agencent leurs politiques culturelles, car aucune ne peut avoir une solution pour toutes. On dit souvent que les financements croisés, c'est de la coopération publique. C'est souvent plus une concertation voire des compensations. Sans diluer le tout dans un grand tout, les collectivités doivent aujourd'hui créer de la cohérence et du lien, pour renforcer les projets culturels et prendre en compte les mobilités. Il y a un terreau favorable en Meuse, preuve en est la présence de l'État, de la Région et son agence, du Département et des EPCI présents et actifs lors de notre rencontre de septembre !

Comment travailler en réseau ?

A.B On ne peut pas faire les choses chacun dans son coin sur un territoire comme celui-là. Tout le monde est convaincu que la culture entraîne la culture : on n'est pas dans une logique de concurrence. Plus on fera feu de tout bois pour qu'il y ait de l'action culturelle, plus il y aura d'opérateurs qui auront envie d'intervenir, plus il y aura d'appétit, plus il y aura de dynamisme. Mettre des énergies en commun, ce n'est pas simple, nous avons tous des rythmes et des histoires différentes. F.P En dotant chacun de acteurs de la même équivalence de parole. Il n'y a pas une répartition mécanique des rôles : « à toi l'artistique et la création, à moi la pédagogie et la transmission, à lui le social ou l'éducatif, à eux le financier ». Un espace commun de coopération doit ainsi être formalisé..

Comment fait-on pour continuer à proposer des formes de qualité et qui rassemblent ?

A.B Notre parti pris, c'est de partir des enjeux posés localement. Si je prends notre dernier travail mené avec Portes de Meuse et débuté en 2016, les acteurs nous ont dit : "Notre communauté de communes va fusionner avec deux autres, nous avons déjà développé une action culturelle sur le territoire autour d'Ecurey, mais avec cette fusion, comment



Alexandre Birker, directeur de Scènes et Territoires © Vladimir Lutz

va-t-on faire ?" Ils souhaitent faire connaissance et coopérer sans attendre, ce qui témoigne d'une démarche proactive. Nous avons trouvé une proposition artistique portant sur cette question-là : le rapprochement, la collaboration. C'est notre manière de procéder : il faut que les collectivités nous fassent confiance sur le choix artistique. Nous refusons le catalogue dans lequel les gens viendraient faire leur marché ; c'est toujours du sur-mesure. Ce qui est important, c'est que ces actions soient appuyées par des temps d'échange entre les publics et les artistes à travers des ateliers ou des master class par exemple. Au moment où le spectacle arrive, il y aura déjà eu une rencontre humaine qui permet aux habitants d'être dans une forme de disponibilité, de curiosité. On n'y arrive pas toujours mais on essaye de faire des analyses chorales de spectacles, des temps où on réunit des groupes de spectateurs et où on réfléchit ensemble. Ce sont des moments vraiment intéressants qui permettent de désamorcer les incompréhensions, de déconstruire les présupposés.

Vous êtes tous les deux amenés à former et sensibiliser des élus, des collectivités, comment faites-vous ?

A.B On essaye de faire en sorte que notre action participe du développement culturel. On incite les communautés de communes avec lesquelles on travaille à réfléchir sur leur politique culturelle. Nous avons par exemple proposé à Damvillers-Spincourt d'animer des demi-journées de réflexion autour de la culture sur le territoire. On l'a fait en Portes de Meuse, juste avant que les trois Codecom fusionnent. On crée dans un premier temps une cartographie du territoire et on y appose les lieux où il y a de la diffusion culturelle, les artistes... L'idée c'est que les acteurs culturels, élus et techniciens, prennent conscience de la richesse et des ressources déjà présentes sur le territoire. On crée une frise chronologique avec les grands événements culturels (la naissance d'une association, un festival...) qui nous permet de comprendre le contexte : est-on dans une phase ascendante ou descendante ? Ensuite, sur des petits papiers,

les participants inscrivent toutes les problématiques auxquelles ils sont confrontés. On classe ça par thématique et quand on va au bout, on fait un vote pondéré pour prioriser les enjeux et les poser. Quels projets culturels pourrait-on mettre en place ? Et on le fait de manière intéressée : pour remplir une salle, on a besoin de mobiliser des forces vives du territoire. Cette réflexion est aussi pour nous l'occasion de mettre en mouvement les bonnes volontés et d'essayer de percevoir quelles types de propositions on aimerait construire. F.P Je n'aime pas beaucoup cette idée de formation des élus, qui au-delà d'être un marronnier ou un serpent de mer, traduit souvent une vision (con)descendante. Ce que je porte est donc plutôt un Accompagnement à Maîtrise d'Usages avec une formation que l'on pourrait qualifier de non-formelle (comme dans les réseaux d'éducation populaire). Apprendre les uns des autres, partager nos savoirs et nos connaissances me semblent être déjà une manière d'initier un dialogue, de mieux se connaître et se reconnaître les uns les autres, de restaurer du lien. Plus que de formation parlons donc d'une éthique de la relation...

À l'heure d'un territoire désormais élargi, le Grand Est, que revendiquer ?

A.B Il devient très difficile d'avoir une politique culturelle commune avec des territoires aussi contrastés. Je trouve que les départements incarnent une bonne échelle intermédiaire ; que ce soit les agents ou les élus ou les acteurs culturels, ce sont eux qui connaissent bien leur territoire. Il faut trouver un modèle d'organisation qui permette de bien saisir toutes les échelles. Scènes et Territoires œuvre à l'échelle de la Lorraine, et tout d'un coup, on parle de la Haute-Marne et des Ardennes, comment déployer une action pertinente et liée à ce qu'il se passe localement en se confrontant à des questions de distance ? C'est en ça que je pense que le département est un échelon intéressant. Et puis, finalement, la Meuse, c'est le centre de la grande région ! *[rires]*

Après une première résidence de 3 mois à Vent des Forêts en 2014, l'artiste peintre a cette année intégré le parcours avec son œuvre *La Révérence* en fixant la forêt, motif récurrent de son travail, sur un mur de Pierrefitte-sur-Aire. Entre-temps, il a choisi de s'installer à Lahaymeix.

Noël Varoqui

Par Cécile Becker
Photos Nicolas Leblanc

La rudesse, elle s'inscrit sur les gens. Elle apporte ce je-ne-sais-quoi au regard qui vous dit qu'il en a vécu, des expériences amères... L'installation de l'artiste à Lahaymeix en 2015 a fini par tordre le cou aux mauvais sorts, le voilà apaisé par le silence vertueux de la campagne et une solitude choisie, néanmoins interrompue par la bienveillance des habitants. *« Durant ma résidence, j'avais été sidéré par l'accueil des habitants qui venaient m'apporter à manger dans la forêt lorsque je peignais. Il y a une mentalité moitié punk, moitié hippie que j'aime beaucoup. Les gens du village me sont devenus très chers. »* Si chers, que, comme pour les remercier, il décide de peindre sa *Révérence*, dans le cadre d'une commande du village de Pierrefitte-sur-Aire (soutenue par la Fondation de France). Une œuvre qui s'inscrit pleinement dans

la continuité de son travail ; Noël Varoqui peint ce que l'on tient à distance : la disparition, la mort, le mystère. La forêt tient ainsi une place de choix dans son imagier : elle fascine autant qu'elle inquiète, là, imperturbable. Et puis, ajoute-t-il : *« La ville, ce n'est pas pour moi. Il me faut des arbres. »* Pour s'ancrer ? Peut-être. Peut-être donc à Lahaymeix.

Pourquoi la Meuse ?

« Parce qu'ici, tout est authentique, il y a une ambiance communautaire et une convivialité assez rare. Et puis, contrairement aux idées reçues, il y a beaucoup de culture en Meuse, parce que le tissu associatif est très riche. »



Directrice de *Vu d'un œuf*, lieu de création et de diffusion de spectacles et organisateur du festival Densités, elle met du cœur et donne du corps à l'ouvrage. Particulièrement engagée pour une culture ouverte et exigeante, elle sait ce qu'elle veut et tient à le défendre.

Emmanuelle Pellegrini

Par Cécile Becker
Photo Nicolas Leblanc

La débrouille, savoir taper du poing sur la table lorsque c'est nécessaire, militer pour donner du sens, elle sait faire. Cash et sans concessions. Arrivée en Meuse par amour, elle fonde le festival Densités (25^e édition en 2019) en 1994 à Belleville-sur-Meuse avec le musicien Xavier Charles, et l'envie de créer un événement *« auquel [on] aimerait être invités »* et de défendre des musiques peu entendues. Déjà, elle pose les jalons de ce qui fait le sel de *Vu d'un œuf* : défendre l'accès à une culture exigeante, particulièrement en milieu rural. Depuis, *Vu d'un œuf* et Densités ont migré à Fresnes-en-Woëvre où l'équipe de permanents et de bénévoles a développé des relations soutenues avec l'école, la maison de retraite et le foyer accueillant des personnes en situation de handicap. Elle entretient *« une passion pour les publics fragiles »* et pour les petits projets qui deviennent des aventures

(l'édition de livres rendant compte d'ateliers en milieu scolaire par exemple). C'est vrai, elle est surtout poète et déplie sa vision du monde : la proximité, la confiance, la découverte, l'hybridation et l'ouverture. De tout ça, elle en met partout : dans ses projets d'éducation artistique et culturelle, dans ses ateliers, dans ses créations, dans les familles qu'elle croise et qu'elle se crée. L'utopie, chez elle, est concrète.

Pourquoi la Meuse ?

« La Meuse, c'est un drôle de département : celles et ceux qui ne connaissent pas n'ont pas du tout idée de tout ce qu'il s'y passe. Pourtant la culture, ici, est pensée et largement soutenue. On trouve toutes les expressions artistiques. Pour peu que l'on s'y penche, on constatera que les gens d'ici sont très courageux et très accueillants. »



Il a participé en 2015 à Vent des Forêts en tant qu’artisan verrier, une collaboration qui l’a amené à revenir régulièrement, par amitié. Alors qu’il perd son atelier en région parisienne l’année dernière, il pense à la Meuse et repère une grande maison à Saint-Mihiel. Quelques travaux plus tard... l’artisan a (presque) fait son nid.

Stéphane Pelletier

Par Cécile Becker
Photos Nicolas Leblanc

La bâtisse n’avait pas été habitée depuis 40 ans... Enfin pas tout à fait : ouverte à tous les vents, elle accueillait les hirondelles de passage. Virevoltant autour de nous durant la rencontre, elles semblent ne pas vouloir quitter les lieux. Si Stéphane Pelletier a terminé l’espace d’habitation, celui qui accueillera son atelier divisé en plusieurs espaces est encore en chantier. Moulage, stockage des pigments, fours et soufflage... Il logera également les artistes qui lui passent commande (pour arriver à un résultat formel intéressant, il faut une collaboration étroite), et pourquoi pas installer plus tard, un gîte à l’arrière. Stéphane Pelletier s’ancre ici après un parcours parsemé d’étapes : Neuchâtel pour la formation, tour d’ateliers d’artisans en Europe, du travail en Suède, au Danemark et en Suisse, un atelier à Nantes, puis

à Pantin... Au fil du temps, il a choisi de se consacrer au design et à l’art contemporain, ce qui lui permet régulièrement de requestionner la matière... ou plutôt de se plier à elle. Prochaine étape ? Il pense à la création d’objets d’arts de la table.

Pourquoi la Meuse ?

« Ce qui me plaît, c’est d’être isolé. Quand tu prends du recul, tu as moins envie de passer pour un bourru, ça me force à m’ouvrir et notamment à de nouvelles techniques. On est très bien reçu ici. On arrive un peu dans le Far West : je me souviens, un dimanche matin, je buvais un café dans un bar et on est venu me voir : “C’est vous le souffleur de verre ?” »



Conteur, il se décrit comme un « vieux briscard de la culture » : il trimballe son enregistreur et ses mots à la rencontre des gens. Après avoir vécu en Alsace où il ne voyait pas de « nouveaux débouchés », il prend la tangente en 2005 ; direction Han-sur-Meuse.

Olivier Noack

Par Cécile Becker
Photo Nicolas Leblanc

C’est un fait : Olivier Noack est attiré par le vide, et précisément par ce que les géographes appelaient la diagonale du vide. Récemment rebaptisée “diagonale des faibles densités” pour éviter les sous-entendus péjoratifs, elle s’étire de la Meuse aux Landes et traverse la France des centres-villes qui se désertifient et des usines qui se raréfient. « Pour moi, le vide, ce sont des choses à construire, mais surtout la perspective d’être proche des populations, d’aller sur le terrain et au contact », explique-t-il. Sur son terreau fertile, il « collecte des paroles qu’il enregistre », qui lui servent de matière première, à conte pourquoi pas, à spectacles parfois, « à réflexion sur l’oralité » surtout. À la croisée des arts sonores et du travail documentaire, le conteur et « collecteur » questionne la ruralité, que ce soit au sein de la compagnie

qu’il a créée avec Sophie Wilhelm, Les Mots du Vent ou au micro de sa nouvelle web radio « Comment qu’c’est ». Ce qui le passionne ? « Rencontrer des gens singuliers, des gens qui fabriquent, donner la parole à ces gens qu’on entend pas beaucoup. » Parce qu’on sous-estime le pouvoir des mots.

Pourquoi la Meuse ?

« Ce qui m’a séduit et me séduit encore ici, ce sont ce que j’appelle les arts modestes : l’art qui se construit en rapport direct avec le territoire, avec les moyens du bord. De fait, c’est un art plutôt vivant et très inventif. »



Acteur, auteur, metteur en scène, il a installé sa compagnie Ultima Necat à Nancy, mais poursuit une précieuse collaboration avec Transversales, scène conventionnée cirque de Verdun, qui l’accompagne dans une vision du théâtre poétique et politique.

Gaël Leveugle

Par Sylvia Dubost
Photos Nicolas Leblanc

Au départ de son parcours de théâtre, qu’il a commencé sur le tard, *« il y a l’amour du texte ou le dégoût de la vie. C’est plus intéressant que tout le reste »*. L’art peut-il avoir d’autres fondements, en effet ? Tout le reste n’est que discours et posture. *« On a trop sanctuarisé l’idée que le théâtre nous apprendrait quelque chose. Le rôle de l’artiste, c’est de proposer des métaphores, de faire des jeux de formes, de donner à voir des choses. C’est de revivifier le poème. »* Converser avec Gaël Leveugle, c’est se remettre les idées au clair. Pourquoi aller au théâtre ? Pour vivre une expérience où, peut-être, notre monde intérieur a résonné avec celui d’un autre. Pour se confronter à une forme, qui est déjà en soi une pensée. Pour voir les mots de Bukowski, Shakespeare, Copi ou ceux d’une religieuse portugaise du 17^e siècle (les derniers auteurs avec lesquels il a travaillé),

entrer en collision avec des sons, des corps, des lumières, d’autres mots, et nous ouvrir des chemins inattendus. Pour voir la poésie et de l’inouï *« trouver le réel »* auquel on veut nous faire adhérer, et nous ouvrir à un monde bien plus vaste.

Pourquoi la Meuse ?

« Nous avons une grande fidélité de travail avec Didier Patard [le directeur de Transversales], avec qui on réfléchit au delà de la simple production. Il y a une confusion gigantesque entre snobisme et exigence, et des gens comme lui aident à clarifier tout ça. Dans la philosophie de ce qu’on veut faire, ce qui compte c’est aussi que force politique, programmateur et artiste se tiennent ensemble, pour montrer qu’un théâtre de recherche, ce n’est pas que pour les Parisiens. »



À 30 ans, elle est directrice de la MJC du Verdunois ; mais qu’on ne s’avise pas de s’arrêter sur son âge ; son parcours, entièrement agrafé aux musiques actuelles, a aiguisé son regard, notamment sur l’accompagnement des groupes et sur l’ancrage dans un territoire.

Claire Becker

Par Cécile Becker
Photo Simon Pagès

La formule est ampoulée mais colle parfaitement : la musique, elle est tombée dedans quand elle était petite. Ça a commencé avec ce fameux triptyque : *« Aller voir des concerts, filer des coups de main, devenir bénévole. »* Il y eût ensuite Sciences Po, un mémoire sur le management, des formations, un label local, l’association Hiéro Strasbourg et enfin, la direction du Réseau Jack (Centre de ressources des musiques actuelles Bas-Rhin Nord) à Haguenau. Pour faire simple, elle a touché à tout : structuration des missions ressources et accompagnement, organisation des salles de répétition, programmations de concerts, prévention des risques auditifs, échanges avec les structures de la région, rationalisation des équipements... *« Après trois tours de cadran, j’ai eu envie de changer. À la MJC du Verdunois, ce qui est passionnant c’est que tous les jours on travaille sur des*

choses différentes. Il y a le côté MJC et musiques actuelles et un gros travail à faire sur l’artistique et les groupes locaux. » De fait, elle ne manque pas d’idées et attend avec impatience l’emménagement de l’équipe dans les nouveaux murs de la MJC pour les développer : formation des groupes à la technique, développement de résidences, collaboration avec les écoles de musique, projets d’éducation artistique... Sacré programme...

Pourquoi la Meuse ?

« Mon grand-père était Meusien, c’est peut-être la crise de la trentaine qui m’a poussée vers ce retour aux sources ? [rires] Plus sérieusement, la MJC est une super maison. Il y a plein de belles choses à construire et c’est ce défi-là qui m’intéresse : susciter l’envie. »



Si la Meuse est une terre de culture(s), c’est notamment par le biais de politiques culturelles volontaristes. Entretien croisé avec les élus Laurent Palin, Sébastien Legrand et Francis Leclerc, qui partagent la conviction que pour construire des projets qui ont du sens, il faut savoir écouter son territoire.

Abriter la culture

Propos recueillis par
Cécile Becker

Vous avez chacun plusieurs mandats. Comment ces fonctions nourrissent-elles votre vision des politiques culturelles ?
Laurent Palin Ce n’est pas sans contraintes, mais l’intérêt est là : s’inspirer d’une mission pour en enrichir une autre. Je suis donateur – le financement ne faisant pas tout –, mais aussi fondateur impliqué dans les projets ; cette transversalité me permet d’être en lien direct avec la population. Nous ne sommes pas des élus déconnectés de la société civile. Les gens nous le rappellent au quotidien. En milieu rural, nous ne sommes pas dans ce que j’appelle les affaires politiques ; nous, la politique, on la fait dans et avec le territoire.
Sébastien Legrand Oui, nous ne sommes pas dans une approche décalée. L’association Sur Saulx que je co-préside est intercommunale et fait partie d’un réseau d’éducation populaire, fortement soutenu par la communauté de communes. Il pouvait donc y avoir conflit d’intérêts. Mais je pense que nous sommes suffisamment transparents, clairs et honnêtes pour qu’il n’y ait pas d’ambiguïté. Il me semble qu’être co-président me donne une forme de légitimité culturelle, me permet de connaître les acteurs du territoire, tant associatifs qu’institutionnels.

Laurent Palin
1^{er} vice-président de la CODECOM De l’Aire à l’Argonne, 2^e adjoint de la commune Pierrefitte-sur-Aire, Président de l’association Vent des Forêts, Président de l’office de tourisme Cœur de Lorraine

Sébastien Legrand
15^e vice-président de la CODECOM Portes de Meuse, en charge du sport, de la culture et de la vie associative, Maire de Couvertpuis, Co-président de l’association Sur Saulx

Vous menez tous les trois des réflexions sur des équipements qui pourraient venir s’implanter sur vos territoires. Quels sont-ils et où en sont-ils ?
Francis Leclerc La bibliothèque départementale avait la volonté de créer une bibliothèque tête de réseau, installée à Commercy ; je n’y suis pas favorable. Pour moi, ce qu’il faut, c’est augmenter le nombre de lecteurs, multiplier les contacts possibles et aller à la rencontre de toute une population. Les 10% qui lisent déjà ne sont pas les cibles, ce sont les autres qui nous importent. Notre travail, c’est d’être là pour ceux qui ont besoin de quelque chose. Mon idée alternative, c’est de créer une ludo-médiathèque en ligne avec sa logistique et sa politique d’animation. Je concède que le système n’est pas très innovant, mais il permettrait l’accès à des livres et des supports audio 24h/24, et une livraison rapide. J’aime cette logique d’acheminement. J’aimerais qu’il y ait autant d’enfants inscrits sur la plateforme que dans les écoles [2 500 enfants répartis sur 15 sites, ndlr], et des visites régulières. Dès l’outil numérique en place, des rendez-vous seront programmés, tout comme dans les médiathèques classiques, mais en délocalisé et de manière permanente. Une fois ce plan mené à bien, il sera alors question de la création d’une tête de réseau.

Francis Leclerc
Président de la CODECOM Commercy Void Vaucouleurs, Maire de Reffroy



Le site d’Ecurey, géré par l’association Ecurey Pôles d’avenir. L’espace accueille spectacles, expositions, résidences d’artistes, formations, expérimentations et événements privés. Il pourrait potentiellement accueillir le nouveau projet de la CODECOM Portes de Meuse.





Exemple d'action de médiation culturelle menée à Commercy en 2018. Ici, le réseau des musées de Meuse s'invite à l'EHPAD de Commercy.

« Nous, la politique,
on la fait dans et avec le territoire. »

Laurent Palin

L'édition 2018 du festival Ma rue prend l'Aire à Pierrefitte-sur-Aire.



S.L On a un partenariat avec la bibliothèque départementale et la DRAC [Direction régionale des affaires culturelles, ndlr], il a un temps été question de créer une médiathèque mais le projet a évolué. Notamment car un conseiller de la DRAC nous a dit que notre tissu manquait de structuration. L'idée étant d'instaurer une équité culturelle, nous nous sommes éloignés d'une médiathèque classique et avons enclenché une étude de territoire. Nous avons certes besoin d'un point lecture, en partie numérique, mais aussi que ce lieu soit une sorte de siège pour les associations, un point ressources, un lieu qui accueille des spectacles et des ateliers. Il faut qu'on mette les gens autour de la table, qu'on voit ce qu'ils ont envie de faire, qu'on essaye de créer un projet vraiment atypique. Pourquoi pas une sorte de bibliothèque mobile, dans l'esprit du Médiabus ?

L.P J'ai conscience que pour faire vivre la scène culturelle et proposer des moments de rencontre à la population, un lieu adapté est indispensable. Un travail d'équipement a déjà été amorcé il y a 8 ans. Pierrefitte-sur-Aire devait voir s'implanter une bibliothèque ou une médiathèque, dont le fonctionnement serait plus élaboré que de coutume. Mais nous avons aussi besoin d'une salle pour accueillir des spectacles ou des troupes en résidence. Jusqu'à présent, c'est au sein d'un ancien bâtiment agricole désaffecté et non chauffé que se déroulaient les événements culturels. Nous réfléchissions à l'époque à y installer le siège de Vent des Forêts, et aujourd'hui, ils ont trouvé un lieu qui va leur permettre de recevoir les visiteurs et de créer des moments de rencontre. L'ancien bistrot de Madame Simon à Lahaymeix, au centre des sentiers, est à vendre, il pourrait véritablement devenir la fabrique de Vent des Forêts. Aujourd'hui, des artistes s'installent sur le territoire, nous avons également le festival Ma rue prend l'Aire. Tout ce bouillonnement nous a fait prendre conscience qu'il fallait passer au niveau supérieur et moins hésiter à investir.

La question de l'espace choisi pour installer cet équipement semble cruciale. Comment le choisit-on ?

F.L Moi, je n'ai pas trouvé de solution parce que choisir un lieu peut être excluant. Dans mon concept, il n'y a pas de lieu. Mais mon projet d'animation permet d'être partout.

L.P Il faut développer du réseau, travailler avec les autres associations du territoire, voir comment elles fonctionnent, quels sont les besoins... C'est comme ça qu'on arrive à cerner le projet.

S.L Tout dépend de ce qu'on veut faire. Nous, c'est un véritable lieu de vie que nous souhaitons... Il doit donc s'installer là où il se passe déjà quelque chose. On peut toujours rêver à penser construire là où il n'y a rien, mais développer l'attractivité me semble plus complexe. On aimerait tous implanter des lieux dans nos villages, mais je crois qu'il faut faire preuve de bon sens... Sans compter qu'il faut aussi, comme le dit Francis Leclerc, amener la culture à la rencontre des spectateurs qui ne se déplacent pas forcément.

Justement, comment saisir les besoins du territoire ?

S.L C'est compliqué. C'est pour ça que nous avons la chance de faire ce diagnostic. Nous avons conscience qu'il faut impliquer les habitants ; de fait, en septembre 2019 nous organisons des tables rondes. On n'est jamais suffisamment exhaustifs, mais on essaye quand même de chercher l'avis du plus grand nombre. Je pense par ailleurs qu'il faut des acteurs qui se mouillent, qui sont prêts à rencontrer les habitants, à faire de la médiation culturelle... Voilà les gages de réussite. Nous, les politiques, devons être facilitateurs, être là pour accompagner les associations. Mais ce n'est pas parce qu'on donne de l'argent que nous devons nous immiscer ou nous substituer à elles.

F.L Je crois que c'est l'offre qui fait la demande. On a parfois l'impression que les gens n'attendent rien et, finalement, en faisant, on se rend compte que ça les intéresse quand même.

Est-ce évident d'impliquer les habitants ?

L.P À Pierrefitte-sur-Aire, il y a eu beaucoup de constructions, donc de nouveaux habitants qui organisent des fêtes entre voisins mais ne s'impliquent pas forcément dans les projets en cours. Cela nous pose la question d'une culture qui serait un bien purement consommable... Mais lorsqu'il y a des bénévoles, il y a une implication. Cela passe aussi par l'école et les associations sportives, les enfants nous permettent très souvent d'impliquer les parents. Les habitants aiment l'action concrète, moins la réflexion.

Pour finir, pourriez-vous compléter cette phrase :

La culture, c'est...

S.L ... mon exutoire, la chose qui me motive et me passionne à côté de mon métier.

L.P ... un élément indispensable et indissociable de la politique sur les territoires.

F.L ... là où le collectif se construit.

S.L ... le moyen de lutter contre toute forme d'intolérance, d'injustice, de permettre aux gens de se retrouver, c'est l'ouverture à l'autre. Et en campagne, ça prend encore plus de sens.

Les représentations du corps ont évolué au fil des âges, témoignant des pratiques de chaque époque. Quelles résonances ont-elles en Meuse ? De Ligier Richier au théâtre, de la religion à l'art contemporain et même aux réseaux sociaux, ces expressions nous en apprennent sur nous-mêmes...

Le(s) corps dans la culture

Dossier



Le spectacle *Pied de Nez*,
de la compagnie La Brèche :
découverte de l'art par le corps.
Photo Matthieu Rousseau

Le corps est, pour le meilleur et pour le pire, l'image du monde.» L'écrivain, photographe et grand voyageur suisse Nicolas Bouvier résumait ainsi, en une phrase ce qui se loge au creux des représentations du corps. De représentations pieuses – l'Église ayant longtemps régi notre rapport au corps et à l'intimité –, jusqu'au corps révélé devenant alors un outil politique, cette relation charnelle raconte notre rapport au monde. Aujourd'hui, c'est bien sur les réseaux sociaux que se cristallisent nos visions. Si la censure y devient la grande inquisitrice, bloquant les images plus ou moins dénudées des utilisatrices et utilisateurs, les publicités sexualisant le corps restent monnaie courante. Les artistes, en grands médiateurs des questions qui nous animent, jouent régulièrement avec cette ambivalence. La photographe Romy Alizée, qui travaille sur le corps, la sexualité et ses représentations, dénonçait en décembre dernier des censures arbitraires sur Instagram, qui visent spécifiquement les femmes, les personnes en surpoids, racisées, LGBT et les artistes féministes, alors que des comptes comme *Playboy* sont épargnés. Ces inégalités de représentation sont notamment pointées du doigt par le projet artistique Taboob et ses photographies déjouant l'algorithme d'Instagram qui ne supprime que les mamelons de femmes, jugés à caractère sexuel, contrairement à leurs homologues masculins, révélant ainsi un double-discours genré, toujours à l'œuvre dans nos sociétés. L'artiste Déborah de Robertis, elle, met notamment son corps à nu en exposant un cliché de son sexe au Musée d'Orsay, au-dessous de *L'Origine du monde* de Courbet. Cette performance propose une réinterprétation salvatrice de l'histoire de l'art où les regards se croisent. La femme, son sexe, regardent l'artiste, l'art, le public, et inversement, dans un geste contrôlé par elle. Si la nudité ne semble pas poser problème dans la culture, serait-ce « l'émancipation, la liberté d'expression de la nudité », son sens, qui offense ? Que devient alors, le rôle des artistes ?

Dans les arts visuels

La capacité de Ligier Richier – considéré comme le plus grand artiste lorrain du XVI^e siècle – à communiquer par le biais de corps sculptés la souffrance et la réalité de la condition humaine traverse les siècles. « *La sculpture à la Renaissance tend à se rapprocher de la réalité humaine, et d'en retranscrire les sentiments* », rappelle Marie Lecasseur, historienne de l'art et responsable du service Conservation et Valorisation du Patrimoine et des Musées de la Meuse. Chez Ligier Richier, la retenue d'émotions douloureuses prédomine, les yeux sont mi-clos, les sourcils froncés, les

bouches entrouvertes, les corps « *se rapprochent d'une forme de réalisme* ». De l'œuvre du sculpteur émanent de complexes tensions, entre empathie et abstraction, dureté et émotivité. Les gestes, considérés à l'époque comme l'expression de la qualité de l'âme, s'intériorisent. « *Le XV^e siècle voit naître une véritable mode de la thématique de la mise au Tombeau*, explique Marie Lecasseur. *Dans la statuaire de pierre du Sépulcre, se trouvant en l'église Saint-Étienne de Saint-Mihiel, Ligier Richier met en scène les joueurs de dés. C'est un ajout inédit de personnages pour une mise au Tombeau, puisqu'ils n'y sont d'ordinaire pas représentés. Cet ajout lui permet d'étendre la scène à une Passion du Christ, qui retrace tous les événements qui ont précédé et suivi la mort du Christ.* » Pensés en unité, les nombreux acteurs du Sépulcre se répondent, sculptés les uns avec les autres bien qu'autonomes, leur monumentalité exacerbant encore leur présence. Marie Lecasseur note que « *les vêtements sculptés par Ligier Richier sont ceux de ses contemporains, ce qui ne diffère pas des représentations de scènes bibliques de son époque* », un peu comme si un artiste, aujourd'hui, « *reprénait une scène religieuse tout en représentant les personnages en jean et t-shirt* ». Quasiment à échelle humaine, ces acteurs de la vie du Christ, témoignent de la manière dont le corps était représenté à l'époque... Pensé comme un tout et proche de la réalité.

Dans le théâtre

La création 2016 de la compagnie La Brèche, *Pied de Nez*, jouée au sein de l'acb – Scène nationale de Bar-le-Duc, revient sur des œuvres d'art du XX^e siècle. « *Depuis 12 ans, la compagnie se demande comment faire pour regarder une œuvre d'art avec tout son corps. Avec la pièce, on découvre les arts modernes et contemporains, par le corps*, explique Aurélie Gandit, fondatrice de la compagnie nancéienne, également danseuse et chorégraphe. *On part du corps comme point de départ pour la danse et la vidéo. Je donne des pistes de travail, comme des règles du jeu, les danseurs et danseuses s'en emparent, jouent avec et on écrit ensemble. J'ouvre un espace et on voit ce qui se passe à l'intérieur. Une fois qu'on a trouvé quelque chose qui nous plaît, on le développe. C'est une manière de désacraliser un peu les choses, de prendre un peu de distance, avec humour. De montrer que l'art, c'est pour tous et pour toutes et voir ce que ça nous raconte personnellement et collectivement.* » En faveur d'un partage d'expériences, le spectacle vivant privilégie la relation entre l'artiste, le lieu et le public, en engageant directement le corps. « *On est dans le même espace-temps. On propose aux spectateurs de s'interroger sur ce qu'ils ressentent, sur la place qu'ils occupent, sur les tabous, les croyances qu'on a sur le corps, sur la place du corps des femmes, des hommes, sur nos libertés d'action et de choix...* »

Didier Patard, metteur en scène, programmateur et directeur artistique de Transversales – Scène conventionnée cirque à Verdun, va plus loin : « *Sans corps, il n'y a pas d'art vivant. Dire des choses par son corps, c'est une responsabilité et un moyen de transmettre et de créer. Le corps, c'est un objet en lui-même : acrobatique, musclé, jeune, vieux... Il est porteur de sens, c'est un outil d'expression complet et complexe. Se dénuder, c'est une manière de se mettre en jeu physiquement au-delà des normes. Quand j'avais 20 ans, on était dans une époque de revendication de liberté, mais ces dix dernières années, une norme un peu puritaine revient, en réaction à l'accès par Internet à la pornographie. Ce qui avait été intégré dans les réflexions des sociétés dans les années 70-80, ne l'est plus. Avant, tout le monde avait sa sensibilité tout en étant capable d'accepter des choses autres. Aujourd'hui, c'est plus*

figé. L'année dernière, on a programmé un magicien, Thierry Collet. On dit toujours que les poches des magiciens sont truquées, et lui, à la fin, pour montrer qu'il n'y a pas de trucs, il se dénude et fait ses tours, nu. Ce qui est très drôle et qui a du sens. Et ça, même en avertissant le public, ça a choqué quelques personnes, qui se sentent agressées. La sensibilité est exacerbée sur le sujet du corps et de la nudité. Pour moi, c'est un enjeu. On ne met pas des gens nus pour mettre des gens nus ! Mais si on ne met plus de corps, il n'y a plus de spectacle. »

www.cie-labreche.com
www.transversales-verdun.com
www.musees-meuse.fr
www.acbscene.com

Détail de la mise au Tombeau de Saint-Mihiel. Une sainte femme et l'ange soutenant la Vierge Marie. © Région Grand Est - Inventaire général - Gérard Coing



L'artiste sculptrice Géraldine Milanese réalise des personnages grandeur nature en fil de fer et fer à béton. Transparents, ces corps sans visage témoignent des mouvements intérieurs et des affects qui les imprègnent.

Vecteur d'émotions

Une chose est sûre, c'est que le travail de l'artiste Géraldine Milanese s'attache à accorder reconnaissance et visibilité aux émotions et à leur transmission. En 2018, l'exposition *Enfance(s)*, constituée de neuf sculptures d'enfants, tenue à Ecurey Pôles d'avenir, était enrichie de lectures musicales et d'une performance dansée, *Co – Exist*, par la Compagnie Temporal. Véritable rencontre entre le corps vivant et le corps figé, dont des dialogues d'ombres, de lumières, de sons et d'émotions ont jailli. Au travers de ses sculptures métalliques, l'artiste transmet du savoir et permet de l'échange avec les petits, comme les grands.

Comment se déroule votre processus créatif ? Réalisez-vous des esquisses préparatoires ?

Je ne passe pas par le biais du dessin, mais par une recherche corporelle. À travers des postures de mon propre corps, je cherche à exprimer une émotion qui est mienne, puis je la transcende en la reproduisant par la sculpture.

En prenant des photographies de ces postures ?

Pas du tout, c'est d'ailleurs ce que j'explique durant mes ateliers avec les enfants ! Je ne passe pas par un regard extérieur, mais par mon propre regard, avec ses limites, et par ma perception de ces positions – traductrices de sentiments. Je prends une certaine posture, dès que je l'ai identifiée comme juste par rapport à la finalité que j'envisage de l'objet, je la mémorise et la reprends tout au long de la construction. Avec le fil de fer, je cherche ensuite à retrouver les endroits de tensions, d'étirements, de relâchements, et surtout les axes du corps : l'orientation de mes jambes par rapport à mon tronc, s'il y a une torsion de ma colonne et dans quel sens... Je ressens physiquement la manière dont sont positionnés mes os, mes muscles, mes membres. Ma source d'inspiration et de création passe par le corps en premier.

Les sculptures d'Enfance(s) ont été conçues de la même manière ?

Pour cette exposition, je suis partie de mon interprétation de mes émotions. J'ai sélectionné des émotions spécifiques

et j'ai cherché comment les retranscrire. Comment s'exprime physiquement la peur, par exemple, tout en trouvant quelque chose d'un peu décalé, d'intéressant, pour que la posture soit surprenante et recherchée. Il me semble nécessaire de pousser le mouvement. Auparavant, je travaillais sur des sculptures individuelles avec cette thématique de traduction de l'émotion par le corps, les visages étaient déjà absents. Je suis ensuite passée aux grands formats, ce qui m'a donné envie de faire une série autour de personnages d'enfants, grandeur nature. Bien sûr, les émotions ne sont pas propres à l'enfance et l'exposition vise tous les publics, mais j'avais envie de m'adresser avant tout aux enfants.

Comment réagissent-ils aux sculptures ?

J'invite les enfants à venir habiter l'espace, avec les sculptures. En fonction de ce qu'elles leur évoquent, ils reproduisent ou répondent aux mouvements. Au sein des ateliers, pour enfants et adultes, je propose de mettre des mots sur des sentiments partagés par tous et de mimer ces émotions. Je porte alors leur attention sur les postures précises de leurs corps. Un mouvement de hauteur se traduit par de la joie, la tristesse se ressent dans l'affaissement. À partir de cette expérience avec leur propre corps, ils fabriquent un personnage en fil de fer porteur d'une émotion. Des duos peuvent être imaginés, l'enfant propose une posture à son personnage, auquel l'adulte répond grâce au sien.

Des projets futurs ?

Je travaille sur un projet qui s'intitule *Dame(s)* où se rencontrent l'écriture et la sculpture à partir d'une série de sculptures de femmes, autour de moments archétypaux et universels de la féminité. Plus que des pièces seules, c'est le montage d'un univers avec une proposition scénographique qui m'intéresse. De cette série, sont nés des textes sur l'histoire d'une femme singulière, qui traverse ces instants de vie. La finalité est celle d'un spectacle qui crociera sculpture, danse, théâtre et musique live. La scénographie, vivante, amènera notamment le mouvement des sculptures...

www.geraldinemilanese.fr



Série *Enfance(s)* © Laurent Nembrini

Corps en herbe

La compagnie Azimuts propose, en juin 2020, une conférence performée sur l'amour et la sexualité sur la base de documentation scientifique et de témoignages. Basé sur des résidences en collège et auprès d'adolescents, le spectacle *Amour et Cornichons*, mis en scène par Michael Monnin, vise à échanger autour de leurs questionnements et réflexions sur ces sujets. Deux lycéennes, Judith et Wendy (jouées par Anaïs Fauché et Nadège Héluin) y parlent de sexualité, à partir des changements physiques et psychologiques provoqués par la puberté. Sexe, relation à son corps et à l'autre, consentement, idées reçues, tabous, normes, mais aussi et surtout amour, seront discutés à corps et cœur ouverts. www.cieazimuts.com



Irriguer#

\i.ʁi.ge\

latin irrigare

Arroser par irrigation.

Irriguer des terres. Vaisseaux sanguins
qui irriguent le bras.

Le Petit Robert, édition 2015

« La culture, c'est ce qui relie les savoirs
et les féconde. » — Edgar Morin,
sociologue et philosophe

Le Médiabus numérique, nouvel outil de médiation culturelle de la Bibliothèque départementale (BDM), sillonne la Meuse à la rencontre de ses habitants. L’un de ses objectifs ? Former les habitants aux nouvelles technologies.

L’Atelier
on tour

Par Cécile Becker
Photos Nicolas Leblanc

Le Médiabus dans la carrière d’Euville.



Avant le lancement du Médiabus (également appelé L’Atelier) fin février 2019, la BDM annonçait pour l’année, 88 ateliers répartis sur les 15 communautés de communes de la Meuse, 5 à 6 jours par semaine. Victor Martin, bibliothécaire référent du Médiabus numérique, explique : « *La première mission de la BDM est d’acheminer des documents afin de compléter et augmenter les fonds des bibliothèques du département ; ce qu’il est amené à faire trois fois par semaine. Mais, depuis fin février, nous apportons au grand public, à bord du Médiabus, des animations autour du numérique et travaillons sur la médiation scientifique : la science en général est la grande absente des bibliothèques.* » L’équipe assure elle-même certains ateliers et fait appel à des intervenants spécialisés, chercheurs ou scientifiques par exemple.

Par l’intermédiaire du numérique, il s’agit d’ « *approcher le savoir autrement* », et de permettre à certains habitants de se saisir d’outils technologiques parfois méconnus, d’apprendre à s’informer sur Internet – un enjeu à l’heure des *fake news* – et d’assister à des ateliers/formations autour de l’art, des technologies et de la science. Deux ans ont été nécessaires pour *designer* un espace qui réponde à tous ces besoins. L’intérieur du véhicule, réalisé par la société mancelle Gruau, est entièrement modulable et peut s’étirer jusqu’à 24 m² : les étagères sont sur rails, un écran peut être déployé, et il est surtout fourni en outils : découpeuse vinyle, imprimante 3D, stylo 3D, imprimante à sublimation, casques de réalité virtuelle, robots programmables, consoles de jeux vidéos, etc. Parce que la bibliothèque est « *le lieu du savoir mais aussi des savoir-faire* », résume Victor Martin. La bonne vieille bibliothèque telle que nous la connaissons serait-elle vouée à disparaître ? « *La BDM a également un rôle de soutien à l’action culturelle, avec une approche pluridisciplinaire : concerts, ateliers, formations. On a également un rôle de soutien à l’action culturelle. En Meuse, proposer ce genre d’outils et d’ateliers permet d’encourager la création de nouvelles bibliothèques sur le territoire. Peut-être est-ce le prototype de la bibliothèque de demain ?* »

Si beaucoup d’ateliers – réalisation d’une planche de bande dessinée scientifique, projection de films, découverte de jeux vidéos, enregistrements sonores, programmation numérique ou encore découverte du *big data* – sont organisés à l’attention du grand public, d’autres sont adressés à des publics bien spécifiques. En plus de ces temps d’échanges, le Médiabus visite les

EHPAD, maisons d’arrêt, maisons des solidarités ou écoles ; le département étant très attaché à l’éducation artistique et culturelle. « *L’idée est de pouvoir se déplacer vers les publics éloignés, avec des animations adaptées*, précise Victor Martin. *Les ateliers du Médiabus favorisent un apprentissage plus ludique, grâce à des fonds spécifiques tels que les jeux vidéo, jeux de société… Notre souhait est d’éviter la sensation d’échec.* »

Le Médiabus à Euville

De bon matin, sous un soleil de plomb, nous traversons Euville, charmante bourgade de plus de 1 500 habitants, à la recherche de L’Atelier, qui, selon le rendez-vous pris avec son équipe, serait venu se percher en plein milieu des anciennes carrières. N’étant pas familiers des environs, nous demandons notre chemin aux habitants croisés sur la route : « *Ah oui oui, bien sûr, le Médiabus, il est déjà monté, suivez cette route !* » Quatre mois après sa mise en service, sa réputation semble déjà le précéder ! Ce jour-là, dans la carrière d’Euville, L’Atelier, qui s’inscrit dans la programmation de Partir en Livre, manifestation nationale organisée par le Centre national du livre, propose cette année des manifestations autour des insectes pour le jeune public. Ces ateliers ont été construits autour du monde imaginaire des deux artistes Andrée Prigent et Katia Humbert. Les enfants du centre aéré d’Euville découvrent tout un programme : création d’un dessin animé à partir de leurs propres coloriages, fresque de peinture réalisée aux doigts, atelier de création d’insectes avec du matériel de récupération, spectacle…

Premier arrêt : à l’intérieur du Médiabus, un jeu de reconnaissance de bruits d’insectes animé par Lucas Noyelle, bibliothécaire webmaster à la BDM formé à l’animation. La base du jeu est un livre interactif branché sur un écran. Face à lui, 4 enfants qui, tout en suivant l’histoire, doivent identifier les bourdonnements des insectes. Tous sont munis d’un buzzer, ce qui anime la séance : « *Trop facile, c’est la mouche ! Je t’ai laminé !* », s’écrit l’un d’entre eux. Après le jeu, chacun repart avec un autocollant découpé devant ses yeux ébahis, par la découpeuse vinyle. Moins intéressés par la machine que par le fait d’arborer un papillon rose, ils découvrent néanmoins l’outil : « *Ça, je savais pas ce que c’était, j’en avais jamais vu*, s’exclame Azélie. *Mais je veux bien en avoir une à la maison !* » À l’extérieur, un autre groupe observe attentivement des insectes dans une boîte loupe – ils seront immédiatement relâchés. L’un des accompagnateurs a

réussi à attraper une sauterelle de la taille d'un doigt : « *Vous avez déjà vu ce genre d'insecte ?* » « *Ouiiiii, c'est pas un ver de terre !* » « *Ah mais un ver de terre, ce n'est de toute façon pas un insecte !* » Pas du tout intimidés par la taille de la sauterelle – qui impressionnera néanmoins l'autrice de ces lignes, décidément trop quotidiennement entourée d'asphalte... –, ils saisissent la boîte avec curiosité et se mettent à observer d'autres insectes virevoltant autour du groupe.

À quelques pas, toujours à l'extérieur, les enfants colorient des dessins d'insectes qui seront scannés pour créer un dessin animé avec une histoire, un paysage, des personnages créés quelques minutes auparavant. Lily Rose découvre le résultat de son coloriage sur l'écran avec étonnement : « *Mais, mais ! C'est ma fourmi !* »

La suite des ateliers se découvre à l'intérieur de la carrière. La venue du Médiabus, programmée avec la complicité des municipalités et adossée à des équipements culturels locaux, permet au public de (re)découvrir ces structures. Garé devant l'ancien site de taille de pierre, le Médiabus nous aura familiarisé avec l'histoire de la carrière, sa géologie et les métiers associés à travers l'exposition La pierre d'Euville, histoire d'un mythe. Soit dit en passant : sont issues de cette carrière les pierres ayant servies à la construction de l'opéra Garnier ou du Grand Palais à Paris !

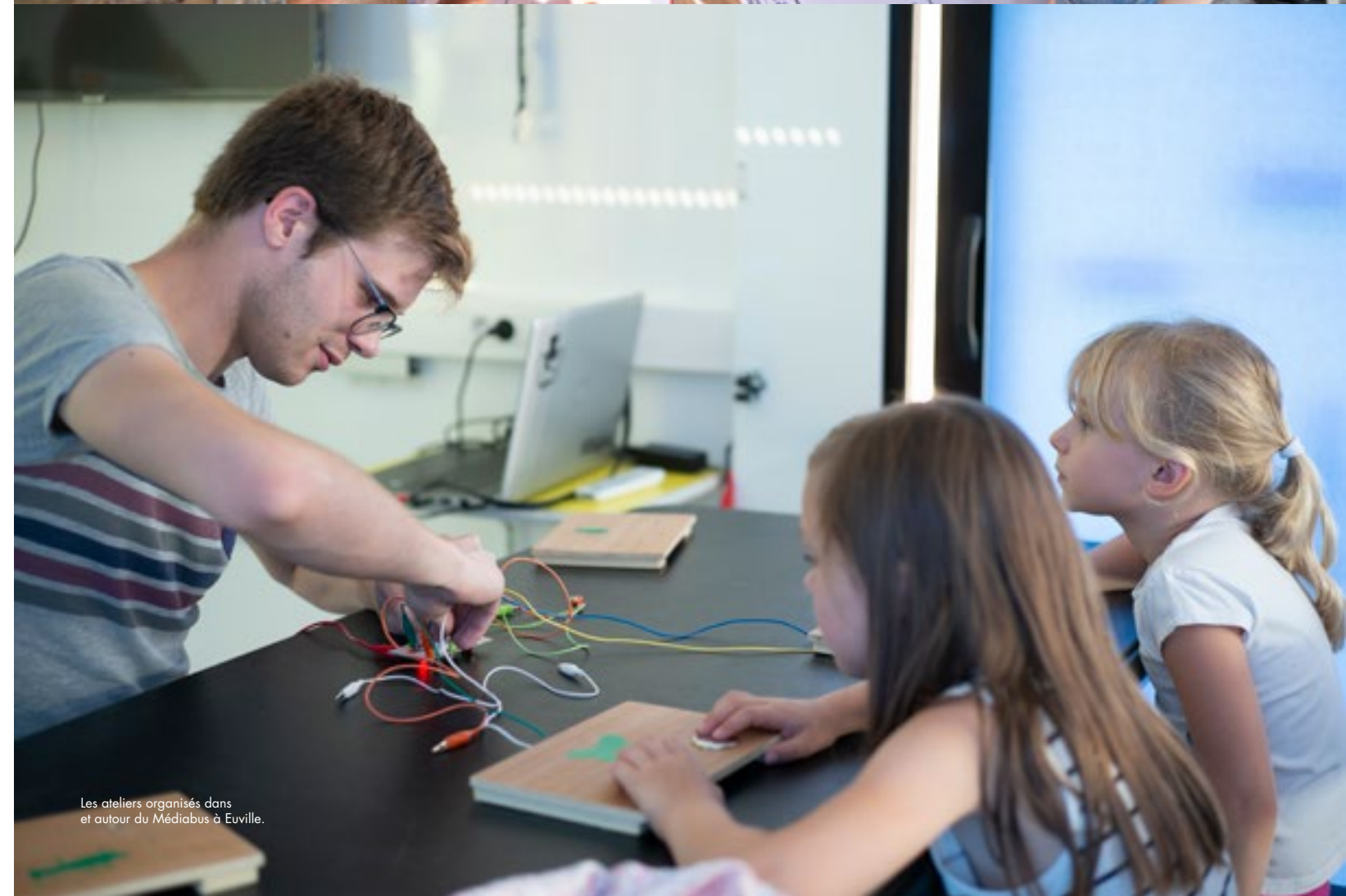
La journée se conclut par le spectacle scientifique *Les Mystères du sol* dont l'objectif est de faire prendre conscience de l'importance des sols et de leurs habitants tout en faisant rire et participer le public. Il sera suivi d'une discussion avec Apolline Auclerc, enseignante-chercheuse en écologie des sols à l'Université de Lorraine.

Plus d'infos sur le site de la BDM
camelia55.meuse.fr

Un design pensé jusqu'au bout des lettres

Le Médiabus ne passe pas inaperçu. Sa carrosserie a été habillée par l'Atelier National de Recherche Typographique (ANRT), laboratoire de recherche d'excellence installé à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs de Nancy. Cet atelier planche sur l'articulation entre théorie et pratique, échange avec des chercheurs sur le plan international et croise de multiples disciplines. C'est le projet de Rémi Forte et Eloïsa Perez qui a tapé dans l'œil du Département : une répétition de symboles qui, si on l'observe bien, rappelle les rayonnages d'une bibliothèque et « évoque l'apprentissage de l'écriture ».

anrt-nancy.fr



Les ateliers organisés dans
et autour du Médiabus à Euville.

L'association Caranusca et la Région Grand Est diffusent la culture en territoire rural, au fil de l'eau et des canaux.

Et au milieu coule une rivière

Par Fabrice Voné
Photo Marie-Hélène Caroff

Les Passerelles d'Europe et les Petites Passerelles, proposées par l'association Caranusca, ainsi que la péniche Grand Est, sillonnent la Meuse pour aller à la rencontre de ses habitants. « *Les canaux ont cette faculté de relier les gens.* » Olivier Lusson, directeur-adjoint à la Culture à la Région, aime se décrire tel « *l'organisateur de ce bazar* » quand il s'agit d'évoquer la péniche Grand Est qui navigue, depuis 2018, sur l'ensemble du territoire à la vitesse moyenne de 3 km/h. L'embarcation privilégie les haltes en milieu rural et propose divers spectacles, des ateliers, des concerts, du cinéma à ciel ouvert et parfois du ping-pong. L'été dernier, la péniche a fait escale à Void-Vacon puis à Dieue-sur-Meuse sous une forme plus... terrestre en raison du manque d'eau. Pour cette seconde étape dans le département, les manifestations prévues dans la péniche avaient été délocalisées dans la salle des fêtes de la commune ainsi que sur le quai. L'étape de Mouzon, dans les Ardennes, avait connu le même sort en raison des problèmes d'étiage dus à la sécheresse. D'après M. Lusson, ces contraintes climatiques ne manqueront pas de figurer à l'ordre du jour au moment de tirer le bilan de cette seconde navigation sur le deuxième réseau de voies navigables de France avec plus de 2136 kilomètres.

En attendant, l'initiative semble avoir trouvé sa place au gré des méandres du Grand Est. « *On estime avoir attiré 8600 personnes l'an dernier* [sur 10 étapes, ndlr], raconte Olivier Lusson. *Les communes qui ont participé sont assez fières. C'est un concept qui relève à la fois du grandiose et de l'hyper proximité.* » Des activités à quai sont aussi assurées par des associations et artistes locaux durant les quatre jours où la péniche jette son ancre. « *On est à hauteur d'hommes*, poursuit-il. *On est à la fois sur des thématiques d'éducation populaire, de développement économique, de tourisme en plus de la culture. Le rapport global à tout ça, c'est une manifestation modeste, qualitative et de proximité.* »

À l'abordage

En 2018, la compagnie Azimuts, installée à Écurey, faisait partie de l'aventure à bord de L'Adélaïde, le nom de cette péniche que la Région loue l'été à l'ARCA (Association pour la Recherche et Création Artistique) et qui comprend une salle de spectacle de 80 places. « *Ce concept itinérant donne une autre idée de la région. On a beau être Lorrains, on s'est rendu compte qu'on ne connaissait pas la Marne et la Haute-Marne*, se souvient Michael Monnin, directeur artistique de la compagnie. *C'était*

super agréable car c'est un autre rapport au temps. C'était aussi la promotion de cette nouvelle région, montrer tout le potentiel des trois anciennes entités [Champagne-Ardenne, Lorraine et Alsace, ndlr]. *Le public était très mélangé, il y avait des joueurs de boules, des camping-caristes, des gens du coin et des gens de la culture qui s'étaient déplacés exprès.* »

Pionnière en la matière, l'association Caranusca navigue depuis 2016 sous le pavillon des « Petites passerelles », d'une durée d'un mois et orientées vers le jeune public, et des « Passerelles d'Europe » qui s'étirent sur deux mois et sur un territoire plus vaste, n'hésitant pas à voguer jusqu'en Belgique et en Allemagne, et sont axées autour de la littérature contemporaine. « *Le bateau suscite la rêverie et la curiosité. Ce qui nous distingue de la péniche Grand Est, c'est qu'on part les deux mois en équipage et qu'on vit tous ensemble à bord*, révèle Marie-Hélène Caroff, directrice de la structure basée à Thionville. *Pour nous, c'est vraiment le dispositif de résidence, d'itinérance fluviale et de création nomade qui nous intéresse.* »

Les escales sont aussi prétextes à des rencontres avec les écrivains, à des ateliers de typographie et de gravure, des lectures, projections et des conférences. Mathias Enard, Jean Rollin et Jean Echenoz, pour ne citer qu'eux, sont ainsi déjà montés à bord. « *C'est un moyen qui favorise la création, qui permet de faire découvrir notre région à la fois à des auteurs d'ici et d'ailleurs. Puisque, du point de vue sur l'eau, c'est un regard tout autre qu'on a sur les paysages et les patrimoines, on redécouvre complètement notre région* », poursuit la directrice de Caranusca.

La Bibliothèque départementale de Meuse (BDM) intervient davantage au sol en proposant aux établissements de son réseau de prendre part aux escales qui se sont tenues à Verdun, Saint-Mihiel et Dun-sur-Meuse. « *C'est vrai que ça a tout de suite séduit les bibliothèques du bord de l'eau puisque c'était quand même assez original comme format et c'est toujours des peintures de la littérature qui sont invitées* », souligne Loïc Raffia, en charge de l'action culturelle à la BDM.

En septembre dernier, dans le cadre des Passerelles d'Europe, l'odyssée fluviale s'est arrêtée à Bar-le-Duc, face à la Médiathèque, à l'occasion d'une rencontre avec Pierre Michon, récent prix Franz-Kafka pour l'ensemble de son œuvre littéraire, et avec le metteur en scène Didier Bezace dans le cadre du 40^e anniversaire des éditions Verdier.

www.grandest.fr
www.caranusca.eu

Les publics : la grande préoccupation des politiques culturelles. Si certains territoires semblent découvrir la question, en Meuse elle est intégrée depuis longtemps. La programmation En vadrouille de l'acb – Scène nationale de Bar-le-Duc s'infiltré ainsi dans des lieux parfois inattendus du sud meusien. Un geste politique et artistique.

Ça arrive près de chez vous

Par
Sylvia Dubost

L'Incertain monsieur Tokbar, compagnie Turak Théâtre
à Écurey © Laurent Nembrini

Deux Pierres, compagnie Turak Théâtre
© Laurent Nembrini



En langage institutionnel, on appelle ça la décentralisation. Dans le milieu théâtral, cela renvoie à la tradition du théâtre de Tréteaux. En langage courant, on dit qu'on joue des spectacles à la « campagne » et/ou hors des salles de spectacles. À l'acb, c'est une habitude, voire une seconde nature. Une question politique et arithmétique, à la base. Une scène nationale a aussi des objectifs de décentralisation, d'aménagement du territoire et de démocratisation de la culture. Dans la charte du label, définie par le Ministère de la Culture, elle doit toucher 50 000 habitants. Or Bar-le-Duc n'en compte que 16 000... « *Par contre, ce qui est nouveau depuis une dizaine d'années, précise Jean Deloche, son directeur depuis 2001, c'est d'avoir systématisé ces intentions.* »

En vadrouille, résumant Charlyne La Duca et Sylvine Thérêt, en charge du dispositif à l'acb*, « *c'est 3 ou 4 spectacles dans la saison qui, au lieu d'être joués au théâtre, vont faire l'objet d'une tournée dans le sud meusien.* » Des spectacles plus légers techniquement, pour pouvoir se déplacer facilement, qui restent exigeants artistiquement. « *On ne propose pas de spectacles au rabais, s'empresse-t-on de nous préciser. Les spectateurs visés ne sont pas à part, ils sont aussi importants que les autres !* » Ils bénéficient d'ailleurs également du pendant centrifuge d'En vadrouille : des bus gratuits pour le théâtre de Bar-le-Duc, tarif de groupe en sus.

Cette saison culturelle se construit avec des partenaires : mairies, communautés de communes, associations qui œuvrent dans la culture et le domaine caritatif, comme l'OMA à Commercy, Au fil de l'Aire à Pierrefitte-sur-Aire, Anes Art'gonne ou encore la communauté de communes des Portes de Meuse. Quand il s'agit d'associations culturelles, « *on leur permet d'accueillir des artistes qu'ils n'auraient pas pu accueillir, et on aide les partenaires dont ce n'est pas le job* ». Les lieux d'accueil payent une somme forfaitaire en fonction du nombre de personnes sur le plateau – entre 300 et 700€. Ils déterminent ensuite les tarifs et encaissent la billetterie. « *Cette somme assure aussi la mobilisation des partenaires...* », indique Jean Deloche. L'acb garantit des conditions d'accueil professionnelles pour les artistes et les spectateurs, et soutient la communication.

Les ambiances, elles, sont différentes à chaque représentation, suivant qu'elle ait lieu dans une salle des fêtes ou au milieu des bottes de foin. Pour les compagnies, ces moments sont une autre manière de rencontrer le public. « *On est dans des lieux plus petits, on a un rapport plus intime*, explique Michel Laubu, co-directeur de

la compagnie Turak Théâtre, *aussi parce qu'on ne retourne pas dans les loges après.* » Puisqu'il n'y en a souvent pas. Michel Laubu a joué dans le cadre d'En vadrouille le solo *Deux pierres* en avril 2017. « *La dernière date, c'était dans une maison-musée, où il a vraiment fallu s'installer au milieu des choses. Ce sont des enjeux intéressants, car à chaque fois, il faut se réinventer pour se mettre en dialogue avec ce qui est posé là.* »

Sébastien Legrand, vice-président en charge de la culture de la Codecom des Portes de Meuse, affirme n'avoir jamais eu « *de mauvais retours en 3 ans* » que la communauté est partenaire. « *Moi qui suis sensible à la politique culturelle, argue-t-il, j'ai réussi à faire passer le message auprès des élus. Je défends le fait que ce n'est pas parce qu'on habite sur un territoire rural qu'on ne doit pas avoir de politique exigeante. Et puis, pour nous, c'est une façon de se démarquer.* » « *On fait une programmation qui tient vraiment la route*, complètent Charlyne et Sylvine. *Cette saison, le spectacle Longueur d'ondes, qui pouvait paraître plus compliqué, plus politique, est parti très vite. Car beaucoup de partenaires ont vu l'occasion de créer des rencontres, des discussions après le spectacle. Les gens attendent cela, et on nous en parle encore longtemps après.* » Pour le metteur en scène Michel Laubu, c'est un dispositif « *important politiquement mais aussi artistiquement, car il permet de se questionner.* » Et Jean Deloche de conclure : « *C'est encore plus dans des lieux comme les nôtres qu'on a besoin d'un équipement national.* »

*Charlyne La Duca est responsable des relations avec les publics, de la communication et l'action culturelle, Sylvine Thérêt de la billetterie, de l'accueil des artistes et des actions territoriales

La saison 2019/2020

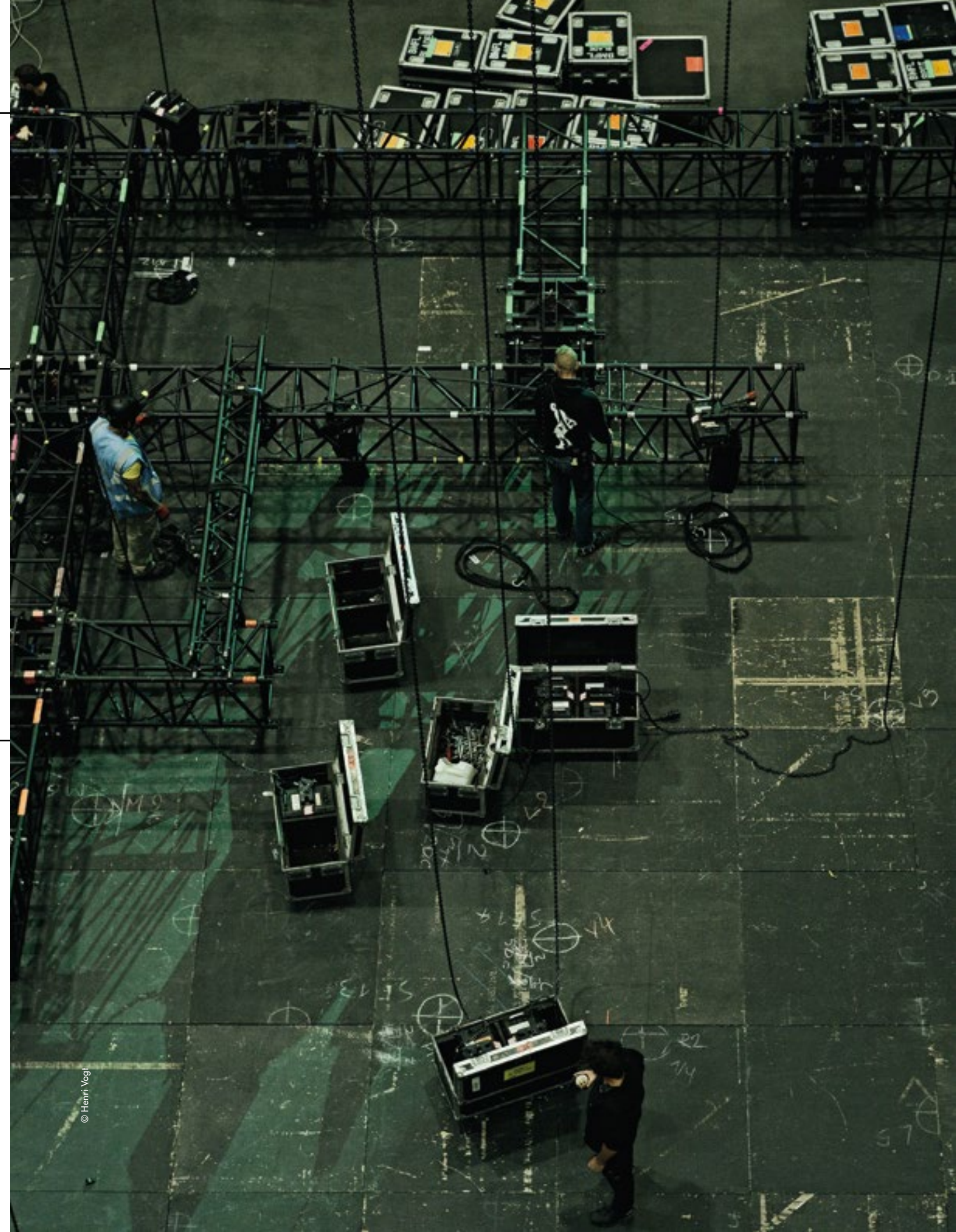
4 spectacles et 16 représentations pour cette nouvelle saison. *La Sauvage* (dès 10 ans) est un conte sur la différence et la folie, où Sabrina Chezeau interprète plus d'une quinzaine de personnages. Dans *Theatrum Mundi ou les 7 âges de l'Homme*, la marionnettiste et musicienne Lucie Cunningham revisite le cycle de la vie, de son commencement à son inévitable fin. *Longueur d'ondes (histoire d'une radio libre)* relate à travers des dessins et des sons d'archives l'histoire de Radio Lorraine Cœur d'Acier dans les années 1980. *AFTER* d'Audrey Bodiguel et Julien Andujar est une pièce pour trois danseurs en hommage à la fête et à la nuit. Une nouvelle saison de tentations en décentralisation !

www.acbscene.com

Les associations Scènes et Territoires et Transversales - scène conventionnée pour le Cirque, ont pris la gestion de deux parcs de matériel scénique, en s'inscrivant dans les volontés croisées de la Région et du Département. Objectifs ? Mieux répartir l'offre culturelle, améliorer les conditions d'organisation et de réalisation des manifestations, renforcer les liens entre les acteurs.

Des techniques, des outils

Dossier



Lest loin le temps où Stéphane Levigneront, technicien intermittent et régisseur de la scène conventionnée cirque Transversales, louait encore du matériel à l'association Expressions, gestionnaire du parc départemental constitué par le Conseil général : *« C'était la seule association qui proposait ses services de location de matériel à des prix très abordables, se souvient-il. En revanche, le matériel était assez sommaire... »* Il y a trois ans, le Département de la Meuse, en relai au désengagement de l'association, n'hésite pas à reprendre en régie interne la gestion du matériel acquis depuis plus de 20 ans. L'objectif est de renouveler l'offre, et de mieux répondre aux besoins des acteurs culturels et de proposer une desserte pour le nord meusien. Quentin Toussaint, un temps responsable technique en CDD à l'association Expressions, a été recruté par le Département pour assurer la transition et contribuer à l'évolution du service. Il raconte : *« Ça a déjà été une révolution en soi. À l'époque, on calculait tout à la main, le barème de tarifs n'était pas adapté, j'avais clairement compris qu'il manquait du matériel de sonorisation, de vidéo, de quoi monter des structures. »* Le premier chantier a donc été d'investir pour combler les manques et de réunir tout le matériel à disposition dans un catalogue, consultable par les associations souhaitant organiser un événement culturel. Quentin Toussaint poursuit : *« Ce parc était installé dans le sud meusien : les ¾ du public provenait de Bar-le-Duc et alentours, exception faite de Transversales qui venait de temps en temps. Le problème, c'est que si on prend les gens de Montmédy par exemple, ils sont à plus d'1h30 de route – évidemment, ils ne venaient pas. »* La question de l'accès au matériel à l'échelle du département est donc cruciale, même si certaines communautés de communes s'organisaient déjà pour mutualiser le matériel et assurer la diffusion de spectacles.

Une volonté commune

À une heure de route de Bar-le-Duc, Transversales avait pour habitude de se tourner vers Metz pour compléter son équipement : *« Mais pour les autres associations, qui n'ont pas forcément les mêmes moyens, c'était la débrouille, raconte Stéphane Levigneront. Depuis 1996, Transversales fait un énorme boulot à travers l'organisation d'ateliers, de résidences et de spectacles hors Verdun, jusqu'à Stenay par exemple ; nous nous sommes donc constitués un réseau. On a beaucoup aidé les associations qui souhaitaient organiser des événements. À Verdun, on avait le matériel du théâtre qui pouvait servir à certaines d'entre elles, mais ce n'était pas suffisant. »* Côté Scènes et Territoires, même discours : l'association mettait à disposition son matériel, surtout à ses

membres adhérents. Alexandre Birker, son directeur, resitue le contexte : *« C'est quelque chose d'historique chez nous : il y a 20 ans, on a commencé à mutualiser du matériel scénique : des projecteurs, du matériel son... Nous avons hérité d'un parc qui se composait de ce que chacun apportait. Cette activité était déjà présente dans notre ADN, même si à la marge ; en revanche, on savait qu'il y avait des besoins qui dépassaient ce qu'on pouvait proposer et aujourd'hui, ça se vérifie : lorsqu'on déploie un peu le service, les sollicitations affluent. »*

En 2017, à l'heure de la fusion des régions, l'Agence culturelle Grand Est fait de la question matérielle une priorité, ayant largement éprouvé son impact sur l'aménagement culturel du territoire. Pour proposer une offre culturelle, autant en ville qu'à la campagne, il faut pouvoir disposer d'outils – et ce à des prix abordables pour être accessibles à tous. De ce fait, elle encourage et accompagne la création d'un réseau de parcs à l'échelle de la grande région, l'objectif étant d'harmoniser les pratiques, les outils de gestion et même, les tarifs en plus d'un vaste pan dédié à la formation et la publication de ressources pédagogiques. Marc Jacquemond, directeur du Pôle technique de la scène à l'Agence culturelle Grand Est, explique : *« On vient en appui avec des formations, des conseils... Le but étant de diffuser l'information et d'accroître les compétences autour de l'organisation d'événements. La volonté de l'Agence est d'accompagner les parcs existants pour une offre plus équitable. »* Même son de cloche du côté du Département qui souhaitait déjà favoriser une meilleure répartition entre le nord et le sud meusien. Un conventionnement a donc été mis en place avec Scènes et Territoires et Transversales qui, en plus de s'être partagé le matériel déjà disponible du département, a investi dans l'achat de matériel adapté aux besoins du terrain : gradins, structures et rideaux de scène notamment pour pouvoir accueillir un spectacle dans une salle qui n'est pas forcément prévue pour.

Deux zones, deux parcs

En ce mois d'octobre, Transversales poursuit l'installation de son parc dans un dépôt à Haudainville, loué à titre gracieux par la communauté de communes du Grand Verdun, après avoir procédé à des travaux d'isolation. Un régisseur se chargera des relations avec les associations demandeuses et, bien sûr, des conseils et du suivi. Mais pour Stéphane Levigneront, il faudra aller plus loin : *« On va essayer de faire des repérages de tous les lieux possibles dans notre secteur, notamment pour pouvoir faire des fiches techniques des lieux. Pour les connaître, répertorier les associations et connaître leur travail et leurs besoins. Ce travail est important. Ce qui est aussi important c'est que les élus des villes et villages prennent conscience qu'il y a un réel besoin : construire des→*

Deux parcs au cœur de la région

Depuis 2017, par l'intermédiaire de l'Agence culturelle Grand Est, la Région Grand Est accompagne la création d'un réseau de parcs de location de matériel scénique à l'échelle de la région, avec l'objectif d'harmoniser les pratiques pour plus d'équité territoriale. En plus des deux parcs dont elle assure la gestion : celui de Sélestat – emblématique puisque l'Agence s'est structurée autour de sa création en 1976 – et de Saint-Martin-sur-le-Pré, elle anime donc ce réseau complété par les parcs Scènes et Territoires, Transversales et du Conseil départemental des Vosges, avec le soutien du Département de la Meuse. Ainsi, chaque parc a signé une charte l'impliquant dans l'aménagement culturel du territoire et supposant également une qualité de service. L'accès à ce matériel est réservé

aux collectivités, établissements publics et associations (lieux, troupes amateurs, compagnies...) *« siégeant dans le Grand Est et ayant pour projet la réalisation d'une manifestation culturelle se déroulant sur le territoire du Grand Est »*. La Région finance la création des parcs à hauteur de l'engagement financier du Département, s'agissant autant des frais de fonctionnement que de l'investissement pour renouveler le matériel. L'association Scènes et Territoires et la scène conventionnée cirque Transversales, qui mettaient déjà à disposition des associations leur propre matériel, ont été conventionnées pour assurer la gestion et l'animation des deux parcs meusiens. À l'échelle de la région, le tout forme le réseau des parcs scéniques publics du Grand Est



« On savait qu’il y avait des besoins
qui dépassaient ce qu’on pouvait proposer
et aujourd’hui, ça se vérifie : lorsqu’on déploie
un peu le service, les sollicitations affluent. »

Alexandre Birker

scènes à partir de rien, c’est bien mais c’est tout de même mieux quand on dispose d’un minimum d’équipements sur place, quand les élus concernés sont déjà sensibilisés, quand ils savent que l’espace contraint aussi les choix de spectacles, qu’ils ont compris l’intérêt de montrer des spectacles et notamment diversifié... tout ça demandera du temps. Car on n’organise pas une manifestation en un claquement de doigt ! » Scènes et Territoires, qui disposait déjà d’un parc à Maxéville (54), rejoint la Meuse en s’installant dans la zone industrielle de Popey à Bar-le-Duc : 600 m² ouverts début septembre. « On veut vraiment en faire un lieu ouvert, un lieu de vie où tout le monde aura sa place, explique Alexandre Birker. On veut que les gens s’y retrouvent, qu’ils aient envie de venir pour construire des choses, pour partager. Un lieu qui ferait converger des initiatives et pas seulement un hangar ! » Pour lui, le parc de location de matériel est une première porte d’entrée pour pouvoir sensibiliser les associations et porteurs de projet au développement culturel et aux projets artistiques. « On a toujours eu la volonté d’être dans l’accompagnement, précise-t-il. On organisait déjà des formations techniques pour les bénévoles par exemple : la technique, c’est une excellente manière de concerner les gens ! » Qui dit location de matériel, suppose de savoir bien l’utiliser. Si l’Agence culturelle Grand Est organise régulièrement

des formations et diffuse des outils pédagogiques, Scènes et Territoires a d’ores et déjà créé un comité technique pour débattre avec les usagers des futurs investissements et des besoins en formation. Ce qui, pour Stéphane Levigneront, soulève une autre problématique : « Monter des gradins et des structures, cela demande un savoir-faire dont disposent des techniciens qualifiés : il y a des normes à respecter. En Meuse, il n’y en a pas beaucoup, nous sommes donc obligés de nous tourner vers Metz. Heureusement, beaucoup de jeunes se lancent dans le métier. » En attendant que les parcs suscitent des vocations, les acteurs publics, associations et scènes de la région restent convaincus des atouts de ces nouveaux outils. Alexandre Birker le confirme : « Il faut que tout ça soutienne le développement du réseau d’acteurs, de partenaires qui pourront être mis en relation et échanger. Cela permettra de dynamiser le territoire. J’attends beaucoup de ces parcs ! »

pole-materiel@transversales-verdun.com
parc54@scenes-territoires.fr
www.meuse.fr
www.culturegrandest.fr/location-de-materiels-sceniques

Les Journées techniques du Grand Est

L’agence culturelle Grand Est s’associe aux associations ainsi qu’aux collectivités pour l’élaboration et la mise en œuvre de journées de rencontres techniques à destination des porteurs de projets culturels du Grand Est. Ces journées visent à informer et sensibiliser les acteurs (associatifs, établissements publics, collectivités) sur les enjeux liés à la thématique annuelle choisie et à favoriser les échanges au sein du réseau des parcs et de

leurs usagers. Dans ce cadre, la journée tenue en novembre 2019 en Meuse est consacrée à l’environnement des techniques de la scène et ouverte à tous les professionnels œuvrant dans le domaine de la culture et organisant des manifestations culturelles, en passant par les collectivités, élus et agents, au tissu associatif, aux porteurs de projets.



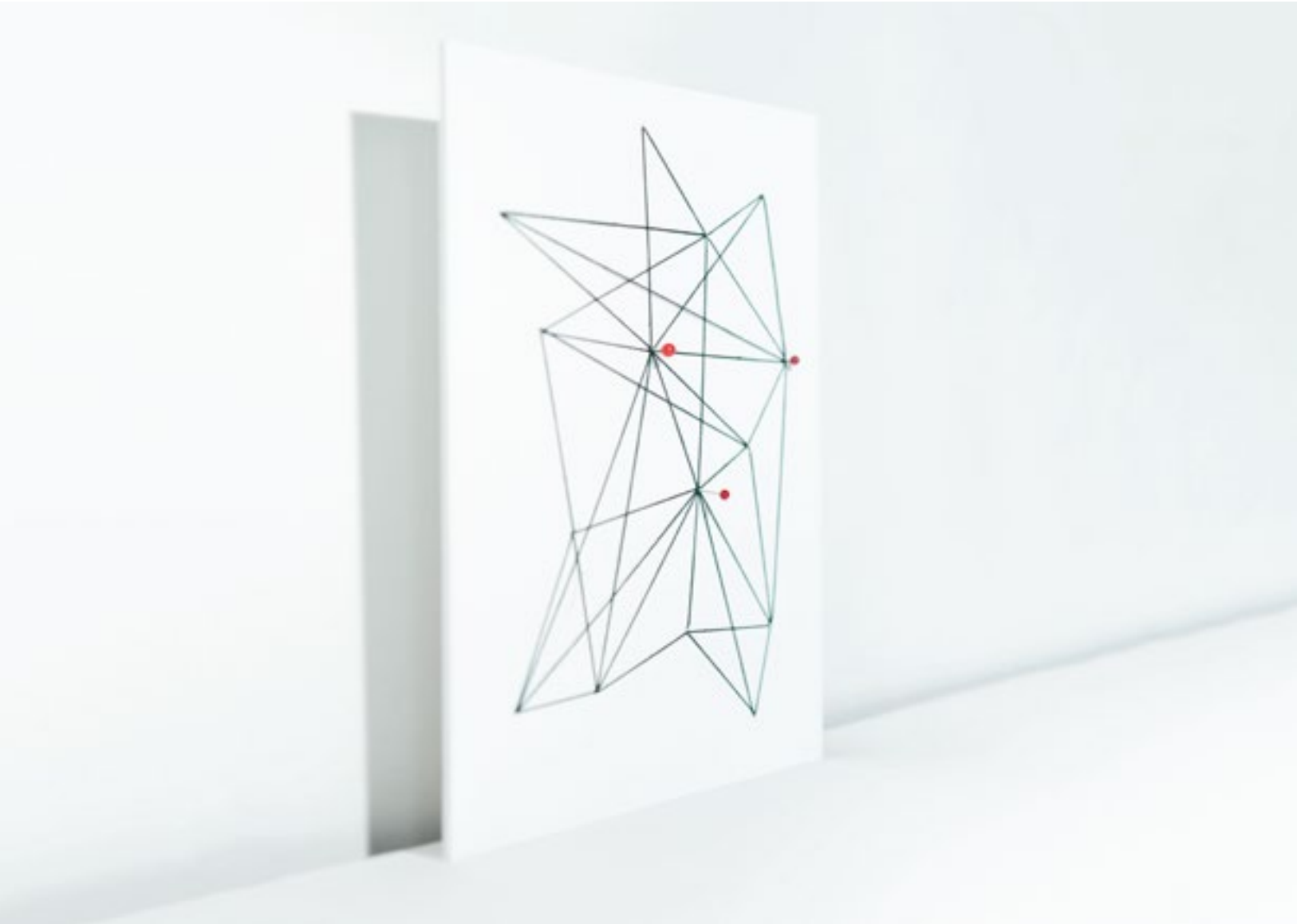
© Agence culturelle Grand Est / B. Segura

À quoi le travail en réseau sert-il ? Le réseau Clerge (Compagnies-Lieux en espaces ruraux Grand Est) ambitionne de créer de nouvelles dynamiques autour des créations et de donner plus de visibilité au travail des artistes.

Croiser

Par Cécile Becker
Photo Séverine Voegeli

le faire



L'histoire du réseau Clerge commence simplement. Habitée des échanges avec plusieurs compagnies régionales disposant de lieux accueillant spectacles et artistes en résidence, notamment des friches ou des anciens sites industriels en territoire rural, l'association Scènes et Territoires les invite à se réunir à l'occasion de la création des parcs de location de matériel. À l'origine rassemblées pour mieux cerner leurs besoins en termes techniques, cette réunion jettera la première pierre de fondation du réseau. Florent Cautenet, directeur artistique de la compagnie meusienne L'Art ou l'Être, se souvient : « *Le constat de Scènes et Territoires était simple : il existe des sortes d'OVNI culturels et artistiques qui sont des compagnies installées en milieu rural et qui arrivent à monter des projets de diffusion en lien avec les habitants et les artistes. En étant à la fois compagnie et lieu, on ne rentre dans aucune case du ministère de la Culture, on a donc l'impression d'être à part. En revanche, nous avons les mêmes valeurs. On s'est rendu compte que l'on pouvait créer des synergies et notamment pour aller discuter avec les collectivités. La première ambition était clairement de pouvoir organiser des tournées dans ces lieux. 5 ou 6 compagnies sont actives et se réunissent régulièrement et autant suivent la création du réseau à distance.* » Dans la bande meusienne : la compagnie Azimuts à Ecurey, Rue de la casse à Nettancourt, L'Art ou L'Être et Semeurs d'art pour la future GrAnge ThéÂtre en plus d'autres compagnies originaires de Meurthe-et-Moselle et de Haute Marne pour qui il s'agit aussi de défendre la création en milieu rural et la diffusion portée par les artistes eux-mêmes. « *Le monde rural, ça fait toujours un peu rêver quand on en parle, ça fonctionne au niveau institutionnel mais faire venir les spectateurs sur ces territoires-là, ce n'est jamais évident*, concède Michael Monnin, metteur en scène de la compagnie Azimuts. *On peut continuer à organiser des événements, les gens préféreront toujours aller à Metz que de se déplacer jusqu'à Ecurey. On a fait ce constat-là : la ruralité a un problème de visibilité.* » Et pour y palier, les solutions sont claires, mais pas toujours facile à mettre en œuvre lorsqu'on est isolé : créer « *un appétit culturel* » continuer à le nourrir et créer du lien avec les habitants : « *En échangeant, on s'aperçoit qu'il y a un savoir-faire qui se met en place et qu'on a vraiment des choses en commun*, continue-t-il. *Clerge nous amène à avoir une réflexion plus large sur notre activité : échanger sur les fonctionnements, les mutualisations possibles, la technique...* » Pour bien identifier à quels besoins culturels répondent ces lieux, les perspectives de développement et observer les bénéfices

de la présence artistique dans la campagne, les membres de ce futur réseau déjà inscrit en comité stratégique consultatif de l'Agence culturelle Grand Est, envisagent de faire appel à une structure qui pourrait fournir un audit de la situation. Pour Florent Cautenet c'est clair : « *Les valeurs de fond se situent dans les petits nids. C'est là qu'on crée du local, du participatif, qu'on réfléchit à l'écologie.* » Les territoires ruraux comme laboratoires culturels ?

D'autres réseaux

— Grand Ciel

En 2009, Transversales est à l'initiative d'une réflexion collective sur les problématiques circassiennes qui aboutit à la création de l'association Cirque en Lorraine devenue Cirque En Lien après la fusion des régions. L'idée du réseau Grand Ciel est d'accompagner la création, notamment en initiant des résidences partagées et des coproductions, de renforcer la diffusion de spectacles exigeants et d'accompagner le festival régional Le printemps des chapiteaux. Ce réseau regroupe 18 structures culturelles. cirqueenlorraine.wixsite.com

— Forest

Forest réunit les acteurs des arts de la rue (qu'ils soient professionnels, amateurs ou sympathisants) de l'Alsace, de la Champagne-Ardenne, de la Franche-Comté et de la Lorraine. Elle promeut et défend « une éthique et des intérêts communs dans le domaine des arts de la rue » et « mène des actions sur l'ensemble des deux régions, autour des politiques publiques, aménagement du territoire et pratiques artistiques dans l'espace public notamment ». Particulièrement actif, le réseau donne une meilleure visibilité aux acteurs des arts de la rue (voir la cartographie sur le site internet du réseau), crée du lien entre ses membres et organise régulièrement des rencontres. forest.ovh

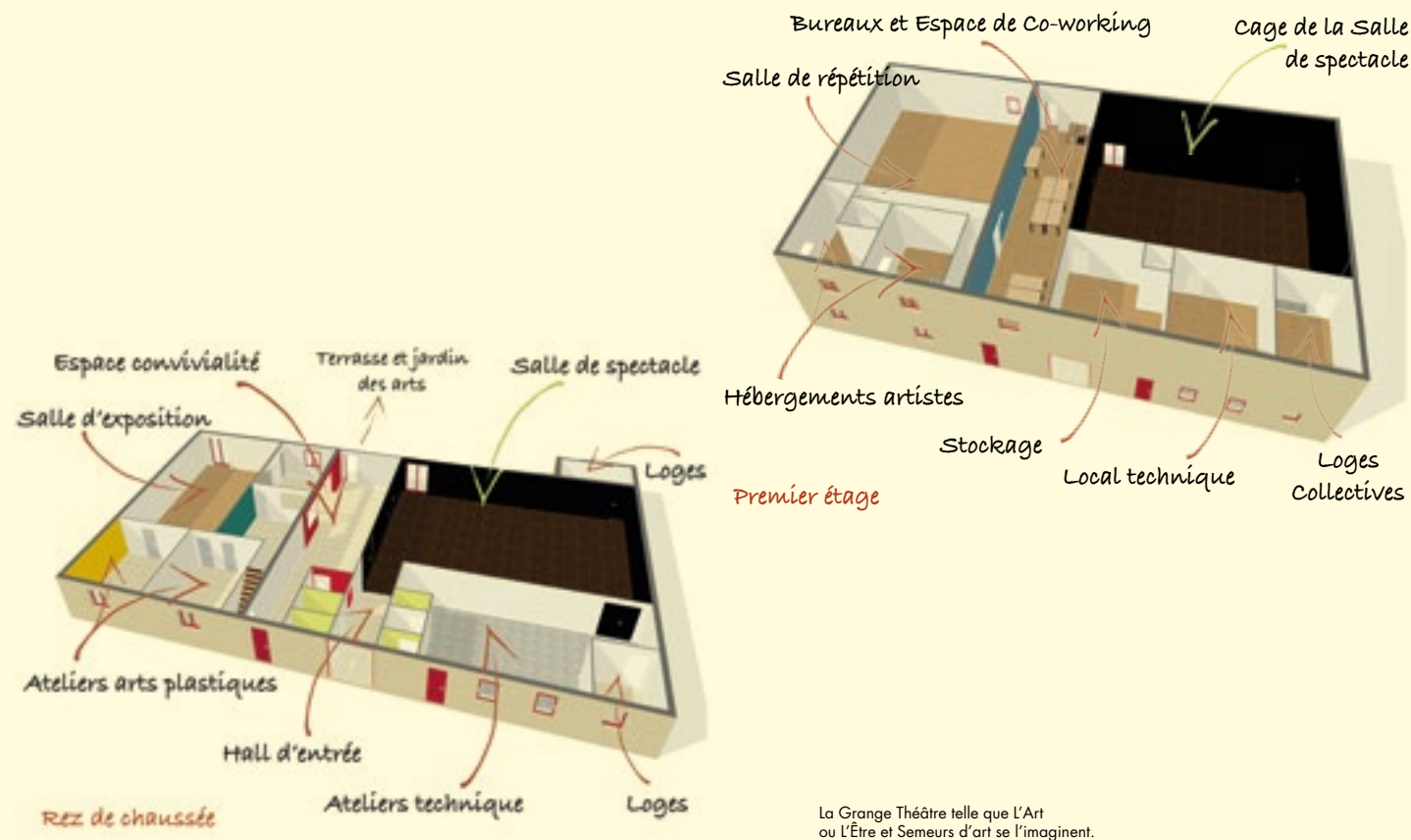
— Les amplifiés

Cette union de 5 associations meusiennes (MJC du Verdunois, Musiques et terrasses Festival, Exhort, Troglolik, L'Art ou L'Être) créée en 2008, mutualise ses compétences pour œuvrer au développement des musiques actuelles sur le territoire. Elle favorise donc le repérage et l'accompagnement des jeunes groupes. La compagnie L'Art ou L'Être fait partie des membres fondateurs. www.lartouletre.com

L’avenir de la GrAnge théÂtre à Lachaussée se dessine, doucement mais sûrement. La compagnie L’Art ou l’Être et l’association Semeurs d’art ont imaginé un projet total : un véritable éco-système impliquant habitants, travailleurs, artistes, collectivités et structures culturelles.

Autour de la grange

Par Cécile Becker



La Grange Théâtre telle que L’Art ou l’Être et Semeurs d’art se l’imaginent.

Depuis presque quatre ans, L’Art ou l’Être et Semeurs d’art planchent sur un projet de reprise de la GrAnge théÂtre aux futurs anciens propriétaires Carlo Tomassi et Ursula von Vacano. Ils se basent à la fois sur une envie fondamentale de créer du lien et de faire de cet ancien théâtre privé un lieu de vie ouvert à tous et sur leur connaissance du territoire. Quand Semeurs d’art mène régulièrement des ateliers mêlant art et environnement avec le Parc naturel régional de Lorraine (qui abrite Lachaussée), la compagnie sonore L’Art ou l’Être a organisé la première édition de son festival jeune public Chifou d’hiver à Lachaussée en 2018 en y invitant notamment une compagnie repérée au Festival d’Avignon et en travaillant avec 4 écoles du territoire. Robin Maso, coordinateur de Semeurs d’art, livre ses impressions : « J’ai le sentiment que sur ce territoire des Côtes de Meuse, il y a vraiment quelque chose de l’ordre de l’envie de vivre et de partager, on s’inscrit vraiment dans cette démarche. Le lien le plus fort qu’il y a entre nos deux structures, c’est la place qu’on donne à l’humain, qu’on donne au citoyen, tout le projet se cristallise autour de cette idée. » Entre les temps de résidence d’artistes, l’établissement d’un café-concert, d’espaces de co-working ou de studios musicaux, la tenue d’expositions et de spectacles, un projet intégrant les personnes en situation de handicap (l’ESAT se situant à quelques enjambées de la grange), l’envie de monter des stages de création, Florent Cautenet, responsable artistique de L’Art ou l’Être résume le projet : « On veut dépasser le simple le lieu de diffusion artistique, de toute façon, sur un territoire comme celui-là, ça n’aurait que peu de sens. On veut impliquer tout le monde. » Et Robin Maso d’ajouter : « On ne peut pas irriguer tout un territoire et répondre aux envies des habitants avec un seul lieu, il faut aller à la rencontre des habitants. Un exemple ? Si l’on fait venir un artiste au théâtre pour une résidence ou une création, nous ferons en sorte qu’il se déplace pour partager avec les habitants. Semeurs d’art a toujours été nomade et c’est pour nous une raison d’être. »

Pousser les murs du théâtre

Se reposer de manière permanente la question du lien avec le public et, en d’autres termes, créer une dynamique de territoire est leur souci premier, la mairie de Lachaussée l’a d’ailleurs bien compris en acceptant de racheter le bâti aux deux anciens propriétaires (le soutien financier des autres collectivités reste encore à l’étude). « On ne peut pas perdre un outil culturel, ce n’est pas envisageable en étant aussi décentrés des grands axes, concède Hoang Nguyen, premier adjoint de la commune. Nous ce qu’on souhaite pour les habitants de Lachaussée et tout autour c’est que le projet avance, nous avons besoin de cette dynamique et de ce nouveau souffle. » D’autant que la présence d’une structure culturelle génère des retombées économiques : « Ça fait clairement vivre la commune, continue-t-il. L’association des paralysés de France, l’auberge, le magasin proposant des produits du terroir, ça fait travailler tout le monde ! Moi-même, je profiterais de l’espace de co-working ! » En écho avec l’essence même du projet Semeurs d’art, très sensible à l’écologie et à tout ce qu’elle suppose philosophiquement parlant (l’humain, le temps, l’écoute), les deux parties prenantes ont pensé à la rénovation énergétique du lieu autant qu’à des projets de sensibilisation à l’environnement. En marge, L’Art ou l’Être et Semeurs d’art ont aussi imaginé une structure juridique en phase avec toutes ces valeurs, la SCIC, société coopérative d’intérêt collectif : « Ce système nous permet d’associer les habitants, les partenaires, les collectivités aux prises de décision, explique Florent Cautenet. Il permet de concerner tout le monde et de s’assurer qu’on est bien en phase avec le territoire. Ce statut nous permet de dépasser d’emblée la seule question de l’utilisation du lieu comme espace de diffusion. » Une sorte de tiers-lieu ouvert à 360° sur les alentours auquel croient de nombreux partenaires, dont la mairie donc, mais aussi le parc naturel régional de Lorraine qui a lui-même commandité une étude en 2017 pour bien identifier les besoins du territoire et accélérer la rencontre avec les porteurs de projet. Une étude qui a abondé dans le sens du projet : elle préconise l’installation d’un lieu culturel multi-usages qui s’imbrique au quotidien des citoyens. Tout ce beau monde devra encore faire œuvre de patience, le temps de débloquer les financements…

www.lartouletre.com
www.semeursdarts.com

La résidence de Vincent Tholomé à Lahaymeix, dans le cadre de POEMA, festival de poésie itinérant, a impulsé une dynamique autour de la poésie contemporaine mais aussi entre les différents acteurs culturels.

En vers

et avec

tous

Par Fabrice Voné

Vincent Tholomé



C’est un évènement qui a marqué les esprits en Meuse. Au point que ses principaux acteurs en parlent encore avec enthousiasme plus d’un an après la résidence de Vincent Tholomé. Durant quatre mois, l’auteur belge s’est fondu dans la localité. Une initiative imaginée par POEMA, la Bibliothèque départementale de Meuse (BDM), l’association Au Fil de l’Aire et la communauté de communes De l’Aire à l’Argonne qui avait donné suite à la publication d’un recueil de poèmes sur le petit village.

« On a réalisé treize opérations avec lui allant de la lecture de textes parfois mis en musique, à des ateliers d’écriture, des rencontres en milieu scolaire, se souvient Loïc Raffa, en charge de l’action culturelle au sein de la BDM. C’était un coup d’essai pour nous car on n’avait jamais mis en place de résidences aussi longues, ça a été une belle expérience. Cela a rapproché tout le monde et maintenant c’est un territoire où on peut plus facilement faire des choses, les gens ont aussi appris à se connaître. »

La collaboration entre POEMA et la BDM s’est poursuivie en 2019 avec la mise en place d’ateliers d’écriture embarqués dans le Médiabus. Invités de l’édition 2019 : Rémi Checchetto et Mohammed El Amraoui. « Pour nous, l’idée c’est d’inventer des rencontres un peu singulières avec les publics parce que la poésie est déjà compliquée à défendre car elle souffre de beaucoup de préjugés, explique Sandrine Gironde, directrice artistique de la structure qui propose un festival itinérant dans le Grand Est depuis 2014. Par la présence des auteurs, on défend une poésie très vivante, active et très diversifiée. Ce qui fait qu’on a des propositions qui peuvent attirer l’attention. »

Pour 2020, un séjour-résidence d’un auteur est en préparation. Celui-ci séjournerait environ une semaine au sein d’une structure à caractère social pour y mener un atelier d’écriture les matins, tandis qu’il consacrerait le reste de son temps à l’écriture. Fourmille aussi pour 2021 l’idée d’une commande d’écriture à partir de lieux insolites et méconnus du département…

Vincent Tholomé :

« La vie à la campagne, cela bouillonne »

Vincent Tholomé était l’invité de POEMA, l’an passé, pour une résidence de quatre mois à Lahaymeix. À l’arrivée, l’auteur belge a publié un recueil sur son expérience dans la campagne meusienne.

Y avait-il une appréhension avant de se rendre à Lahaymeix ?

Je ne connaissais pas du tout ce village. La petite appréhension, c’était de me retrouver dans un tout petit village, je me demandais comment ça allait se passer. Je n’étais pas vraiment à proximité de l’équipe de POEMA donc j’étais un peu isolé d’eux. Je me suis retrouvé avec les gens du village que je ne connaissais pas, pris en main par les associations partenaires, et finalement cela s’est très très bien passé, j’ai vraiment été bien accueilli, les gens qui me logeaient et leur entourage.

Quels souvenirs gardez-vous de cette expérience ?

Cela a pas mal changé ma perception de la vie à la campagne. Je me disais que j’allais me retrouver loin de tout et, en fait, il y a une vie très intense. Il y avait aussi leur volonté de me faire découvrir leurs amis. J’habite Namur, en Belgique, qui n’est pas une ville très très grande, mais il y a déjà cette perception de la ville vis-à-vis de la vie à la campagne. Alors qu’en fait, la vie à la campagne, ça bouillonne, c’est très intense. Il y a plein de choses à faire, cela m’a agréablement surpris.

Est-ce que cela a aussi changé votre façon de travailler, voire d’écrire ?

Je n’étais pas venu pour écrire sur le village de Lahaymeix en tant que tel. Ma résidence était une résidence de création où je comptais réviser les manuscrits sur lesquels j’étais en train de travailler. Une fois sur place, il y a eu les gens, les rencontres, et finalement j’ai écrit quelque chose qui est sorti assez rapidement (*). Je ne sais pas si cela a changé ma façon d’écrire en tant que tel mais peut-être des choses que j’hésitais à faire : un véritable travail sur le terrain, en étant à l’écoute des gens, de ce que l’on voit. J’ai réussi à faire entrer cette écoute plus directe en résonance avec mon écriture et c’est comme si ça me donnait une corde supplémentaire à mon arc. Ce qui est déjà pas mal.

(*) Lahaymeix, recueil de poèmes de Vincent Tholomé inspiré de ses séjours en Meuse.



Créer#

\i.ʁe.e\

latin creare

1 RELIG. Donner l'être, l'existence,
la vie à ;tirer du néant.

2 Faire, réaliser (quelque chose
qui n'existait pas encore)
[...]

Le Petit Robert, édition 2015

« Créer, aussi, c'est donner une forme
à son destin. » — Albert Camus, écrivain
« Créer n'est pas un jeu quelque peu frivole.
Le créateur s'est engagé dans une aventure
effrayante qui est d'assuer
soi-même jusqu'au bout les périls risqués
par ses créatures. » — Jean Genet, écrivain

Au-delà de l'histoire et de la mémoire, le nouveau visage de Verdun est celui de la culture. En quelques années, équipements et événements soutenus et nouvellement créés ont contribué à une offre culturelle diversifiée qui a installé la cité au rang des grandes villes dynamiques en Lorraine.

Verdun, terre de culture

Dossier



Catherine Ringer en concert dans le cadre
du Grand Festival en juillet 2018

Symbole de la vie culturelle et du patrimoine de la cité, le Théâtre de Verdun fait l’objet d’une mobilisation des collectivités et de l’État pour sa réhabilitation.

Renaissance en cours

Théâtre à l’italienne construit en 1893 sur les bords de Meuse, le Théâtre de Verdun accueille depuis 1996 le travail de programmation et d’action culturelle de l’association Transversales. En mars 2017, une visite de maintenance de la chaudière du théâtre annonçait sa fermeture immédiate pour raisons de sécurité : la mesure constitue un coup d’arrêt à l’activité du théâtre et interroge quant à l’avenir de ce bâtiment emblématique et de l’une des associations les plus dynamiques du nord meusien. « *Cela a bien sûr été une nouvelle très difficile pour nous, qui bâtissons un projet pour Verdun et au-delà autour de cet axe fort qu’est le Théâtre*, commente Didier Patard, directeur de Transversales. *Mais nous avons aussi pu observer qu’une grande mobilisation s’est rapidement mise en place.* » Dans un premier temps, afin de sauvegarder la programmation de Transversales, la Ville de Verdun obtient l’accès à l’église Sainte-Jeanne d’Arc, qu’elle aménage depuis deux ans pour permettre aux artistes comme au public d’y être accueillis dans les meilleures conditions ; le lieu est d’ailleurs devenu un équipement supplémentaire pour la culture à Verdun. « *La fermeture du Théâtre est un défi*, juge Antoni Griggio, adjoint à la Ville et vice-président du Grand Verdun, chargé de la culture. *C’est une occasion de resserrer les liens et de travailler, pour sa réouverture, à un endroit qui doit bénéficier de tous les soins sur le plan patrimonial en plus de devenir un lieu de création et de diffusion plus moderne.* »

Un soutien sans frontières

Le Conseil départemental de la Meuse, le Conseil régional et la Direction Régionale des Affaires Culturelles ont témoigné de leur intérêt pour un projet de réhabilitation et de rénovation ambitieux. Deux scénarios sont à l’étude après l’audit mené par le programmiste architectural AG Studio : l’un évoque la construction en sous-sol de loges et d’espaces techniques et logistiques, l’autre, qui verrait la surface utile passer de 993 à 1419 m², prévoit la création d’un hall

d’accueil, d’une arrière-scène, un équipement scéno-technique renouvelé et la construction d’une nouvelle aile à l’arrière du théâtre pour abriter des loges et des locaux plus vastes pour Transversales. Dans les deux cas de figure, une rénovation patrimoniale, de la salle aux façades, est prévue, ambition renforcée par le classement du lieu à l’Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques en décembre 2018. « *C’est un projet à la fois artistique et patrimonial : le lieu est un outil formidable pour le théâtre, il présente des caractéristiques, par exemple le fait que les spectateurs soient toujours face à la scène, qui font qu’il est très performant* », indique Didier Patard. 8 millions d’euros seraient nécessaires pour mener à bien le projet dans sa version la plus ambitieuse. Le Conseil départemental de la Meuse a été le premier à assurer de son soutien à hauteur de 2,025 millions d’euros.

Le Théâtre de Verdun



Perspectives

Si ce scénario est retenu, l’ensemble des travaux, procédures d’appels d’offres comprises, mettrait cinq ans à aboutir. Des visites pédagogiques seront organisées pendant toute la durée du chantier pour permettre aux visiteurs de voir à l’œuvre les artisans chargés de la rénovation patrimoniale. « *Nous organiserons aussi peut-être quelques animations*, évoque Antoni Griggio. *Il est important que le lieu reste en activité, et nous informerons régulièrement les habitants de l’avancée des travaux.* » Préserver l’avenir de ce lieu au cœur de la ville est l’objectif commun à tous les acteurs du projet. Grâce à la décentralisation artistique opérée par Transversales et à son travail en tant que Scène nationale des arts du cirque,

le Théâtre de Verdun rayonne bien au-delà des frontières de la ville et constitue un lieu structurant pour le spectacle vivant à l’échelle régionale. Pour Didier Patard, ce projet de réhabilitation doit avant tout servir à optimiser son rapport avec le public : « *La question technique est importante, mais elle doit être au service de la relation entre le théâtre, les artistes et le public, les habitants. Le théâtre doit être avant tout un lieu vivant.* »

www.verdun.fr
transversales-verdun.com

Les projets culturels

La MJC du Verdunois

Les travaux de la nouvelle salle de musiques actuelles, qui s’installera au sein d’une extension à la MJC du Verdunois, sise à Belleville-sur-Meuse, devraient s’achever au début de l’année 2020. La nouvelle salle comprendra 300 places debout et 120 assises, un foyer, des loges et une salle à manger. Imaginé par le cabinet HaHa, le projet architectural comprend une rénovation des espaces existants afin d’optimiser les différentes activités de la MJC, qui accueille de nombreuses associations, des cours de danse, de gymnastique, des ateliers pour le jeune public ou encore l’école de musique. Au sous-sol, une salle sera rénovée et quatre autres créées pour ces activités. Au rez-de-chaussée, place à de nouveaux bureaux et à un accueil repensé. L’ancienne salle de concert sera partagée entre deux studios de répétition et un studio-scène dédié aux créations, modulable en salle d’activités ou en club pour des concerts n’excédant pas 100 spectateurs. Tout cela avec un équipement technique moderne. « *Notre projet est tout autant au service de l’éducation populaire que des musiques actuelles, en direction de tous les publics*, indique la directrice, Claire Becker. *La MJC*

s’adresse à tous les publics, c’est une offre globale en plus d’une nouvelle étape pour développer un projet autour des musiques actuelles qui est porté depuis dix ans. » La MJC du Verdunois assure également depuis 2017 l’organisation du festival Musiques et Terrasses, événement gratuit organisé sur les quais de Verdun.
www.mjcduverdunois.fr

La médiathèque

La future médiathèque qui viendra remplacer la bibliothèque de Verdun occupera la totalité de l’Hôtel des sociétés en s’étendant sur 1500 m², dont la création d’un étage supplémentaire avec terrasse. Pensée sur le principe des médiathèques dites « 3^e lieu », considérées comme des lieux de vie et d’échange des savoirs, elle comprendra des ressources documentaires en tous genres et mettra l’accent sur la culture numérique. Ouverture prévue au second semestre 2021.

Perspective extérieure de la médiathèque
© Geoffroy & Zonca Architectes associés



Perspective de la MJC du Verdunois
© HAHA Architecture



Le Grand Festival

Avec 37 compagnies accueillies et 65 000 visiteurs en 2018, le Grand Festival est devenu un événement-phare à Verdun. Entre théâtre de rue et art contemporain, il investit l'ensemble de la ville et de nombreux lieux, du Conservatoire au Centre mondial de la Paix en passant par les parcs et des espaces au bord du canal. Organisé un an sur deux, il laisse place dans l'intervalle à un festival d'ampleur plus réduite intitulé Escale, axé autour du patrimoine nautique et orienté vers un public familial.

www.legrandfestival.fr

Demos

Le Grand Verdun noue un partenariat avec la Philharmonie de Paris pour accueillir le projet d'orchestre jeune public Demos, Dispositif d'éducation musicale et orchestrale à vocation sociale. Pendant trois ans, 105 élèves issus des quartiers et des territoires ruraux, sous le pilotage du Conservatoire et au sein de diverses structures du territoire, s'initieront à la musique en formant un orchestre qui se produira en public une fois par an, avec un concert final à la Philharmonie de Paris.

demos.philharmoniedeparis.fr

Antoni Griggio au centre, accompagné d'Elisabeth Guerquin, vice-présidente du Conseil départemental de la Meuse en charge de la Culture et des Sports ainsi que Frédérique Serré, conseillère départementale de la Meuse et Présidente du Comité départemental du tourisme. © Sara Robin



Entretien avec Antoni Griggio, adjoint à la Ville de Verdun et vice-président du Grand Verdun, chargé de la culture.

Voir la ville autrement

Tournée vers la démocratisation et la mise en réseau des acteurs culturels, en plus d'un soutien financier renforcé, la politique culturelle de la ville de Verdun et de son agglomération ambitionne de renouveler l'image et l'attractivité de tout un territoire.

Sur quels principes repose la politique culturelle de Verdun ?

En premier lieu, je dirais que nous avons toujours souhaité être un acteur culturel à part entière, ne pas nous contenter d'être un observateur et de distribuer des subventions : nous voulions faire des propositions, programmer des spectacles en veillant à démocratiser la culture. Cela passe par des événements gratuits comme le Grand Festival, dédié aux arts de la rue, ou Musiques et Terrasses, mais aussi par des mesures comme l'éveil musical à 9€ par mois au Conservatoire ou la gratuité des bibliothèques, qui a permis de multiplier par deux le nombre d'abonnés.

Est-ce la meilleure façon de convaincre les gens de s'intéresser à la vie culturelle dans leur ville ?

Pas seulement. Certains pensent que le monde de la culture n'est pas fait pour eux, il faut « aller les chercher ». En organisant des animations et des événements dans plusieurs lieux de culture à Verdun, le Grand Festival a constitué une porte d'entrée au Musée de la Princerie ou au Conservatoire. La jeunesse est particulièrement visée, des animations leur sont dédiées toute l'année, par exemple dans les deux lieux précités ou encore lors de l'exposition Gaston Floquet, qui a organisé plus de 50 rendez-vous pour le jeune public.

Pourquoi avoir misé sur une politique culturelle dynamique ?

Parce que c'est le meilleur moyen de changer l'image d'une ville. L'image de ville-martyr pèse sur Verdun depuis trop longtemps. Bien sûr, elle fait partie de notre identité, nous continuons à mettre en valeur cet aspect-là, mais j'aimerais surtout que les visiteurs puissent voir tout le reste : qu'il y a de la musique, des spectacles dans les rues, toute une vie qui permet aussi de redécouvrir un patrimoine.

Il ne faut pas oublier non plus les retombées économiques : en France, le secteur culturel pèse trois fois plus que l'industrie automobile. Et une entreprise s'installe aussi dans une ville parce qu'elle est dynamique et attractive pour ses employés.

Quelle mise en réseau pour tous ces acteurs ?

À l'époque, tout était un peu cloisonné, nous avons voulu instaurer un dialogue entre les structures. Il a fallu réintroduire la confiance, par un soutien renforcé au niveau des subventions et aussi par le travail de toute une équipe : avec des personnes compétentes pour s'occuper de la politique culturelle, on a rassuré les acteurs.

Une médiathèque ou une salle de musiques actuelles sont des lieux qui doivent être dédiés aux croisements : les programmations voyagent, des collaborations se nouent, et des événements sont organisés dans les villages de l'agglomération par la MJC du Verdunois, Transversales, et avec la nouvelle médiathèque qui y créera des antennes pour que ces projets profitent à tous. On peut aussi parler des élèves du Conservatoire qui vont jouer en première partie au festival Faubourg du blues.

Cette démarche d'ouverture est aussi le moyen de s'assurer le soutien de partenaires financiers ?

Bien sûr, il faut que nos actions culturelles rayonnent et profitent à des publics au-delà de Verdun pour que nos projets soient soutenus et puissent prendre de l'ampleur. C'est un cercle vertueux : en étant volontaire, la Ville et l'agglomération envoient un signal positif aux associations et aux acteurs culturels, qui imaginent des projets. Créer un élan amorce encore plus de développement.

Quels sont les projets à venir pour Verdun ?

Les travaux de la Médiathèque débiteront dès que ceux de la salle de musiques actuelles de la MJC du Verdunois seront achevés. On songe à un festival jeune public, une manifestation au sein des villages détruits... Je voudrais aussi signaler que nous n'oublions pas notre patrimoine, avec la modernisation du parcours de la Citadelle, la Tour Chaussée, la restauration des canaux... C'est tout aussi important : la culture doit s'adresser à tous.

Créée en 2008 par Jean-Thomas Bouillaguet et Émeline Thouron, la compagnie Mavra revisite les textes classiques et contemporains en mêlant théâtre et musique. Au-delà d'un simple mélange, il s'agit de renouer avec le plaisir du jeu et du partage.

Être la fête

Par Cécile Becker
Photos Nicolas Leblanc

de



À Mancieulles (54) en 2017, leur *Surprise-Party chez les Capulets* avait fait grand bruit, et pour cause : leur relecture de la fin de l'acte I du grand texte de Shakespeare, *Roméo et Juliette*, transformé en gigantesque boum des années 60 prouvait, à qui en doutait encore, que des textes classiques peuvent émerger des propositions originales, mordantes et enthousiasmantes. Le principe ? Les membres du public sont considérés comme des invités et peuvent se mêler aux comédiens amateurs et professionnels, avec une bonne dose de musique rock'n'roll et de mouvements twists. « *On aime bien s'imaginer prendre l'histoire par un autre bout, lire entre les lignes et imaginer des dispositifs participatifs* », explique Jean-Thomas Bouillaguet, metteur en scène et comédien. *Tout cela offre un autre rapport à l'espace mais aussi à la psychologie des personnages puisque le public se sent autrement concerné.* » Ce que révèle aussi cette pièce, c'est que la compagnie Mavra – qui avait déjà proposé une version en duo de l'emblématique texte de Shakespeare se concentrant sur la solitude des amants – réinvente son approche des créations en en proposant plusieurs versions. Il ne s'agit jamais, pour eux, de copier-coller un spectacle, mais bien d'entrer en résonance avec l'espace et celles et ceux qui le traversent, ce qui suppose une présence accrue sur scène. Le corps, ils le considèrent comme un médium qu'ils triturent par le chant, par les gestes et par la relation au public.

Au bout de 10 années d'existence, cette réflexion les amène à réécrire leurs propres désirs : « *On passe un cap*, renchérit Émeline Thouron. *On a envie de favoriser les ateliers, qui sont toujours très riches pour nous, en milieu scolaire notamment, et de se concentrer sur la Meuse.* » Notamment parce qu'ils ont noué un riche partenariat avec l'Office municipal pour l'animation de Commercy. Pour comprendre, quelques bonds en arrière s'imposent : Jean-Thomas Bouillaguet, originaire de Commercy, s'expatrie à Nancy pour entrer au Conservatoire de théâtre en 2005, c'est là qu'il rencontre Émeline Thouron avec qui il partage une certaine vision du théâtre, plus musical que cérébral. Ça tombe bien : Jean-Thomas est musicien et Émeline, chanteuse. Un an après leur sortie du Conservatoire, ils deviennent artistes associés à l'acb – Scène nationale de Bar-le-Duc, puis en 2015 au Théâtre Ici et Là à Mancieulles et enfin, en 2016 au Théâtre de la Manufacture à Nancy. Des relations qui leur permettent de creuser leur ligne artistique, de multiplier les interventions, ateliers et résidences, et notamment d'interroger

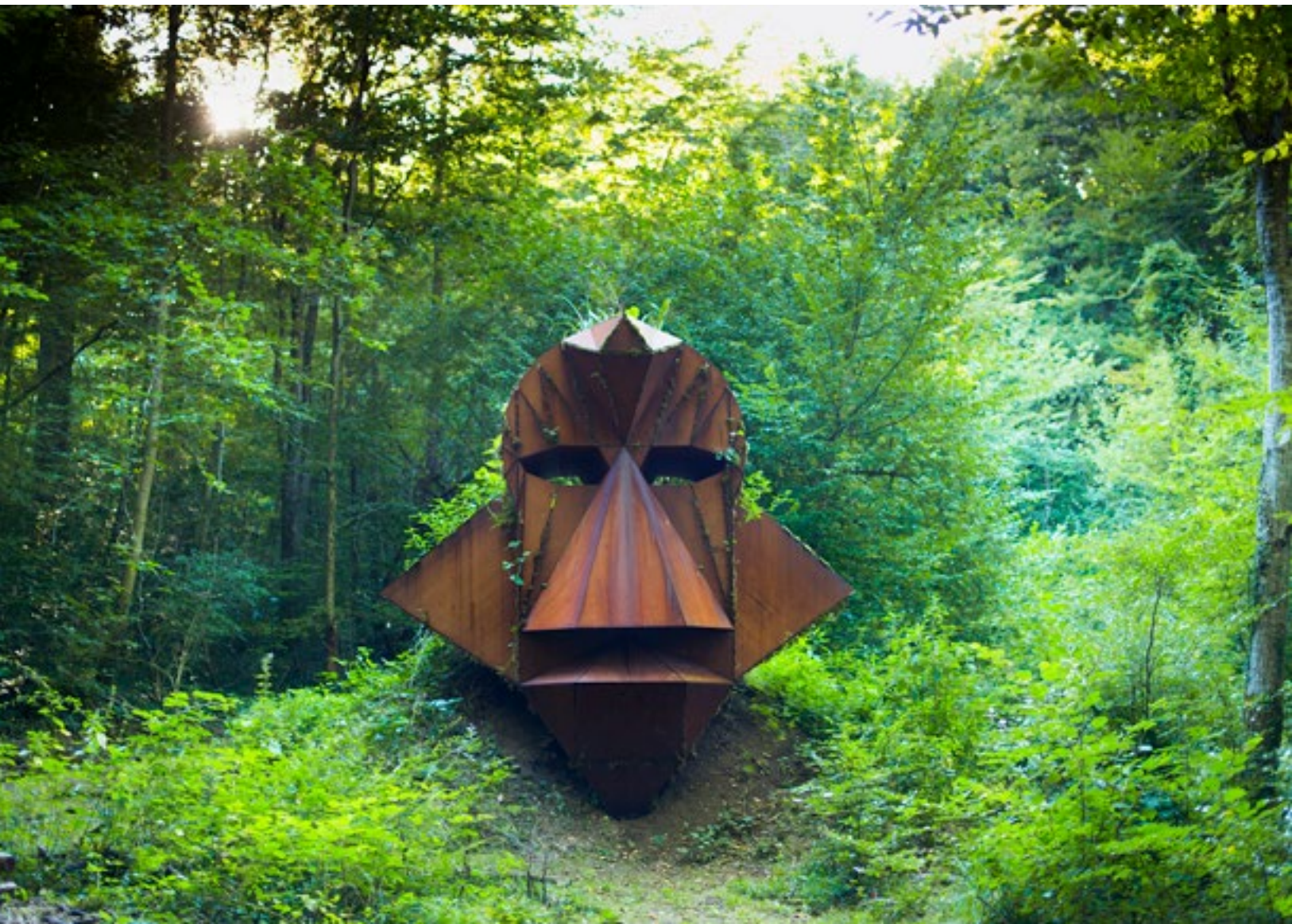
les figures mythiques du théâtre. Il y aura eu *L'Île aux esclaves* de Marivaux, 30 amateurs dans 3000 m², *Play Loud* de Falk Richter passant de Lou Reed à Brian Eno, mais aussi *Dans les rapides* de Maylis de Kerangal qui les emmènera jusqu'au festival d'Avignon. Preuves qu'au fil des années, le rythme s'intensifie (une vingtaine de créations en 10 ans, sans compter les variantes) sans pour autant affecter leur énergie : et pourquoi pas, en plus, créer un festival à Commercy croisant théâtre et musique ? C'est ainsi qu'en 2017, deux ans après avoir choisi de réinstaller la compagnie en Meuse, ils font appel à Julie Gothuey qui se chargera de la production, de la communication, de la diffusion et de l'administration. Elle les aide à ancrer le festival dans la ville et à se concentrer sur l'artistique. Résultat : le festival Bords de Scène, temps fort de la vie culturelle commerciale, a réuni 100 spectateurs la première année, 240 la seconde et 500 en juin dernier. Autre pivot de la compagnie : Vincent Dono, régisseur général, mais également bassiste qui rejoint le duo en 2009. Chacun participe à la construction des projets (la dizaine de comédiens gravitant autour de la compagnie également), qui, on l'aura compris, baigne dans la musique. Loin d'être une simple bande-son, elle « *est intégrée à la dramaturgie* » confirme Jean-Thomas Bouillaguet. Mais surtout, elle participe « *à transporter des émotions* », leur principal souci. « *On n'est pas des artistes austères* », dirait-il, complété par Julie Gothuey : « *On aime faire "bien" la fête.* » Comprendre : repousser les murs et limites du théâtre, militer « *pour un retour des artistes dans le cambouis* », et inviter, regarder, sentir, écouter le public. Leur dernière création, *Britannicus* de Racine, nous convie d'ailleurs à nous interroger sur les rapports de pouvoirs et le discours médiatique. Vous ferez partie de la fête ?

www.compagniemavra.com

Au cœur de Vent des Forêts, centre d’art contemporain à ciel ouvert dirigé par Pascal Yonet, il y a l’humain. L’artiste, l’habitant, l’équipe, les bénévoles. La forêt bien sûr. L’art évidemment. Mais surtout des valeurs d’ouverture et de disponibilité.

Humain avant tout

Par Cécile Becker



Théodore Fivel,
Salut pour tous, 2012
Photo Guillaume Ramon

À quelques jours de l’inauguration des nouvelles œuvres du parcours, Pascal Yonet nous tend une missive qui le met en joie. En date du 9 juillet et portant le sceau de l’État, elle annonce l’obtention du label Centre d’art contemporain d’intérêt national. Une vraie reconnaissance, une de plus, car il ne cesse d’en pleuvoir, notamment dans les médias nationaux. Récemment, France Inter ou Médiapart ont salué ce travail. « *Né d’un désir de territoire* », Vent des Forêts traverse six villages agricoles et forestiers, compte aujourd’hui 6 salariés, 45 kilomètres de sentiers balisés divisés en 7 circuits, plus de 100 œuvres installées en pleine nature et depuis peu, un espace pédagogique en forêt de Marcaulieu, qui permet à l’équipe de présenter les créations produites par les ateliers d’éducation artistique et culturelle. Ce qui a fait tenir le Vent au fil des années, c’est sans doute « *l’humain* », mot qui traverse chaque échange et chaque démarche. L’engagement aussi. Celui des habitants qui accueillent les artistes de passage. Celui des bénévoles qui se succèdent pour leur préparer les repas et les accompagner. Celui des artisans du coin qui fabriquent les œuvres avec les artistes. Celui de l’équipe, enfin et bien sûr, qui y croit dur comme fer. « *Un projet culturel sans habitant, ça n’a pas de sens* », affirme Pascal Yonet. « *L’artiste en cage, c’est pas mon truc. C’est assez facile de partager, finalement. Ce qui est très important pour moi, c’est que l’artiste vienne voir, bien en amont, pour être en immersion. À chaque fois, c’est du point de croix : on choisit l’endroit, l’artisan, l’habitant chez qui il va être logé avec grande attention...* »

Pour choisir les artistes, Pascal Yonet se déplace souvent. Musées, galeries, vernissages, salons... Là où il repère un travail qui lui plaît, là où il repère « *une disponibilité à une aventure autre* », il amorce une relation qui demandera de la patience. Il faudra d’abord que l’artiste fasse le déplacement, qu’il comprenne Vent des Forêts, son territoire et ses valeurs. Viendra enfin le temps de construire le projet ensemble. Des relations au long cours se tissent alors avec des artistes et artisans qui reviennent parfois pour travailler, surtout pour le plaisir et par amitié. C’est le cas de Jean-Luc Verna, qui a cette année installé sa *Concession*, œuvre présentée au MAC VAL de Vitry-sur-Seine et adaptée pour l’occasion, alors que sa baguette magique monumentale *Réenchantement* trône depuis 2010 dans le bois du Grand Canton. Mais aussi de Myriam Mechita (*Prendre le pas des rêves*, 2019) que Pascal Yonet côtoie depuis quelques années, ou de Christophe Doucet (*Les*

Métamorphoses de Champey, 2019) qui aura attendu 10 ans avant de créer une œuvre pour Vent des Forêts. « *J’ai vraiment découvert une belle région que j’aime beaucoup*, nous confie-t-il. *Il faut dépasser la guerre ; c’est pas du tout ça, c’est mieux !* »

Pascal Yonet prend le temps et investit aussi son équipe et les artistes – pas nécessairement les mêmes que sur les sentiers – sur le terrain de l’éducation artistique. Antoine Marquis a mené plusieurs ateliers autour du dessin, à l’intention des détenus de Saint-Mihiel, tout en continuant l’expérimentation autour de la céramique qu’il mène ici depuis 2018. « *Je viens et reviens, ce territoire est passionnant. C’est pour moi une synthèse de la France, avec son sens de l’accueil et ses endroits en déréliction. La poésie de la forêt et les villages alentour ouvrent un champ esthétique formidable !* » Péixe Collardot, jeune artiste repéré par le directeur de Vent des Forêts alors qu’il était encore à l’école d’art, abonde : « *C’est incroyable ici, les gens sont adorables, c’est impossible de se sentir mal. Et puis ça pousse vers le haut.* » Entendre parler les artistes avec simplicité, sans se focaliser sur leur carrière, les voir habités par l’humilité et ouverts à la surprise, c’est sans doute ce qui rend ce parcours aussi accessible que passionnant. Pascal Yonet parle d’une bienveillance qui doit fonctionner en vase communicant : « *L’artiste et le territoire donnent et apprennent, chacun.* » Un propos confirmé par Bernard Renaudin, maire de Nicey-sur-Aire, présent lors de la délicate installation de l’œuvre *Iron Fist* de Liu Bolin : « *Je ne connaissais pas le monde des artistes et eux ne connaissent pas toujours la vie de la campagne. Ça va dans les deux sens : c’est enrichissant.* » Suffisamment pour « *se laisser porter par le Vent des Forêts* », qui passera cette année un nouveau cap en ouvrant un QG à Lahaymeix, dans l’ancien Café de Madame Simon que l’équipe imagine comme un lieu de vie.

ventdesforets.com

Tradition fondamentale du monde circassien, le cirque équestre est en danger et nécessite des moyens pour se pérenniser. En Meuse, la compagnie Ô Cirque, référence nationale, a créé cette année le spectacle *Red Shoes* avec Transversales, Scène conventionnée cirque à Verdun. À Bovée-sur-Barboure, le Cirque Ilù a, lui, choisi la Meuse pour développer ses créations et son école de cirque.

Des chevaux et des hommes

Par Benjamin Bottemer

Red Shoes
Photo Claire Ricard

C'est une figure du cirque équestre qui s'est installée en Meuse pendant deux mois au printemps dernier pour imaginer un spectacle contemporain et poétique au côté de la chorégraphe Karen Prugnaud. Gilles Audejean, directeur artistique de la compagnie Ô Cirque, est l'un des pionniers du renouveau de l'art équestre, initié par l'École de cirque d'Annie Fratellini, dont il fût l'un des élèves dans les années 70. « Cette école a créé le Nouveau Cirque, avec des enseignants qui étaient des artistes et ont donné le goût de la transmission », raconte Gilles Audejean. Aujourd'hui encore, celle-ci est au cœur de sa pratique. » Créateur en 1995 du Centre National des arts équestres à Noailles, dans l'Oise, qui a formé toute une génération de voltigeurs qui ont rejoint les troupes de Pagnozzo et de Zingaro, Gilles Audejean a fondé des écoles en France, en Espagne, au Brésil ou encore au Maroc. Sa rencontre il y a quelques années avec Didier Patard, directeur de Transversales, Scène conventionnée cirque à Verdun, a donné naissance à une résidence pour la création de *Red Shoes*, spectacle poétique où hommes et chevaux proposent une relecture du conte d'Andersen *Les Souliers rouges*. « Gilles a un rapport très riche et intéressant au cheval », indique Didier Patard. Il faut donner les moyens au cirque équestre de transmettre cela, c'est l'une des raisons d'être de cette résidence, dans un cadre inédit, pour un spectacle contemporain assez différent de ce que Gilles a pu faire jusqu'à présent : ce fût une expérience pour tous. »

Rencontres et transmission

Sur une proposition du Conseil Départemental de la Meuse, qui a soutenu le projet de création, la compagnie s'est installée entre avril et mai au sein de la ferme équestre du Rupt à Rupt-devant-Saint-Mihiel. Dans les pâtures avoisinantes s'est dressé le chapiteau de la compagnie Ô Cirque où se tenaient ses répétitions, mais aussi des visites et des cours d'initiation en direction des cavaliers et d'élèves du territoire, qui furent plus de 300 à venir découvrir cette pratique circassienne trop rare. « Ce qui m'a plu tout de suite dans ce projet, c'est son ouverture d'esprit et le fait qu'il mette en valeur une autre façon de travailler avec le cheval », explique Wil Vonk, responsable de la ferme équestre du Rupt. Nous avons des cavaliers curieux : il s'agissait

de combiner tout cela ! » Toute la semaine, par petits groupes, les habitués de la ferme équestre, qui dispense des cours pour différentes pratiques dont la voltige, ont pu être initiés par les professionnels de la compagnie Ô Cirque. À pied ou à cheval, c'est une autre approche qu'ils ont ainsi expérimenté. « Les gestes sont très différents de la voltige académique, c'est très axé sur les sensations, le rapport avec le cheval », indique Wil Vonk. Initié lui-même par Nuno Oliveira, considéré comme le maître de l'art équestre, Gilles Audejean souligne l'importance qu'a eu pour lui cette rencontre qui lui a donné l'envie de s'investir dans la formation et l'initiation. « C'est un devoir car c'est un savoir qui ne nous appartient pas. Cette résidence fût un moment formidable, très agréable, de vie en collectivité et de rencontre. Mais le travail avec les chevaux est exigeant et a un coût : il est de plus en plus rare en France de trouver des structures comme Transversales qui nous accueillent. »

Visions

À la fin du mois de mai, plus de 750 spectateurs sont venus assister aux trois représentations de *Red Shoes*, ainsi que 150 élèves pour la séance scolaire. Sur la piste, six chevaux, deux musiciens, huit comédiens et voltigeurs dont la chorégraphe Karen Prugnaud, qui a collaboré avec Gilles Audejean et son épouse Florence Rougier, également chorégraphe et voltigeuse. Une fusion entre différentes disciplines artistiques telles que le cirque (acrobatie, dressage, voltige), la danse, la musique ou le conte, et des instants de communion entre l'homme et l'animal autour d'une idée, développée dans le conte d'Andersen : danser jusqu'à la mort. « Nous avons mis au service de la vision de Karen des années d'expérience et de travail, indispensables dans notre métier », note Gilles Audejean. L'art équestre est un art du temps long, il faut des années pour créer des couples, et ce n'est pas tellement dans l'air du temps... » Au moment où Gilles Audejean travaillait à Rupt-devant-Saint-Mihiel, il songeait à l'avenir de sa compagnie : le site du Moulin de Pierre où se trouve son Centre National des arts équestres, et dont il était locataire depuis presque 25 ans, a été récemment vendu par son propriétaire. Privée de lieu, la compagnie Ô Cirque devrait déménager au Maroc, où elle travaille depuis de nombreuses

années ; la perspective d’y participer à la refondation de la culture équestre avec une démarche nouvelle tout en initiant des enfants en difficulté, mais aussi la conséquence d’un constat amer : *« En France, il y a des passionnés mais pas de moyens, je ne suis pas optimiste pour ce qui est d’y mener de nouvelles résidences, et surtout pour les générations futures »*, souffle Gilles Audejean.

Un avenir en question

Le cirque équestre est fondateur de la tradition circassienne tout entière : la dimension d’une piste, par exemple, a été définie pour permettre à un cheval de se mettre au galop. Héritier du Nouveau Cirque des années 70, Gilles Audejean est aujourd’hui le représentant d’une pratique qui périclité et a besoin de soutien des institutions pour survivre. *« Le cirque équestre, c’est de l’humain et du vivant : on ne peut pas raboter les coûts lorsque l’on travaille ainsi*, signale Didier Patard. *Il y a de jeunes compagnies qui réinvestissent cette discipline et encore des gens pour la transmettre, ce qui est aussi la vocation de Transversales.* » Les trente hectares de la ferme équestre du Rupt nécessaires pour laisser s’ébattre les chevaux et veiller à leur bien-être ont peut-être accueillis la dernière résidence de la compagnie Ô Cirque en France. Des moments qui feront l’objet d’un film documentaire actuellement en production. Gilles Audejean évoque *« beaucoup de bonheur »* transmis aux enfants et aux moins jeunes qui ont pu côtoyer pendant quelques heures cet univers unique de poésie et de relation particulière à l’animal. *« Heureusement qu’il existe encore des gens que cela touche et des structures pour soutenir de tels projets, car le monde de l’art équestre vit de création, d’échange et de solidarité. Dans Red Shoes, c’est le message porté par son histoire qui m’a surtout touché : vivre pour ce qui nous anime, quoi qu’il arrive. »*

Là-Bas, témoin d’une exigence

C’est en Haute-Marne, il y a presque dix ans, que Gratiane Ringler fonde l’association Quatre sabots pour une voltige afin de développer quelques numéros équestres dans l’Est de la France. Après 2015 et son premier spectacle *La Cabane*, cette voltigeuse formée aux Centre National des arts équestres de Noailles va fonder le Cirque Ilù afin de poursuivre son cheminement artistique. *« La rencontre avec Claire Marguin et Jean-François Gerardin sera décisive pour la création d’un second spectacle, Les Chevaux dans le vent*, raconte Gratiane Ringler. *Notre installation en Meuse il y a trois ans [dans les environs de Commercy, ndlr] a correspondu avec l’envie de s’ancrer sur un territoire, et celle d’un spectacle plus ambitieux qui nous ressemble.* » Le Cirque Ilù travaillera à la création de *Là-bas* au centre équestre de Naives-en-Blois, puis dans divers lieux de résidence dont le CCOUAC (soutenu par Grand Ciel), où aura lieu la première en septembre 2018, à l’occasion des vingt ans de la compagnie Azimuts.

Là-bas réunit trois comédiens dont deux voltigeurs et leurs chevaux, un jongleur-équilibriste ainsi qu’un duo de poneys. L’histoire est celle d’un promoteur immobilier tombé par hasard sur un peuple innocent et primitif vivant en harmonie avec la nature, dont il tentera d’exploiter la terre à son profit. *« Il y a une forme de critique, aussi la question de la barrière de la langue, beaucoup de messages qui sont aussi abordés avec humour »*, décrit Gratiane. L’autre activité de la compagnie, son école de cirque, se concentre surtout sur les activités au sol telles que les acrobaties et le jonglage, notamment auprès de jeunes en situation de handicap. Aujourd’hui installée entre Bovée-sur-Barboure et Méigny-le-Grand, Gratiane intervient en centre équestre pour des cours de voltige, dirige des stages et propose des *« créations sur-mesure »* à la demande d’éventuels partenaires intéressés. Gratiane a perdu l’un de ses chevaux et en a mis deux autres à la retraite : la compagnie cherche à former de nouveaux *« partenaires »*, mais cela prendra plusieurs années. *« L’art équestre est une pratique compliquée, avec une logistique complexe*, explique la jeune femme. *On veut continuer à transmettre notre passion et notre envie, et amener la discipline autrement auprès des publics.* »

www.cie-ilu.com
www.ocirque.com
www.transversales-verdun.com



Cirque Ilu



Red Shoes
Photo Claire Ricard

L'acb – Scène nationale de Bar-le-Duc, creuse ses relations avec les artistes régionaux en les associant à sa saison culturelle. Le collectif O'Brother et la compagnie Rue de la Casse font partie des compagnies avec lesquelles le théâtre aime travailler, notamment pour « *toucher le public de façon équitable sur le territoire* ».

La

Par
Aude Ziegelmeyer

collab'

Othello, du collectif O'Brother



Pour la saison 2018/2019, le collectif O'Brother Company avait fait appel au metteur en scène Léo Cohen-Paperman pour *Othello*, création adaptée de l'œuvre de William Shakespeare. Dans un désir de braver l'impossible pour y voir plus clair dans le brouillard capitaliste vrombissant qu'est notre actualité, O'Brother s'est donc attaqué à ce géant de la littérature et du théâtre au côté de l'acb, pour la coproduction et la diffusion. La collaboration a donné lieu à « *un véritable accompagnement, un soutien* », raconte Fabien Joubert, directeur artistique et comédien. À ses yeux, l'acb est une scène « *pour laquelle l'action culturelle est primordiale* ». « *Ils ont foi en ce que nous organisons ensemble*, continue-t-il. *La scène s'est vraiment montrée à l'écoute des besoins de la compagnie. Des gens qui nous relayent à ce point, avec autant de conviction et de croyance, ça n'est jamais arrivé.* » Ensemble, le collectif et la scène ont également déployé un projet de service public de lecture, notamment à Bar-le-Duc, « *qui consiste à aller à la rencontre d'élèves dans les classes pour lire les textes qu'ils étudient* » et qui « *a permis de rapprocher la culture et l'éducation pour répondre à un besoin réel des élèves* ». « *La présence d'acteurs, comme compagnons de route, et le travail élaboré sur la littérature, amènent une forme de sublimation du texte permettant aux élèves d'y accéder par la beauté, plutôt qu'au travers d'un apprentissage uniquement contextuel ou historique* », continue-t-il. Charlyne La Duca, responsable des relations publiques, de l'action culturelle et de la communication à l'acb, qualifie l'action de « *hautement participative et géniale* ». Une aventure qui se prolongera en 2020/2021 avec la coproduction et l'accueil d'un spectacle, résultant d'une commande d'écriture que le collectif a passé à l'autrice québécoise, Rebecca Déraspe.

De la même manière, Valentin Monnin, directeur artistique de la compagnie Rue de la Casse, intervient également au sein d'écoles meusiennes sous plusieurs postes. Il travaille « *sur le bruit et la musicalité des bruits qui nous entourent* », mais également « *sur la création de lumière* », ainsi qu'occasionnellement « *d'un point de vue plastique* ». Charlyne La Duca en profite pour souligner que « *les soutiens aux compagnies peuvent prendre différentes formes : financiers, humains ou techniques sur toute la période de création et de diffusion, avec par exemple la mise à disposition de la grande*

scène et la création d'éléments de scénographie, en fonction des projets et des envies des compagnies ». Effectivement, la dernière création Rue de la Casse, coproduite par l'acb, s'est découverte au Festival RenaissanceS à Bar-le-Duc après plusieurs résidences, à l'acb où a également eu lieu la première. *Le Ballet des Architectes*, création féerique mécanique, mise en scène et écrite par Valentin Monnin et chorégraphiée par Romain Henry, mêle technicité artistique et expression gestuelle au cœur de questionnements sociétaux. L'homme et sa création de métal s'y rencontrent, dialoguent et nous interrogent. Quels liens entretenons-nous avec notre environnement technologique ? À quel point les machines ont-elles envahi notre quotidien ? Entre l'étouffante infobésité et les avancées dans le domaine des sciences et de la médecine – gages d'amélioration des niveaux de vie pour une certaine majorité – on ne sait plus sur quel pied danser. Valentin Monnin souhaite « *aller plus loin dans le propos suite aux premiers retours du public* », en insistant plus encore sur « *son inscription dans l'espace public* » au travers d'une prise en considération accrue de l'espace envahi, dans un souci d'éveiller nos sens sur nos rapports à nos environnements. La collaboration avec une salle de théâtre permet justement, grâce à la mise à disposition de moyens techniques et financiers, d'emmener la réflexion ailleurs et un spectacle plus loin. Pour une exigence artistique, toujours accrue.

www.acbscene.com

www.obrothercompany.com

www.ruedelacasse.org

Céline Laurent met en lien le théâtre et l’action culturelle. Qu’elle travaille autour d’interviews pour monter des créations, qu’elle organise des temps festifs où les habitants se croisent ou des ateliers avec les publics fragilisés, le but est le même : impliquer et valoriser.

Construire

avec

Par Cécile Becker

« Aller vers ces gens qui n’ont pas un accès à la culture, pour moi, c’est nécessaire. En Meuse, les habitants sont obligés de se prendre en main s’ils veulent de la culture et c’est ça qui est intéressant : il y a une vraie marge de manœuvre pour inventer des projets. » Et des projets directement liés aux habitants, Céline Laurent en a monté des dizaines avec son compagnon de route Martin Lardé, avec qui elle a fondé la compagnie Caravanes. Leur projet artistique construit autour du théâtre est étroitement lié à l’action culturelle ; avec cette particularité de ne pas faire jouer d’amateurs mais de travailler à partir de témoignages. En arrivant en Meuse en 2006, la compagnie s’acoquine avec le festival Ma rue prend l’Aire qui lui passe une commande : *La famille Van Kolport*, un spectacle de rue imaginé après une résidence de 6 mois qui prend pour matière première la parole des habitants. Par l’intermédiaire de ces interviews (ils ont été formés par des sociologues), d’ateliers d’écriture et de temps de répétitions publiques, ils créent du lien avec les habitants, donnent à voir le processus de création et démystifient aussi le travail des artistes. D’année en année, la compagnie a creusé le lien avec le festival et a successivement monté un groupe de rocks avec des ados, une balade bucolique pour valoriser les créations amateurs du territoire et enfin, « *l’aboutissement d’un projet d’action culturelle d’envergure* » : un grand bal pour plus de 1 000 personnes avec une dizaine d’associations locales.

Ces traversées leur ont permis de constater que de nombreuses personnes fragilisées peuplent les villages meusiens – Céline Laurent préférera utiliser « *public extra-ordinaire* ». En 2013, en parallèle de son travail avec la compagnie Caravanes, elle propose ainsi à la communauté de communes Entre Aire et Meuse de mener des ateliers de théâtre adressés aux publics sensibles et fonde la compagnie Expression Libre. Ce travail est encadré par le collectif lorrain Autrement dit qui réunit des artistes « *qui ont rencontré une grande potentialité artistique auprès de [ces] acteurs singuliers* ». « *Tout l’enjeu, c’est de partir d’eux et de ce qu’ils ont envie de faire. Pour notre dernier spectacle Le patrimodélisme, un conseil meusien à votre service, on est allé explorer le fait qu’un de nos acteurs fabrique des maquettes par exemple.* » Un travail qui demande un engagement de la part de Céline Laurent qui doit adapter sa manière de travailler. « *Il faut ritualiser les séances et pouvoir rebondir sur leurs propositions : créer des mises en espaces et en jeux assez ouvertes : ce sont des acteurs hyper spontanés !* » Depuis peu, 3 comédiennes amatrices rencontrées lors de leurs précédentes créations ont rejoint la troupe. Trois pièces ont déjà été créées, une nouvelle est en préparation : l’équipe tournera un western, film accompagné de scènes jouées en live !

compagniecaravanes.fr
www.collectifautrementdit.org



Le patrimodélisme, un conseil meusien à votre service, un spectacle de Céline Laurent - Photo Laurent Nembrini

Et aussi...

Le groupe de hard rock **Foudre Rockeur**, composé d’un musicien professionnel (Arnaud Marcaille) et de six résidants du centre de l’ADAPEI de Meuse où Vu d’un œuf, lieu de création et de diffusion de spectacles, et organisateur du festival Densités, met en place des ateliers depuis 2017. « *Tout a commencé avec des reprises de classiques*, explique Emmanuelle Pellegrini, directrice de Vu d’un œuf. *Mais on s’est vite laissé déborder par leurs envies. La pratique de l’improvisation permet beaucoup et évite aussi la sensation d’échec.* » Après un partenariat riche avec l’Inglorious Festival à Verdun (dont l’objet est de promouvoir l’accès à la culture pour tous), ils ont cet été écumé quelques dates (Rozelier, Chaillon, Fresnes-en-Woëvre) dans le cadre de leur Summer Meuse Tour. Vu d’un œuf développe par ailleurs une palette d’actions culturelles dans les écoles et un projet axé autour de la danse au centre de détention de Montmedy.

vudunoef.wordpress.com

La **Comédie Finnoise** : *On va pas rester devant Les Feux de l’amour à la télé ! On fait ça parce qu’on veut rester jeunes* », pour William Alif, vice-président et régisseur de la Comédie Finnoise, faire fonctionner l’association est une question de passion. Créée en 2006 et dirigée par Anthony Marty, comédien professionnel, l’association vise à proposer des ateliers de théâtre aux habitants de Fains-Véel. Avec une troupe d’adultes (une quinzaine environ) qui s’attaque régulièrement à des grandes pièces du théâtre populaire (récemment *Le Technicien* d’Éric Assous et *Oscar* de Claude Magnier) et une troupe d’ado (une trentaine de jeunes), l’association s’est construit une belle réputation en choisissant de faire tourner ses spectacles dans les villages environnants en poussant parfois jusqu’à Bar-le-Duc. Leur force ? « *On fait tout nous-mêmes* », répond William Alif : de la recherche de salle à la communication, en passant par la construction des décors. Avis aux intéressés.

lacomediefinnoise.over-blog.com

Ils sont deux : Léna Chkondali, autrice et interprète, et Sébastien Ménard, compositeur et musicien. Ils forment un couple et la compagnie Changer l'air, installée à Morley. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ne font rien comme les autres...

Par Cécile Becker
Photos Nicolas Leblanc

La scène

comme passerelle



C'est une grande maison, ni bleue, ni adossée à la colline. Mais des histoires, elle en aura vu passer... Avant de séduire Léna Chkondali et Sébastien Ménard qui y travaillent, y créent et y habitent, elle abrita le premier établissement orthopédique français où le célèbre docteur François Humbert traita des cas de scoliose et de luxation congénitale de la hanche. L'endroit hume l'extra-ordinaire et était presque tout indiqué pour inspirer le duo, qui a justement créé un spectacle et un court-métrage en se basant sur les retranscriptions des mémoires du chirurgien. En couple, ils ont trouvé un mode de vie qui leur est propre : Sébastien vit côté jardin (dans l'aile gauche de la maison) et Léna, côté cour. Ils se retrouvent quand ils le souhaitent, surtout dans l'espace scène situé au centre, qui leur permet de construire leurs décors et de répéter ensemble. Cette petite scène devient alors tout un symbole et résonne avec le projet de la compagnie : faire le lien. « *Notre démarche, c'est d'être accessible et de venir à la rencontre des gens*, explique la comédienne. *On tourne très souvent dans les petits villages, ça nous intéresse. Et si la salle n'est pas équipée, tant mieux, ça fait partie de la magie ! Emprunter les petits chemins, ça nous incite à rester humbles.* » Les spectateurs devant lesquels ils jouent ne sont pas forcément habitués au théâtre, alors ils ont décidé de s'adresser à des individus avant tout, de parler du quotidien, de coller « *à la fragilité de la réalité* », « *d'amener de l'émotion* ». Ils destinent leurs créations au jeune public mais n'excluent pas pour autant les aînés. « *On est sur du sensible* », affirme Sébastien. « *Notre écriture est poétique, complète Léna, avec de l'humour et de l'amusement sérieux. On imagine la scène comme une passerelle entre l'enfance et l'âge adulte, on prépare les enfants, on leur distribue des amulettes de vie* » Littéralement. À l'issue de chaque spectacle, le public repart avec un petit objet.

Leur dernière création, qui date de 2017, *Molière m'a tué*, s'adresse aux enfants à partir de 10 ans. Jean-Baptiste Poquelin, tapissier, raconte l'histoire de Molière, sa propre histoire. Par l'intermédiaire de marionnettes, de peintures et de musiques, il est question de vocation et de choix. En sous-texte, Changer l'air interroge : « *Et vous, qu'est-ce qui vous empêche de marquer votre siècle ?* » C'est ça leur truc : poser des questions, tout comme leur autre spectacle *La Poupée oubliée* interrogeait la portée du regard de l'autre. Au fil du temps, ils utilisent d'autres médiums. Léna s'est formée à la marionnette, avec une orthophoniste, pour s'assurer de faire corps avec les marionnettes à

bouche articulée. Sébastien, lui, se réapproprie de nouveaux instruments à chaque spectacle. Façonner une musique qui devient un personnage à part entière demande du temps ; hors de question de lésiner sur l'exigence. Jusqu'au moindre mot, au moindre son, jusqu'au moindre élément de décor, ils maîtrisent tout. « *On se sent "artistisans"*, explique Sébastien. *On fonctionne à l'ancienne, on fabrique nos propres outils, on s'occupe de la gestion, de l'administratif, de la communication, des tournées. On a commencé petit, mis de l'argent de côté, jusqu'au jour où on s'est mis à en vivre, sans avoir besoin de faire des demandes de subvention.* » Ce qui n'est pas sans problèmes : avoir choisi de ne pas faire appel aux collectivités, c'est par exemple ne pas être accompagnés pour pousser la porte de certains festivals, Avignon en tête, qui nécessitent des moyens, notamment financiers, qu'ils n'ont pas. Fatalement, ils n'accèdent pas à la reconnaissance à laquelle ils pourraient prétendre. « *Le choix de notre liberté nous fait porter notre croix*, confie Léna. *On se rend compte que la légitimité passe par un tampon sur le papier.* » Certes, leur « *téléphone sonne tout seul* ». Leur spectacle *Les Contes des sables* a tourné plus de 2 000 fois. *Molière m'a tué* a remporté le prix coup de cœur du public au Off du festival mondial de marionnettes de Charleville-Mézières. Ça force le respect. Mais les demandes restent cantonnées aux MJC, salles municipales ou espaces culturels. La solution ? « *Changer l'air, changer l'ère...* » Ou faire d'autres choix. En attendant, ils peaufinent leur nouvelle création, *Jack*, et projettent d'ouvrir leur petite fabrique au public. Une nouvelle passerelle.

www.changerlair.fr



Transmettre#

Photo : Nicolas Leblanc

\tʁãs.mɛtʁ\

latin transmittere

Faire passer d'une personne à une autre,
d'un lieu à un autre (le plus souvent
lorsqu'il y a un ou plusieurs intermédiaires).

Le Petit Robert, édition 2015

« Ce n'est pas seulement enseigner,
ce n'est pas que ça. C'est faire ressentir,
bouleverser, enflammer, brûler, illuminer
la conscience de l'autre... »

— Wajdi Mouawad, auteur, metteur
en scène et comédien

Dans le cadre de la priorité accordée à l'éducation aux médias et à l'information par le ministère de la Culture, les ateliers et créations de médias au sein des établissements scolaires se multiplient. Une façon d'éclairer sur le métier de journaliste, la réalité du traitement de l'information et aussi de créer l'émulation entre élèves, aux côtés des enseignants.

Apprendre à (s')informer

Par Benjamin Bottemer
Photo Nicolas Leblanc

« RCD, Radio Collège Damvillers ! » Le jingle de la future webradio du collège Jules Bastien-Lepage résonne dans la salle de musique, transformée pour l'occasion en *newsroom*. Ce jour-là, une dizaine d'élèves de la 6^e à la 3^e y sont réunis autour du journaliste et collaborateur régulier de Radio France, Raphaël Krafft, pour faire le bilan de trois mois de reportage autour d'un thème choisi par eux : la cantine scolaire. C'est l'ultime moment, au programme : dérushage, enregistrement d'un matériau sonore pour enrober les sons récoltés auprès des responsables de cantine, producteurs locaux et élèves, et montage, bien sûr. « Pensez à synthétiser ! », « Pour bien poser sa voix, il faut se tenir droit lorsque l'on lit son texte. » Pour Raphaël Krafft, reporter à Gaza, en Libye ou en Irak, parti à la rencontre des migrants de la Méditerranée jusqu'à Paris, c'est « *un retour aux fondamentaux* ». Comment rendre compte au mieux à l'auditeur de la réalité d'un événement ou d'un sujet, être intelligible, poser les bonnes questions et solliciter toutes les parties concernées : autant de principes auxquels se sont consacrés élèves,

journaliste, enseignants et chef d'établissement. « *C'est une expérience pour les élèves comme pour nous*, note Delphine Boutterin, la principale. *La venue de Raphaël Krafft, une proposition du Conseil départemental de la Meuse, nous aidera à mettre en place la webradio du collège. Cela a été très inspirant et a permis aux élèves de développer de nombreuses questions. De plus, ces ateliers ont introduit un rapport différent entre professeurs et élèves, tous impliqués.* »

Une initiation collective

Maxence et Adeline, en service civique, ont dispensé en amont des formations techniques aux enseignants sur le matériel obtenu grâce à une dotation du rectorat. Au sein du studio aménagé dans une salle du collège, ils aident aux derniers réglages avant l'enregistrement du lancement par Kimberley. Pas question de buter sur un mot, il s'agit d'obtenir le résultat le plus fluide possible : Raphaël Krafft n'hésite pas à faire recommencer l'exercice de nombreuses fois.



L'atelier de journalisme
au collège de Damvillers.



Le journaliste Raphaël Krafft et une élève de l'atelier.

« *Un excellent exercice pour l'oral !* », notent les deux professeurs encadrants, également présents dans la cabine. Ces derniers ont également tiré bénéfice de ces trois mois de travail en rédaction. « *Les techniques et la pédagogie dispensées par Raphaël nous seront très utiles à l'avenir*, glisse ainsi Mme Notat, professeur de mathématiques. *Nous sommes intervenus sur l'organisation des reportages, les contacts à prendre, et aussi pour remotiver les troupes.* » En effet, la rédaction de Raphaël Krafft a pu constater qu'un sujet comme la cantine scolaire n'avait rien d'anodin et pouvait susciter des réactions de rejet : tous les interlocuteurs contactés n'ont pas souhaité répondre à leurs questions, avant que l'équipe ne soit accueillie favorablement à la cité scolaire Alfred Kastler de Stenay pour un reportage sur place. « *Ils ont pu se rendre compte que les journalistes ne sont pas les bienvenus partout*, note la principale. *Cela aussi a été formateur.* »

Méthode et prise de conscience

Le gaspillage, la création des menus, l'utilisation de produits bio et locaux, les rapports entre la cantine et les élèves constituent les questions abordées par les apprentis journalistes

de Damvillers au sein du lycée de Stenay. Une démarche de terrain privilégiée par l'établissement et l'intervenant. « *Faire pratiquer les élèves est le seul moyen de leur fournir une éducation aux médias*, explique Raphaël Krafft, qui s'est également investi sur un projet similaire au collège de Clermont-en-Argonne. *Les confronter à la difficulté de récolter des informations, leur apprendre à être le plus honnête possible dans leur démarche, être au service de l'auditeur... il faut leur faire prendre conscience de tout cela.* »

Une dizaine d'heures a été consacrée au reportage, autant de cours qu'il s'agissait ensuite de rattraper : une double-implication donc pour ces élèves, tous volontaires, et le signe d'un attachement à cette activité extra-scolaire qui semble instaurer une relation particulière entre ses participants. « *On est là pour apprendre, travailler ensemble* », rappelle Mme Feliksak, professeur documentaliste tandis qu'au tableau se dessine le conducteur du reportage, dont les élèves achèveront le montage dans quelques heures. « *C'était un plaisir de travailler au sein d'un collège où tout le monde est volontaire et enthousiaste*, indique Raphaël Krafft. *Dans mon métier, j'ai toujours eu le souci d'être en lien avec la société, et c'est ce que me permet ce type d'expérience.* »

« Un métier difficile »

L'an prochain sera consacré plus largement à l'éducation aux médias et à l'information, priorité affirmée par le ministère de l'Éducation Nationale, qui consiste à « *permettre aux élèves d'exercer leur citoyenneté dans une société de l'information et de la communication* ». Delphine Boutterin évoque aussi le « *projet fédérateur* » choisi pour cette nouvelle année scolaire : l'environnement et le développement durable, que les enseignants de chaque matière développeront au sein de leurs classes respectives ; la webradio ne sera pas en reste. Au collège Jules Bastien-Lepage, on imagine déjà profiter des échanges scolaires avec le Royaume-Uni et l'Allemagne pour alimenter la radio, ainsi qu'à la présence d'un journaliste pour guider élèves et équipes.

Parmi les élèves, qui ont choisi de baptiser leur reportage « Une Autre cantine est possible », beaucoup évoquent leur surprise et leur déception face aux refus, « *mais on a su rebondir de manière positive* », précise Gaël avec philosophie. Luca y a vu une application concrète dans sa vie de tous les jours : en tant que YouTubeur, les ateliers de webradio l'ont beaucoup aidé... Quant à Simon, qui semble avoir des prédispositions certaines en termes de diction et un attrait pour le métier de journaliste, il résume ainsi cette expérience de plusieurs mois : « *Maintenant, quand j'écoute une émission de radio, je me dis que parfois ça a pu être compliqué pour le journaliste de réaliser son sujet. Cela prend souvent du temps, on doit gérer des refus, s'adapter... on se rend compte que c'est un métier difficile.* »

« Une autre cantine est possible » en écoute sur www.clg-lepage.monbureaunumerique.fr

Webradio et web TV à la cité scolaire de Bar-le-Duc

À la cité scolaire Raymond Poincaré de Bar-le-Duc, les initiatives se succèdent en matière d'initiation aux médias, avec une webradio et une web TV alimentée par des élèves de tous niveaux. Depuis deux ans, la radio associative Meuse FM compte parmi les passionnés et bénévoles qui la font vivre une équipe issue du collège et du lycée Raymond Poincaré de Bar-le-Duc. Les jeunes reporters ont, pour la deuxième saison consécutive, régulièrement alimenté l'antenne d'interviews, de reportages et d'émissions. Bruno Conrard, enseignant en histoire-géographie au sein de l'établissement, et chef de projet du plan numérique du département de la Meuse pour l'Académie de Nancy-Metz, a accompagné des élèves de la 5^e à la 2^{de} à raison d'une heure par semaine. « *Dès l'an prochain, nous y consacrerons deux heures supplémentaires le mercredi après-midi*, indique-t-il. *Tenir le rythme d'une émission régulière est difficile avec les contraintes d'emploi du temps et les absences, mais gérer cela fait partie de l'apprentissage !* »

L'enseignant insiste sur les notions de plaisir, de partage, sur un rapport particulier entre professeurs et élèves et, surtout, sur l'expérience d'un travail collaboratif et transdisciplinaire : de la technique à l'art de l'interview, chacun a pu s'essayer aux différents aspects du métier de journaliste. Parmi les sujets abordés : le recyclage, les droits des femmes, la fin de la première guerre mondiale, la bande-dessinée, toujours auprès d'invités, du commissaire de police au dessinateur. « *La webradio permet vraiment d'aborder des sujets très divers sous un angle différent de celui des cours*, explique Bruno Conrard. *Et les enseignants, une fois formés, peuvent l'utiliser facilement : en Enseignement Moral et Civique pour un débat autour de l'abstention, ou en langues, où les élèves se sont essayés au jeu de l'interview d'une personnalité disparue.* » Ces derniers ont également pu réaliser des interviews et présenter leur travail lors des Journées académiques du numérique éducatif en mars dernier. « *Un moment enrichissant et valorisant pour eux* », précise l'enseignant.

Une web TV est également en projet au sein de l'établissement : tablettes tactiles, fond vert et projecteurs ont été acquis, et une journée « Fabrique ton média » menée par un journaliste de France 3 a permis la réalisation d'un reportage sur la rénovation du Théâtre des Bleus de Bar, qui sera monté durant l'année. Webradio et web TV seront gérées par les élèves auprès des professeurs : plusieurs des jeunes journalistes investis ont déjà assuré vouloir poursuivre l'expérience pour la nouvelle année scolaire.

À écouter sur www.meuse-fm.com

L’Atelier Canopé 55 coordonne, avec le soutien du Département de la Meuse des ateliers pédagogiques d’éducation à la culture scientifique organisés tout au long de l’année scolaire avec des classes volontaires. Première thématique abordée : les insectes.

Regarder le monde

Par Cécile Becker



Guillaume Sowinski, médiateur numérique de l’Atelier Canopé 55, s’est largement investi dans ce projet qui signe la première collaboration entre le service des Affaires culturelles du Département de la Meuse et l’antenne locale du réseau Canopé. Ce réseau vient d’ordinaire en appui des programmes scolaires en fournissant notamment des ressources aux professeurs, et peut également aider à la mise en place de projets pédagogiques. À chaque nouveau projet, le médiateur met à disposition une palette d’outils multimédia pouvant être utiles, accompagne (voire forme les professeurs), et peut, si cela est nécessaire, développer des médiums spécifiques. Pour l’année scolaire 2018-2019, « nous voulions partir sur le développement durable, la biodiversité, et aussi développer une conscience citoyenne. Partant de ces idées, en nous appuyant sur des documentations et outils et sur ce qui existe dans le département, nous avons affiné des thématiques différentes pour chaque classe qui ont tourné autour des insectes. Cette saison de travail a été baptisée Les petits entomologistes. » Un appel à projets a été diffusé aux écoles du département et certains professeurs ont fait candidater leur classe. Six classes ont été retenues sur tout le territoire et ont exploré le milieu aquatique, la vie des abeilles, le milieu terrestre et souterrain ou encore la chaîne alimentaire. Angélique Habart, professeure de la classe de CM1/CM2 de l’école Jean Errard de Bar-le-Duc a, elle, planché avec ses élèves sur Les insectes sous toutes leurs formes. Après un apport théorique indispensable pour mettre à niveau tous les élèves, il s’agissait d’organiser des ateliers pratiques ici tournés vers la macrophotographie. En plus des outils numériques mis à disposition, les élèves ont pu se rendre au festival international de la photographie animalière et de nature de Montiers-en-Der et travailler à trois reprises avec Nicolas Hélistas, photographe naturaliste. Angélique Habart raconte : « Pour bien photographier les insectes, il faut d’abord bien les connaître, c’était un point de départ. Au festival, les enfants ont pu rencontrer des photographes et discuter avec eux. On a créé beaucoup de petites vidéos pour expliquer la vie des insectes ou le travail de photographe et créé des affiches pour sensibiliser les élèves de l’école. Ils ont eux-mêmes réalisé des photos qui ont été exposées dans l’école. » Ce qu’elle retient, c’est surtout « la coopération » entre plusieurs structures qui vient enrichir le travail quotidien de l’enseignant mais demande de l’engagement. Avant le début des ateliers, Guillaume

Sowinski a formé les enseignants participant aux outils numériques. « Ce projet nous permet d’enseigner différemment – nous n’avons pas toujours ces outils-là à disposition – mais aussi de croiser différentes matières, ce qui est forcément riche, raconte Marie Morin, professeure de la classe de CM1 de l’école de Montmédy. Forcément, tout cela demande du temps car les enseignants ne sont pas forcément spécialistes sur des sujets aussi précis. Mais l’avantage, c’est qu’on est dans le vif du sujet et que les enfants vivent une situation très intéressante pour eux. » Sa classe s’est consacrée à la vie des abeilles en commençant par le film Microcosmos, puis en visitant l’insectarium Hexapoda à Waremme en Belgique et enfin en rencontrant un apiculteur qui a parlé de son travail, de celui des abeilles, du fonctionnement de la ruche et des bienfaits des abeilles – en n’oubliant pas de faire déguster du miel. Guillaume Sowinski, le médiateur de l’Atelier Canopé a fait le lien avec les intervenants extérieurs et surtout, en fin de parcours, mis en ligne sur un site Internet développé pour l’occasion, tous les travaux des élèves : schémas, photographies ou vidéos. Une véritable mine d’informations qui laisse transparaître l’engouement des classes. Pour l’année scolaire en cours, les ateliers devraient porter sur les paysages meusiens : apprendre à les lire, les comprendre et à constater le rôle de l’homme dans leur évolution... À suivre.

www.reseau-canope.fr
Le résultat des ateliers insectes menés en 2018/2019 : huit.re/lespetitsentomologistes

Et maintenant ? Comment continuer à se souvenir sans les cérémonies, les commémorations officielles qui ont rythmé ces quatre dernières années ? Comment se souvenir quand le quotidien reprend son cours ? Quelques pistes historiques, sociologiques, artistiques, pour continuer à activer les ressorts de la mémoire, individuelle et collective, celle de 14-18 et celle du passé en général. Où il s'avère que, peut-être, on pourrait rendre le passé plus proche en prenant de la distance...

La mémoire, et après ?

Dossier

La résidence Croquer les Fougères, menée par Vu d'un œuf.



Prolixe et éclectique, le sociologue Henri-Pierre Jeudy s’est notamment beaucoup intéressé au patrimoine et à l’obsession du passé. Il nous livre ici son regard sur les commémorations et la mécanique de la mémoire.

Activer l’imaginaire

Vous avez souvent écrit, notamment dans *La Machine patrimoniale*, qu’on se plonge dans le passé par peur de l’avenir...

Par peur de l’avenir, mais aussi du présent. Le patrimoine est une façon de nier toute temporalité de l’ordre du présent et du futur. La restauration systématique, le blanchiment du patrimoine, montre le dégoût de la ruine, qui a pourtant une puissance incroyable telle que l’ont montré les artistes du XIX^e et les Romantiques. On refuse toute destruction du passé, avec aussi un impératif de visibilité : c’est pour cela qu’on coupe les arbres autour des monuments. Dans les lavoirs par exemple, on place des mannequins pour remplacer les gens qui sont morts... Mais avec cette idée de faire du patrimoine vivant, on tourne en rond, on crée de l’angoisse.

Pourrait-on dire la même chose des commémorations ?

Pour moi, les commémorations sont subordonnées à cette obsession patrimoniale dans laquelle nous vivons. Elles sont une tentative de faire ressurgir de façon vivante, à partir d’émotions collectives, les faits déterminants de l’histoire de l’humanité. Dans les commémorations, il y a quand même un côté Disneyworld, dans la remise en scène du passé, où l’on va s’habiller de la même façon que les poilus. C’est un artifice et, indirectement, une négation de l’épaisseur de l’histoire. La commémoration appelle au contraire quelque chose de plus énigmatique : la rémanence de ce qui a été. La Meuse est un

territoire extraordinaire pour cela, car il y a une puissance de rémanence dans les paysages. Nous avons fait un livre avec Marie-Claudia Galera*, pour lequel des élèves ont écrit de petits textes sur la façon dont ils s’imaginaient ce qui s’est passé. C’est à partir de ce contact avec ce territoire de guerre qu’ils se sont intéressés à l’histoire. Ce qui est vivant c’est ce qui surgit accidentellement.

Pourquoi la guerre de 14-18 est-elle si présente dans l’imaginaire collectif ?

Cet imaginaire collectif est provoqué en permanence par les paysages où on sent ce qu’est la mort en masse, où on se demande ce que c’est que cette multitude enfouie sous la terre. Les films, les livres qui en parlent permettent de vivre avec. Le processus commémoratif, lui, ne permet pas de susciter l’imaginaire collectif, il le fige.

Les commémorations nous aident-elles tout de même à comprendre ?

Ce qui nous aide à comprendre, ce n’est pas forcément l’organisation patrimoniale, c’est aussi quelque chose d’accidentel. La mémoire est esclave du patrimoine. C’est une mécanique extrêmement puissante, comme le montre toute la psychanalyse, et que n’importe qui peut vivre, lorsque tout à coup on se rappelle de quelque chose. Cette mécanique permet une mémoire à la fois très collective et très personnelle, et c’est cela qui fait sa distinction absolue par rapport à la passion patrimoniale.

Il y a aussi un aspect très moral dans ces commémorations...

Oui, très fort. Mais une morale anachronique. On a voulu représenter le moralisme patriotique de l’époque, celui des livres d’école d’avant 14, pour montrer qu’il y avait encore aujourd’hui une puissance des valeurs, alors que leur valeur symbolique s’est quand même pris un grand coup dans la g... Il y a aussi un autre enjeu : retrouver le collectif, à travers des images idéalisées de solidarité collective, le stéréotype du poilu qui, bien que blessé, veut rester avec ses frères en sachant qu’il va mourir. C’est très fort et presque illusoire, comme si aujourd’hui on ne pouvait pas faire ça. Ceci dit, cela nous a aussi aidé à retrouver une capacité d’idéalisation qu’on a perdue.

À LIRE

* Maria-Claudia Galera et Henri-Pierre Jeudy, *Imaginaire contemporain de la Grande Guerre : 14-18*, éditions Chatelet Voltaire

Apprend-on quelque chose du passé ?

Je ne sais pas si on apprend dans le sens d’une assurance de connaissance. Le passé permet de se réinterroger sur le présent ou sur l’avenir, il fonctionne comme une sorte de mise en abîme de nos interrogations par rapport à la vie, au monde. Mais on ne peut pas en tirer des connaissances certaines.

Est-on prêt à écouter les historiens ?

On est plus près des gens de la littérature, qui sont aussi des historiens. Le problème de l’historien c’est qu’il zigouille l’imagination. Or, on n’a pas tant besoin de vérité historique que d’imagination. On a besoin de s’imaginer ce qui a été.

Henri-Pierre Jeudy, *La Machine patrimoniale*, Circé

Le fort de Douaumont.



Transformer l’essai

Désormais, il s’agit pour la Mission Histoire du Département de transmettre l’Histoire aux jeunes générations, en réfléchissant à de nouvelles formes et à de nouvelles thématiques. Si l’histoire du Saillant de Saint-Mihiel, par exemple, est mise en valeur pendant cinq ans à travers une exposition dans la bibliothèque bénédictine de Saint-Mihiel, d’autres richesses sont à souligner : l’architecture, la géologie, l’environnement. Pour cela, elle peut s’appuyer sur le label Forêt d’exception obtenu par la forêt de Douaumont en 2014, sur le Projet Giono qui relocalise en forêt de Verdun des espèces méditerranéennes menacées par le réchauffement climatique, par l’immense population de chauves souris qui peuplent le fort de Douaumont, l’architecture qui émane de la Reconstruction... « *On a la possibilité, la nécessité de proposer d’autres thèmes*, explique Alain Artisson, directeur de la Mission Histoire. *On peut intéresser les jeunes en conjuguant histoire et sujets contemporains. C’est une transition morale.* » Pour l’heure, même si la mémoire transmise en famille tend à s’effacer, l’intérêt pour les “lieux de mémoire” et ce qu’ils nous transmettent ne fléchit pas. « *La passion française pour 14-18 est une réalité*, confirme l’historien Laurent Jalabert, programmateur des Universités d’hiver de Saint-Mihiel (lire p.85). *Partout, il y a des gens qui gratouillent, ce n’est pas du tout le cas dans d’autres pays.* » « *Le tourisme a augmenté de 30% par rapport à l’an passé au fort de Douaumont*, assure Alain Artisson. *Moderniser les sites a permis de répondre à des besoins nouveaux.* » La fréquentation des évocations historiques est toujours importante. Le spectacle son et lumière *Des flammes à la lumière*, proposé par l’association Connaissance de la Meuse depuis 1996, a attiré l’an passé plus de 500 000 spectateurs en moins de 15 dates.

Des flammes à la lumière
spectacle de l’association Connaissance de la Meuse.



Verbatim : La mémoire selon...

Jean-Luc Demandre **Président de l’association Connaissance de la Meuse, co-scénariste et metteur en scène du spectacle *Des flammes à la lumière*** « *Tout le monde ne va pas dans les musées, n’assiste pas à un colloque, n’achète pas des livres. Si on veut transmettre cette histoire, il faut toucher un très large public, et pas seulement ceux dont la tâche est de transmettre le souvenir. [...] Verdun a une résonance exceptionnelle, car c’est le haut-lieu d’une souffrance extraordinaire, qui a une valeur universelle. Un haut-lieu d’espérance aussi, car il y a 100 ans, des hommes et femmes voulaient empêcher que cela ne se reproduise. Nous sommes convaincus que l’intérêt pour la Grande Guerre et pour Verdun restera, car c’est la matrice du monde contemporain.* »

David Ledwon **Coordinateur de projets, Village des Vieux Métiers d’Azannes** « *Nous avons reconstruit des maisons traditionnelles lorraines où plus de 450 bénévoles s’activent à faire revivre la vie du XIX^e siècle. Cette année, nous avons reçu 40 000 visiteurs sur 5 jours. Nous faisons découvrir les méthodes de travail traditionnelles d’une époque où l’on vivait beaucoup en autarcie. Ce pourrait être un modèle à suivre ; on apprend énormément à faire soi-même, c’est gratifiant financièrement et personnellement. Beaucoup de bénévoles viennent de villes, tous ont à cœur de sauvegarder ce patrimoine, et l’ambiance que nous recréons permet la rencontre.* »



Quand tout a été dit et écrit, que reste-t-il à explorer ? Pendant quatre années, le centre de création Vu d’un œuf s’est penché sur les traces de la Grande Guerre et proposé de nouvelles manières d’en activer la mémoire.

Observer et guérir

Ce qui reste à explorer, c’est ce qu’il y a là, maintenant », répond en préambule Emmanuelle Pellegrini, directrice artistique de Vu d’un œuf. L’idée de cette résidence de quatre années, qui s’est achevée à l’automne 2018, était de s’appuyer sur les traces de la guerre dans le paysage, pour voir ce qu’elles ont à nous raconter aujourd’hui. Et de le faire avec une équipe pluridisciplinaire, qui rassemblait artistes, chercheurs, musiciens, de générations et de nationalités différentes, pour croiser les points de vue et les préoccupations. « *Je le vois bien quand je fais des projets dans des écoles*, constate-t-elle : *il ne suffit pas de dire “Il faut se souvenir”.* *Il faut être dans la dynamique d’aujourd’hui.* » Dans les dynamiques, en l’occurrence. Pour elle, née à Verdun, il s’agissait de savoir s’il était possible d’en finir avec le sacré (d’où le sous-titre de la résidence : “en finir avec le sacré ?”), car ce qui est sacré est figé. Avec Laurence Lenhard, ingénieure en environnement et naturopathe, elles se sont demandé tout simplement comment vivre là, sous une chape de plomb qui parfois s’abat. « *Au fond de mon jardin, il y a des maisons détruites, et de manière générale, il y a ici plus de morts que de vivants...* » Pour Jeremy Damian, anthropologue peu familier de la région, il s’agissait de réfléchir à d’autres modes de commémoration que les cérémonies officielles qu’il trouve peu satisfaisantes. Il documente alors ceux d’autres cultures, où « *il est assez évident de considérer des entités non humaines, comme des cailloux, de la roche, comme faisant partie de ce processus qui fabrique de la mémoire. La nature n’est pas juste un décor pour le petit théâtre des activités humaines, mais elle y participe.* » C’est particulièrement vrai en Meuse où la terre a été blessée. « *Comment intervient-on ici ?* résume Jeremy Damian. *Comment, avec notre culture, inventer des manières de prendre soin d’un territoire et de toutes les mémoires qu’il porte ? Est-ce qu’une démarche artistique peut prendre à sa charge cette logique de soin ?* »

Arpenter les territoires, les activer par l’intérêt qu’on leur porte faisait aussi partie de la démarche artistique de Croquer les fougères, dont les interrogations ont pris forme lors de performances et présentations publiques. En 2018, Un été au fort de Douaumont, où l’équipe a proposé une douzaine de performances et installations, a été un moment particulièrement marquant et émouvant, pour les visiteurs comme pour l’équipe du fort. « *Cela reflète exactement notre travail*, raconte Emmanuelle Pellegrini. *On n’a pas utilisé les lieux pour faire un spectacle, on les fait résonner comme ils sont.* » L’installation sonore de Lee Patterson, *The Waters of Douaumont, Tuned*, reflète la manière délicate de raconter ces lieux au présent. L’artiste y installe, sous les goutte-à-goutte naturels par lesquels l’eau s’infiltre dans le fort, une centaine de boîtes de conserves de taille différentes, qui produisent une musique discrète mais bien présente, très rythmée après les pluies de printemps, plus lente pendant les chaleurs de l’été, et qui continue de sonner quand les visiteurs sont repartis. Jeremy Damian se souvient : « *Il a fait chanter le fort, qui a été théâtre d’un vacarme permanent car il y tombait des centaines d’obus à l’heure, en permanence, jour et nuit, pendant des années. C’est une véritable cicatrice sonore. Et on sait que les chants peuvent apaiser...* »

La résidence Croquer le fougères s’est terminée par un Campement imaginaire, à Fresnes-en-Woëvre, en octobre 2018, où artistes et spectateurs vivent en vase clos pendant 24h. Une manière de partager, une dernière fois, les questionnements qui les ont portés pendant quatre années et, par là, de faire communauté. « *Notre force, c’était de le faire dans l’intime*, conclut Emmanuelle Pellegrini. *L’intimité, c’est très important, car cela interroge chacun.* » L’important, insiste-t-elle, c’est de poser des questions, certainement pas d’apporter de réponse. Rien de figé, donc, rien de sacré.

Vu d’un œuf
vudunoef.wordpress.com



Reconstruction de Woinville dans la Meuse, route de Montsec, août 1922
Archives départementales de la Meuse, cote 87 Fi 132

Mettre le passé au cœur du présent et offrir matières à réflexion aux citoyens : c’est le rôle de l’histoire telle que l’entendent les Universités d’hiver de Saint-Mihiel.

Prendre de la hauteur

Des conférences historiques pour développer l’esprit critique. C’est la mission, depuis 2008, des Universités d’hiver, organisées par les Archives départementales de la Meuse, l’Université de Lorraine et la ville de Saint-Mihiel. Chaque année, le thème choisi entre ainsi en résonance avec « l’actualité sociétale et avec l’historiographie actuelle », précise Gérard Diwo, directeur des Archives départementales. Ces dernières années, les Universités se sont ainsi penchées sur les « *Les civils dans les guerres* » (2016) ou sur « *L’étranger, ami ou ennemi ? Tensions, échanges et sensibilités de l’Antiquité à nos jours* » (2018). Les sujets sont toujours abordés de manière diachronique, c’est-à-dire en prenant en compte l’évolution dans le temps, de manière à envisager chaque thème dans toute sa complexité. Cette année, les Universités formulent à nouveau une question fort stimulante : « Après le conflit, un monde nouveau ? Reconstruction, pacification et renouveau dans les sociétés d’après-guerre (de l’Antiquité à nos jours). » On y abordera les reconstructions à la fois matérielles et morales, avec un « *aspect plus politique : comment des groupes humains peuvent-ils se reconstituer*, explique Laurent Jalabert, Maître de conférences habilité à l’Université de Lorraine et cheville ouvrière de cette manifestation. *L’idée du renouveau n’est pas de retrouver l’état d’avant, c’est d’utiliser l’expérience de la guerre pour essayer de fonder quelque chose de nouveau ou des pratiques nouvelles. C’est inévitable, car les rapports sociétaux ont nécessairement changé.* »

À travers cette volonté de s’ancrer dans le temps présent, les Universités d’hiver défendent aussi une certaine vision de l’Histoire. « *En porosité avec le temps actuel*, comme le formule Laurent Jalabert. *Il ne s’agit pas de raconter les amourettes de Louis XIV...* » « *On ne tire jamais de leçons du passé*, constate Gérard Diwo, *mais on peut comparer des situations analogues. Ce genre de manifestation nous permet de réfléchir en mettant une distance, en dézoomant alors qu’on a toujours la tête dans le guidon. Il faut se méfier des flux d’informations, qui nous empêche de réfléchir, ce genre*

de manifestations offre à un public large des outils conceptuels pour pouvoir affronter l’avenir. » Pour Laurent Jalabert, il s’agit de replacer au cœur du débat public l’histoire et l’historien, peu présent aujourd’hui « *dans le cortège des experts médiatiques* » contrairement à d’autres époques. « *Les historiens sont des empêcheurs de tourner en rond, on adore dire « Oui mais », et aujourd’hui la nuance n’est pas appréciée. Les formats médiatiques ne permettent jamais de développer.* » La convention de partenariat triennal signée entre les trois partenaires des Universités et qui assure leur pérennité au moins jusqu’en 2021, affirme la volonté de faire entendre leurs voix.

Universités d’hiver, chaque année en novembre, à l’Abbaye bénédictine de Saint-Mihiel

Édition 2019 : « *Après le conflit, un monde nouveau ? Reconstruction, pacification et renouveau dans les sociétés d’après-guerre (Antiquité à nos jours)* » www.archives.meuse.fr

Verbatim : La mémoire selon...

Laurent Jalabert Historien
« *Contrairement à l’histoire, la mémoire n’est qu’un éclairage sur un point précis à un moment précis. C’est un vecteur simple pour un discours porteur en termes politiques. Elle s’alimente en grandes parties d’images fortes et fluctue en permanence. Dans le contexte du Centenaire, on est resté dans une forme de sacralisation parce qu’on en a eu besoin, notamment dans le contexte des attentats, de montrer comment nos ancêtres ont su lutter, dans une forme d’union sacrée, utilisée politiquement. Mais la mémoire ne peut être que l’affaire des anciens combattants. Si ce n’est que de la commémoration, on ne va pas bien loin... On ne peut que poursuivre les études historiques sur des champs pas toujours explorés, et des sujets plus fâcheux...* »

Entre 1925 et 1940, Duilio Donzelli a créé et décoré des édifices dans près de 60 communes sur l'ancienne ligne de front du conflit de 14-18. Pourtant, il a presque sombré dans l'oubli. L'itinéraire qui lui est désormais consacré dans le département montre que faire découvrir une œuvre méconnue et ressurgir la mémoire d'un artiste est un travail fédérateur.

Redécouvrir

Si on connaît un peu le fils Dante (et encore mieux l'arrière petite-fille, la cinéaste Valérie Donzelli), on connaît beaucoup moins le père, Duilio (1882-1966), y compris dans la Meuse où il a pourtant résidé et travaillé pendant 15 ans. Même les communes dont l'église ou l'espace public abrite une de ses œuvres n'en avaient pas toujours conscience... « *Cela fait 15 ans que je suis en Meuse, cela ne fait que quelques années que je m'y intéresse*, reconnaît Marie Lecasseur, responsable du Service conservation et valorisation du patrimoine et des musées de la Meuse. *Avant, je n'en avais pas connaissance.* » Pourtant, Duilio Donzelli a réalisé plus d'une centaine d'œuvres dans près de 60 communes sur l'ancienne ligne de front du conflit de 1914-1918, du nord-ouest (Cierges-sous-Montfaucon) au sud-est (Void-Vacon). Elles forment un ensemble singulier, car son œuvre ne se rattache à aucun courant de l'histoire de l'art. Et c'est aussi « *un patrimoine assez unique, car c'est très rare d'avoir un ensemble de peintures murales et de sculptures réalisées par un même artiste sur une période aussi longue.* »

Acquis au socialisme anarchiste et engagé très tôt dans les luttes ouvrières, Duilio Donzelli subit les conséquences de son engagement et fuit l'Italie pour le Luxembourg puis la Meuse, où il s'installe (Lacroix-en-Meuse). Formé à la taille de pierre et à la technique de la fresque, il décore plus de quarante églises, sculpte une dizaine de monuments aux morts, une vingtaine d'autres monuments commémoratifs ou funéraires et participe à la recomposition du mobilier d'une quinzaine d'églises. En 1940, il part avec sa famille s'installer en zone libre, dans la Drôme. Son œuvre, qui participe

largement à la reconstruction des territoires meurtris par la guerre, forme comme un dessin en creux de la ligne de front, et évoque ainsi le renouveau après la catastrophe. Le centenaire de la reconstruction qui se profile est une belle opportunité de faire ressortir l'œuvre de l'oubli.

« *Jusqu'à présent, il n'y avait rien du tout* », résume Marie Lecasseur, rien pour l'accompagner. Aujourd'hui, l'itinéraire Donzelli forme un circuit patrimonial qui relie 24 communes. Depuis mai 2019, chaque œuvre y est matérialisée et explicitée par un panneau en lave émaillée, complété par des contenus en ligne accessibles par des QR-codes et sur le site des musées de la Meuse. Les mairies facilitent l'accès aux œuvres pour les visiteurs. Une exposition-dossier réalisée par le service de la Conservation et Valorisation du Patrimoine et des Musées permet d'en savoir plus sur l'artiste, son parcours, son œuvre et ses influences. « *Elle est visible à Lacroix-en-Meuse sur toute l'année 2019. En 2020, elle est disponible pour les communes qui souhaitent l'accueillir.* » Une journée d'études et un parcours découverte en bus complètent ce dispositif de médiation. Et pour en arriver là, partant de rien, donc, il aura fallu plusieurs années de travail.

Faire ressurgir et redécouvrir une œuvre, c'est un long processus, au cours duquel il faut recenser, comprendre, restaurer, diffuser. Depuis 2012, l'association L'Esparge s'attache ainsi à recenser les œuvres de Duilio Donzelli, « *pas toujours entretenues, parfois en mauvais état*, rappelle Marie Lecasseur. *Certaines peintures murales avaient été recouvertes, comme celle d'Esnes-en-Argonne, entièrement repeinte il y a une dizaine d'années.* » Une 1^{re} restauration en 2012-2013 des peintures de l'église de Seuzey a permis de comprendre les techniques de l'artiste en vue d'autres chantiers.



Représentation du Christ Roi, de l'église d'Hannonville.
© Région Grand Est - Inventaire général - Photo : Gilles André

« *Le Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques a accepté de travailler sur ce sujet*, explique Marie Lecasseur, *et mène des études complémentaires. Les restaurations sont en cours.* » Elles sont en partie financées par le département, qui soutient aussi les communes dans la valorisation et la conservation des œuvres. « *On a accompagné politiquement les élus de manière à ce qu'ils fassent voter l'ouverture des églises. Ils étaient persuadés qu'en les ouvrant elles seraient saccagées. Le Département a ainsi débloqué un budget pour la sécurisation des œuvres et pour l'éclairage. La volonté est réelle car le soutien financier, qui normalement ne dépasse pas 30% des travaux, peut aller jusqu'à 50%.* » Le service départemental a également mené un travail de recherche dans les archives pour mettre à jour des informations concernant le parcours de Donzelli. « *Même la famille ne savait pas que leur arrière grand-père était anti-fasciste*, raconte Marie Lecasseur. *La mémoire s'oublie très vite.* » Un ouvrage sera publié ; il

fait suite à un premier livre de Dominique Lacorde et Patricia Pierson, *L'Art en héritage, sur les traces des Donzelli en Meuse*, sorti en 2016.

« *Maintenant, les maires ont pris conscience de la valeur de ces œuvres. Plusieurs communes veulent demander la protection au titre des Monuments historiques.* » Un dossier est en cours à la Direction Régionale des Affaires Culturelles, et quelques sites seront sans doute inscrits, dans le cadre d'une réflexion plus globale sur le patrimoine de la Reconstruction. Mais pourquoi seulement maintenant ? « *Parce que c'est du patrimoine XX^e*, précise Marie Lecasseur, *et ce n'est que depuis les années 80 qu'on le protège. Plus on avance dans le temps, plus notre regard sur les œuvres s'affine et l'intérêt qu'on leur porte se précise.* » Doucement, mais sûrement...

musees-meuse.fr

À travers des ateliers, des rencontres et des visites guidées, l'éducation artistique et la médiation culturelle dressent des passerelles entre artistes, œuvres et publics, notamment dans le domaine des arts plastiques.

Créer des liens

Propos recueillis
par Benjamin Bottemer

Vent des Forêts

Centre d'art contemporain à ciel ouvert, Vent des Forêts initie chaque année des résidences d'artistes autour de Fresnes-au-Mont, ceux-ci venant réaliser en pleine nature une création unique qui vient enrichir les sept parcours existants. La rencontre et la relation entre habitants, artisans locaux et artistes sont au cœur de la démarche de Vent des Forêts : ces derniers réalisent des créations intimement liées au territoire et « à l'écoute du contexte forestier ». Afin de renforcer ce lien avec la population, les artistes sont souvent hébergés chez l'habitant. Actuellement, plus de 100 œuvres sont disséminées sur 45 km de sentiers, découvertes chaque année par 30 000 visiteurs en moyenne.

Entretien avec Florence Grappin, responsable de l'éducation artistique et culturelle pour Vent des Forêts, et Cécile Marconi, chargée de la médiation pour la galerie d'exposition de l'acb – Scène nationale de Bar-le-Duc.

Pouvez-vous évoquer votre parcours ?

Florence Grappin Après un master de philosophie, j'ai suivi un master professionnel en diffusion culturelle à l'université Pierre Mendès-France à Grenoble, qui m'a formé notamment à la médiation, comprenant un stage à l'ambassade de Nouvelle-Zélande. Puis j'ai travaillé à l'IRCAM (Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique) sur les notions de transmission et d'éducation vers les enfants et les adolescents autour de la création sonore. J'ai souhaité me rapprocher de la campagne, y créer un projet personnel, puis j'ai entendu parler de Vent des Forêts, que j'ai rejoint il y a un peu moins de deux ans.

Cécile Marconi J'ai obtenu un diplôme en illustration à l'École supérieure Auguste Renoir à Paris, puis un master en arts visuels et sérigraphie à l'Académie Royale des Beaux-arts à Bruxelles. J'ai ensuite créé mon studio de graphisme en travaillant essentiellement avec les structures culturelles, tout en intervenant en parallèle dans les écoles. C'est là que j'ai rencontré les équipes de l'ACB, qui m'ont proposé un nouveau poste au sein de la galerie, dédié à la médiation culturelle, pour laquelle j'avais suivi une formation. C'est un métier que je continue à apprendre par la pratique.

Comment définiriez-vous la médiation culturelle ?

F.G. C'est un terme dans lequel on met beaucoup de choses. En premier lieu, on pense au discours lors des visites guidées, mais c'est beaucoup plus vaste. En résumé, il s'agit de créer des passerelles entre les œuvres, les artistes et les publics de tout type, notamment en milieu scolaire, dans des milieux empêchés comme les lieux de détention, ou avec le monde du handicap.

C.M. Ma mission est de transmettre le message d'un artiste, démontrer que l'art peut questionner le monde comme un film ou un livre. Au sein de la galerie d'exposition de l'acb, je m'efforce de rendre accessible l'art contemporain aux enfants comme aux adultes.

Cécile, vous assurez notamment la médiation au cours des visites au sein de la galerie d'exposition de l'acb. Pouvez-vous nous parler de votre rôle auprès du public ?

C.M. Je développe les visites guidées, l'idée est de ne plus laisser les expositions livrées à elles-mêmes comme c'était le cas avant mon arrivée il y a trois ans. Je m'efforce de rendre ce lieu, installé hors du théâtre, à l'étage de l'Office du tourisme de Meuse Grand sud, plus visible et vivant. Ma présence permet aussi au public de mettre un visage sur l'activité de la galerie.



Atelier artistique de l'artiste Fanette Baresch à Pixérécourt.
©FlorenceGrappin

**La galerie
d'exposition de l'acb**

Trois expositions par an environ se tiennent à la galerie liée à l'acb – Scène Nationale de Bar-le-Duc. La saison 2019-2020 s'ouvrira le 16 octobre avec De A à Z... Lettres et mots dans l'art, dont les pièces sont issues des collections de l'ACB et des trois Fonds Régionaux d'Art Contemporain du Grand Est. L'exposition, qui se poursuivra jusqu'au 21 décembre, propose « *un petit inventaire ludique de l'apparition des mots dans l'art contemporain* », explorant les champs du cubisme, qui a fait voler en éclat la séparation faite entre les lettres et les arts, de la politique avec Street Level Industries pour l'exposition Trust Us à la Chapelle Saint-Louis, ou encore de la poésie comme le célèbre Love de Robert Indiana qui, selon l'artiste, « *encourage les gens à tomber amoureux* ».

Vent des Forêts organise de nombreux ateliers d'éducation artistique menés par des artistes pour les publics du territoire meusien, qui donnent lieu à une création réalisée en commun. Comment ces projets sont-ils mis en place ?

F.G Nous accompagnons les établissements scolaires, les centres socio-culturels et d'autres structures pour l'organisation de ces ateliers. Ils sont le fruit d'une envie, d'une demande de ces derniers. Il faut faire correspondre ces envies avec les moyens disponibles, trouver un profil d'artiste qui leur corresponde et créer un lien entre eux, c'est une démarche sur le long terme.

Pouvez-vous nous donner des exemples d'ateliers menés par l'acb et le Vent des Forêts ?

F.G Cette année, nous avons organisé un atelier autour du dessin et du tatouage avec l'Unité locale d'enseignement du Centre de détention de Saint-Mihiel. Le dessinateur et peintre Antoine Marquis est intervenu auprès des détenus en prenant comme point de départ le tatouage, très présent en milieu carcéral, dont il a été question notamment avec l'intervention de deux tatoueurs et d'une infirmière sur la question de l'hygiène. Avec Antoine Marquis, les participants ont travaillé sur la forme, sur leur univers personnel... C'était humainement très fort : Antoine repartait parfois avec des photos de famille que lui confiaient les détenus pour qu'il en réalise le dessin. Cet atelier donnera lieu à une petite édition cet automne.

C.M Cette saison, j'ai travaillé plusieurs mois avec les élèves du collège Jacques Prévert de Bar-le-Duc faisant partie de l'Unité Localisée pour l'Inclusion Scolaire. Nous avons utilisé le protocole réalisé par l'artiste Yona Friedman, une sorte de mode d'emploi pour la réalisation d'une œuvre autour du nuage. Il s'agissait de comprendre son travail, puis de le décrypter et ensemble, de construire l'œuvre jusqu'à la scénographie et les textes, c'était très complet et très enrichissant. L'œuvre a été exposée dans notre galerie, les élèves ont éprouvé une réelle fierté d'être sur un pied d'égalité avec les autres expositions que, depuis, ils visitent systématiquement avec moi.

Quelles sont vos relations avec les équipes pédagogiques ?

F.G Nous construisons toujours les projets ensemble. En proposant un espace de création et d'échange, l'artiste vient souvent troubler, de manière positive, le cadre strict qui est celui de l'Éducation nationale. Des réunions organisées entre les artistes et les enseignants permettent d'en

définir les axes, d'établir un calendrier, c'est une découverte mutuelle en amont que nous suivons de près, en récupérant les retours et en effectuant avec eux un bilan en fin d'année. Nous accompagnons aussi les établissements dans la réalisation des demandes de financement auprès de la DRAC ou de l'Académie.

Les publics scolaires sont également nombreux à venir sur les sentiers de Vent des Forêts pour découvrir les œuvres auprès d'un médiateur, notamment dans le cadre des Parcours découverte.

C.M Je peux intervenir en classe pour présenter les expositions, et lorsque l'artiste est présent, organiser des rencontres, en classe ou lors du vernissage. Je dois également apporter des clés de lecture, des pistes de mise en pratique en direction des enseignants pour leur permettre de prolonger cette découverte pendant leurs cours via des ateliers. Ceci passe souvent par la réalisation de livrets pédagogiques, où j'évoque les grandes thématiques des expositions : pour la dernière exposition de la saison dernière, autour d'artistes originaires du Bénin, la problématique était celle du folklore revisité par une vision contemporaine. J'aime évoquer des artistes aux thématiques proches, aller chercher dans d'autres disciplines pour donner des références, enrichir le discours.

Les réticences et les a priori qui entourent l'art contemporain constituent-ils souvent des obstacles à contourner ?

F.G Les visiteurs qui vont sur les sentiers de Vent des Forêts, où sont exposées les œuvres, disent souvent : « on n'y connaît rien », mais ils ont des remarques spontanées très pertinentes. Les œuvres sont souvent conceptuelles mais il existe des moyens de les interpréter, des portes d'entrée à proposer, en parlant des matériaux utilisés, de la démarche. Le cadre particulier de Vent des Forêts, en pleine nature, facilite souvent le contact avec l'œuvre.

C.M Sur ce point, les enfants sont souvent plus réceptifs que les adultes. Les enfants voient d'abord l'objet, la forme, la couleur, les adultes veulent tout de suite accéder à un message. L'objectif est de donner du sens, que le public ne soit pas un simple consommateur culturel mais accède à des facilités qui lui permettront de s'ouvrir culturellement par la suite.

F.G Je pense qu'il est très important de dire au public qu'il n'existe pas une seule lecture d'une œuvre, que l'on peut se raconter une histoire et convoquer son propre imaginaire.

**ventdesforets.com
www.acbscene.com**

« Transmettre le message d'un artiste, démontrer que l'art peut questionner le monde comme un film ou un livre. »

Cécile Marconi



Atelier Sous le nuage en mai 2018, galerie d'exposition de l'acb.

Les conservatoires accueillent enfants, adolescents et adultes ; qu'ils aspirent à une carrière professionnelle ou une pratique amateur. Les enseignantes et enseignants y jouent le rôle de passeurs. Ce qui compte ? Transmettre le plaisir.

Dérouler la musique

Par Cécile Becker
Photos Nicolas Leblanc

« Pour faire de la musique, la recette est magique : prenez vos instruments et vos partitions... » Et voilà ! Les paroles de la chanson entonnées avec enthousiasme par les élèves de l'école des Moulins de Commercy sont engageantes. Suffirait-il d'attraper un instrument et de jouer ensemble pour apprendre la musique ? Directeur du Conservatoire à rayonnement communal de Commercy et chef d'orchestre de la petite bande qui joue cet après-midi, Stéphane Garaffi met cette philosophie en pratique au quotidien. Et notamment dans ce cadre, celui du dispositif national Orchestre à l'école soutenu par l'État, qui vise à faire découvrir aux enfants d'une classe entière les bienfaits d'une pratique artistique : participation à la vie d'un groupe, développement de la confiance en soi par exemple...

À Commercy, la classe de l'école des Moulins entame sa deuxième année : lors de notre reportage, les élèves évoluaient en classe de CM1 et poursuivent, en cette année scolaire, en CM2 – un concert est d'ailleurs programmé le 24 novembre 2019 au Zénith de Nancy, où ils seront accompagnés par l'excellent trompettiste Ibrahim Maalouf !

Durant trois années, ils suivent deux fois par semaine (2h30 au total) des cours de musique entre les murs du Conservatoire – le professeur participe lui aussi et même en tant que musicien. En répétition pour le concert qu'ils donneront pour la Fête de la musique 2019, les élèves ont l'air confiants. « Ça va, j'ai pas trop peur pour le concert, il suffit de bien aimer son instrument et de rester concentrée », affirme Nwoly. Ça a l'air simple dit comme ça... Et à observer Jimmy qui entame sa deuxième année de batterie, ça l'est peut-être plus qu'on ne le croit. En tout cas à cet âge-là, où l'apprentissage se fait en accéléré et passe par l'enthousiasme du jeu. Jimmy a déjà le sens de la rythmique, il observe, écoute, tape consciencieusement, dissocie son jeu de jambes et de mains.

Pour arriver très vite à des résultats, surtout pour que l'élève sente rapidement une progression et ne se décourage pas, les professeurs mettent en place une pédagogie adaptée : « On les confronte tout de suite à l'instrument, ça rend les choses très concrètes, explique Stéphane Garaffi. On ne commence pas par des cours de solfège, mais il y a tout de même un petit travail de table : sur la mémorisation de symboles par



L'Orchestre à l'école,
au Conservatoire de Commercy.

exemple. On choisit des chansons ensemble et on les fait travailler sur le texte d'un chant. » The Avengers, Billie Jean de Michael Jackson, et ce Tous à table aux paroles traduisant le plaisir immédiat de la pratique musicale. Pour le directeur du conservatoire de Commercy, c'est bien ça qui compte : le plaisir, qui s'acquiert au fil du temps et se mesure d'autant plus dans « les pratiques collectives, le faire ensemble ».

Une vision que partage Raoul Binot, directeur du conservatoire à rayonnement intercommunal installé à Bar-le-Duc et Ligny-en-Barrois (où l'on retrouve également le projet Orchestre à l'école) : « C'est le projet d'établissement qui le détermine mais c'est aussi une manière d'enviesager la pédagogie. Même en dehors d'un quelconque dispositif : l'élève doit se retrouver en situation de musicien. Dès son plus jeune âge, il échange et joue avec les autres. L'image de l'apprenti musicien qui répète seul dans son coin et qui, au bout de son apprentissage "aura le droit" de jouer sur scène est complètement dépassée ! On apprend en faisant et on fait en apprenant. » De ce postulat est déployée toute une approche et ce, dès la petite enfance (le parcours découverte Béb'éveil dès 18 mois à Commercy !) jusqu'à l'âge adulte, avec une forte pratique d'orchestre (orchestre d'harmonie de Bar-le-Duc, Harmonie municipale de Commercy par exemple). À Bar-le-Duc, les adultes constituent d'ailleurs le tiers de l'effectif des élèves ! Certains élèves eux, passent de nombreuses années au conservatoire – parfois de 6 à 18 ans – ce que Raoul Binot nomme un « très long » parcours musical. « Il y a trois grands cycles dans la formation du musicien », décrit Raoul Binot. Le premier cycle qui est consacré à la maîtrise de l'instrument et à l'éveil de la curiosité musicale, c'est là qu'on va leur donner les bases. Le deuxième permet de forger les goûts musicaux, et enfin, le troisième va peut-être déclencher des envies de spécialisation, d'aller vers le certificat d'études musicales (CEM), voire plus loin encore vers la professionnalisation. » Mais c'est loin d'être le cas de tous les élèves. Raoul Binot estime que 90% des élèves conservent une pratique amateur, ce qui ne les empêche pas de passer parfois 10 heures par semaine au Conservatoire, par pur plaisir.

Quand la musique est bonne

À 21 ans, le flûtiste Thibaud Sarocchi a choisi d'aller plus loin. Après son CEM (en troisième cycle amateur) passé au Conservatoire de Commercy auquel il se rendait depuis ses 7 ans,

il poursuit avec un diplôme d'études musicales (DEM). Il a décidé de faire de la musique son métier mais tempère : « Je poursuis mes études mais je suis encore très loin de la professionnalisation. Vivre de la flûte de manière pérenne, ça sous-entend un niveau très très élevé, presque inaccessible aujourd'hui. Pour moi, ce sont des hautes sphères. » Hautes sphères qu'il a néanmoins décidé d'aller titiller, non sans difficultés, en intégrant le Conservatoire régional de Nancy ; car des passerelles existent même si elles demandent un engagement sans faille. Pour « rattraper le niveau » d'excellence exigé par le cursus, il a dû travailler durant trois ans de manière intensive et repasser son CEM. Il regrette de ne pas avoir eu le déclic plus tôt : « Ça m'est venu à 17 ans, ce qui n'est pas forcément idéal... D'autres élèves ont commencé beaucoup plus tôt dans les conservatoires régionaux. En arrivant par les chemins de traverse, c'est encore plus difficile. » Il constate néanmoins que les études à Nancy passent par la technique et la théorie, moins par la musique. « À Commercy, on est clairement plus en rapport avec d'autres musiciens, ce qui est beaucoup plus convivial. » Passer "de l'autre côté", c'est se confronter à une autre facette du métier : la solitude et la rigueur du musicien. « J'ai trop d'intérêt et d'amour pour la musique pour lâcher maintenant, je suis déterminé. » Stéphane Garaffi, qui l'a croisé en tant qu'élève, ajoute : « Quand on veut tendre à un niveau professionnel, il faut le soutien de l'entourage et des parents, c'est très important. » Une vingtaine d'élèves sont devenus professionnels après un passage au Conservatoire de Commercy et réveillent régulièrement la fierté des professeurs en passant saluer l'équipe qui en profite pour les faire jouer devant leurs camarades.

Justine Michel a préféré l'enseignement : élève à Commercy dès l'âge de 7 ans en percussions, elle est désormais professeure là où elle a « tout appris » : ateliers Béb'éveil, ateliers de djembé et professeure de clarinette pour l'Orchestre à l'école. « J'ai commencé l'animation d'ateliers sans imaginer que j'allais en faire mon métier, puis, c'est venu assez naturellement : j'ai passé mon CEM en percussions et en formation musicale, je suis devenue monitrice-éducatrice, j'ai été professeure à Saint-Mihiel... Aujourd'hui, je ne me verrais pas partir de l'éducation. La pédagogie autour de l'enfant et de l'apprentissage de la musique me passionne. »

On peut aussi continuer une pratique entièrement tournée vers le plaisir ! Et Raoul Binot de rappeler : « Un musicien est un musicien, qu'il soit amateur ou professionnel. De toute

façon, notre rôle ce n'est pas de déclencher des vocations : un élève sait ce qu'il vient chercher en s'inscrivant chez nous. » En touchant tous les élèves du territoire en envoyant notamment les musiciens intervenants du Conservatoire de la communauté d'agglomération Meuse Grand Sud directement dans les écoles du territoire, avec l'objectif très noble de « valoriser les enfants dans leurs possibilités d'expression », il est fort à parier que la transmissions de la passion pour la musique se fasse sans encombre. Et plus, si affinités...

www.meusegrandsud.fr
www.commercy.fr



Stéphane Garaffi Get up with it*

Avec un père responsable de la fanfare du village, passionné par la musique, il était presque évident que la sensibilité musicale de Stéphane Garaffi le mène au moins à en apprécier les contours. Il aura préféré le tambour, en passant par le lycée Poincaré à Nancy où il intègre une classe à horaires aménagés musique. Entre-temps, il se sera tourné vers la trompette. Son moment fort, c'est sa rencontre avec un professeur de clarinette : « J'ai pris des cours chez ce vieux monsieur qui, pour ses 80 ans m'a demandé de jouer de la trompette pour ses invités. Dans le public, il y avait le professeur du Conservatoire de Nancy qui est venu me voir et a demandé à rencontrer mes parents... » C'est là-bas, au Conservatoire, qu'il estime que sa carrière s'est tracée notamment en rencontrant les bonnes per-

sonnes, au bon moment. « Le parcours musical, c'est quelque chose de très compliqué, c'est délicat : c'est la somme de plusieurs rencontres et de choix. » Il rencontre justement une professeure de harpe qui lui donne « la fibre de l'enseignement ». « Depuis, l'idée de transmettre me passionne, il y a une confiance qui se construit au fil des années entre un prof et son élève. » Un jour, un poste se libère à Commercy, il y devient professeur. Il saisit l'occasion et prend en parallèle la direction de l'harmonie municipale qui compte 65 musiciens. Il y a 5 ans, il prend la direction du Conservatoire qui lui donne « un autre élan et plus de responsabilités » mais il tient à rester « acteur de la maison » en donnant des cours et en restant proche de l'enseignement. En plus de ce travail, il continue à jouer au sein de son big band Fuite de Jazz à Nancy et du Glenn's Swing Orchestra (hommage à Glenn Miller). Le plaisir jusqu'au bout.

* album de Miles Davis sorti en 1974

Stéphane Garaffi, directeur du Conservatoire de Commercy.

L’artiste céramiste Sylvain Thirouin et Vent des Forêts ont mené des élèves de l’Argonne à la découverte d’une ressource précieuse et méconnue : la terre d’Argonne, à partir de laquelle ils ont réalisé leur propre œuvre.

Matière à création

Par Benjamin Bottemer
Photo Pascal Yonet



Un patrimoine préservé et exposé

Le Centre d’interprétation de la faïencerie des Islettes a ouvert ses portes en mai au sein de la chapelle installée sur le site du SEISAMM (Services et Établissements Publics d’Inclusion et d’Accompagnement Argonne Meuse). Le Conseil départemental de la Meuse a contribué à l’expertise scientifique et au financement de ce projet, qui a donné lieu à un chantier d’insertion mené par le SEISAMM pour la rénovation de la chapelle ainsi que la réalisation des vitrines d’exposition. Quelque 220 pièces produites entre 1765 et 1848, provenant de legs d’une collection privée issue de l’ancienne manufacture du Bois d’Epenne aux Islettes, y sont exposées et conservées. Accueilli par les résidents du SEISAAM, le public pourra y découvrir la valeur et les caractéristiques de cette production de faïences, mise en regard de celles des grandes manufactures de l’est de la France.

SEISAAM
Route de Lochères
Clermont-en-Argonne
Entrée libre tous les jours de 10h à 16h

De la sigillée gallo-romaine aux faïenceries des XVIII^e et XIX^e siècles, on retrouve la terre d’Argonne au sein de nombreuses collections muséographiques et privées. Une richesse naturelle et culturelle alimentée par une tradition mais aussi un savoir-faire vivace que le projet Terre d’Argonne s’est attaché, durant une année scolaire, à promouvoir auprès des élèves du collège d’Argonne et de l’école élémentaire de Clermont-en-Argonne. Les deux établissements se sont rapprochés de Vent des Forêts, centre d’art contemporain à ciel ouvert qui invite chaque année des artistes en résidence à venir explorer les ressources du territoire meusien, pour l’organisation d’une série d’ateliers avec le céramiste Sylvain Thirouin. Celui-ci, adepte des pratiques traditionnelles, attaché à l’esprit de l’artisanat, utilise la céramique pour livrer un regard contemporain qui affectionne le détournement. « *Un mélange de contraintes et de liberté*, résume l’artiste installé à Strasbourg. *Il s’agit pour moi de privilégier le sens.* » Une démarche qu’il a appliqué au cours des huit mois pendant lesquels il a mené plusieurs ateliers auprès des élèves.

Matériau intemporel

Après une introduction à l’histoire et aux caractéristiques de la terre d’Argonne, des élèves de CM1 et CM2 et de tous niveaux du collège ont alterné visites et pratique artistique. À l’aide de sceaux, marques, tampons ou molettes, ils ont modelé des formes en terre cuite pour composer la grande fresque de six mètres sur deux, relief de tuiles superposées et installée à l’entrée du collège d’Argonne. « *Celle-ci se compose de trois couches, le sous-sol, la surface et le ciel figurant le passé, le présent et le futur*, explique Sylvain Thirouin. *Les élèves ont créé leurs propres formes selon ce que ces notions leur inspiraient. Il s’agissait de les rapprocher de la vision d’un artisan et d’un artiste.* »

Pluridisciplinaire, le projet a mobilisé des enseignants de toutes les matières : la physique pour étudier la cuisson et les composantes de la terre, le français pour la réalisation de poèmes inspirés des créations, la technologie pour l’utilisation de la terre d’Argonne dans les métiers du bâtiment. Car il s’agissait aussi de montrer que ce matériau millénaire n’appartient pas qu’au passé : l’usine Edilians, qui produit des tuiles pour le bâtiment, a ouvert ses portes aux élèves pour une visite ; elle a aussi fourni la matière première et pris en charge la cuisson des pièces réalisées. Le musée de la Tuile et de la Terre

Cuite à Pargny-sur-Saulx, ainsi que des artisans locaux, ont également accueilli les jeunes artistes. « *Désormais, ils regardent différemment un objet, une matière qui leur semblaient banals* », indique Olivier Noël, enseignant en arts plastiques et référent culturel à l’origine du projet.

Gravée dans les mémoires

Processus de fabrication, applications industrielles, démarche artistique et création collective, autant d’aspects expérimentés par la quinzaine d’élèves de collège et la cinquantaine d’élèves de l’école élémentaire à travers Terre d’Argonne. « *Un cheminement très complet qui a réuni des acteurs très volontaires*, note Sylvain Thirouin. *Nous avons pu creuser un four sur un terrain de la commune, solliciter une scierie pour un don de sciure... C’était stimulant pour eux comme pour moi, j’ai pu me confronter à une naïveté, une spontanéité que chaque artiste cherche, quelque part, à retrouver.* » Largement documentés, ces ateliers ont également fait l’objet d’une série de reportages diffusés sur Meuse FM, réalisés par un autre atelier du collège mené par le journaliste Raphaël Krafft (lire p. 72). « *Ce que l’on a voulu faire ressentir aux élèves, c’est l’importance d’un processus artistique grâce auquel on découvre beaucoup de choses*, explique Olivier Noël. *Lorsqu’ils repasseront devant la fresque, dans les mois qui viennent ou peut-être dans leur vie d’adulte, tout cela leur reviendra en mémoire.* »

ventdesforets.com
www.seisaam.fr

**Courant(s)
automne 2019**

Deuxième numéro
de la revue culturelle
du Département de la Meuse

Directeur de la publication
Claude Léonard

Éditeur délégué

Citeasen
22, rue Fischart
67000 Strasbourg
citeasen.fr

Conception éditoriale
et graphique
chicmedias
37, rue du Fossé des Treize
67000 Strasbourg
www.chicmedias.com

Impression
Groupe Morault

ISBN : 978-2-36186-043-1

Hôtel du Département
Place Pierre-François Gossin
55000 Bar-le-Duc
www.meuse.fr

**Ont collaboré
à ce numéro**

Comité éditorial

chicmedias
Cécile Becker

Citeasen
Jill Demailly
Département de la Meuse

Service des Affaires culturelles
et direction de la Communication

Rédaction

chicmedias — Cécile Becker
Benjamin Bottemer, Sylvia Dubost
Fabrice Voné et Aude Ziegelmeyer

Graphisme

chicmedias + Brokism

Photographie

Département de la Meuse
— Nicolas Leblanc

chicmedias
— Simon Pagès, Henri Vogt
et Séverine Voegeli

Illustration couverture

Stéphane Mercier

Pour appuyer notre volonté de
faire de cette revue celle des acteurs
culturels du département, nous
avons souhaité confier la réalisation
de sa couverture à un artiste du cru.
Au gré de nos repérages et attirés
par *Fleshtone*, série BD menée
de mains de maître par Vincent
Vanoli, nous avons confié ce travail
à Stéphane Mercier, récemment
installé en Meuse.

Biographie Stéphane Mercier
étudie aux Beaux-arts de Mulhouse
à l'époque de l'appareil photo
argentique, de la gravure, de la
sérigraphie. Il a rempli des pages
avec un stylo à la plume très fine,
il a épuisé le stock de feutres de ses
filles, a taillé jusqu'à leur disparition
des crayons de couleur, il creuse
également avec acharnement des
godets d'aquarelle. Tout ça pour
son plus grand plaisir. Il joue de la
batterie seul ou avec Hector. Il a
depuis travaillé avec Vincent Vanoli
et son projet *Fleshtone* dont le
dernier opus est magnifique. Il est
fier de compter parmi les auteurs
du passionnant projet RITA. Il est
professeur d'arts plastiques dans
la Meuse.

Dans *Courant(s)*, il est question
d'énergies qui se croisent,
d'impulsions pour imaginer
des créations, des lieux ou des
projets, d'envies et de spectacles
qui s'écoulent du nord au sud
et d'est en ouest, de paroles
et de gestes qui circulent,
d'un tourbillon de transmissions,
d'artistes au travail.

#Irriguer

#Créer

#Transmettre